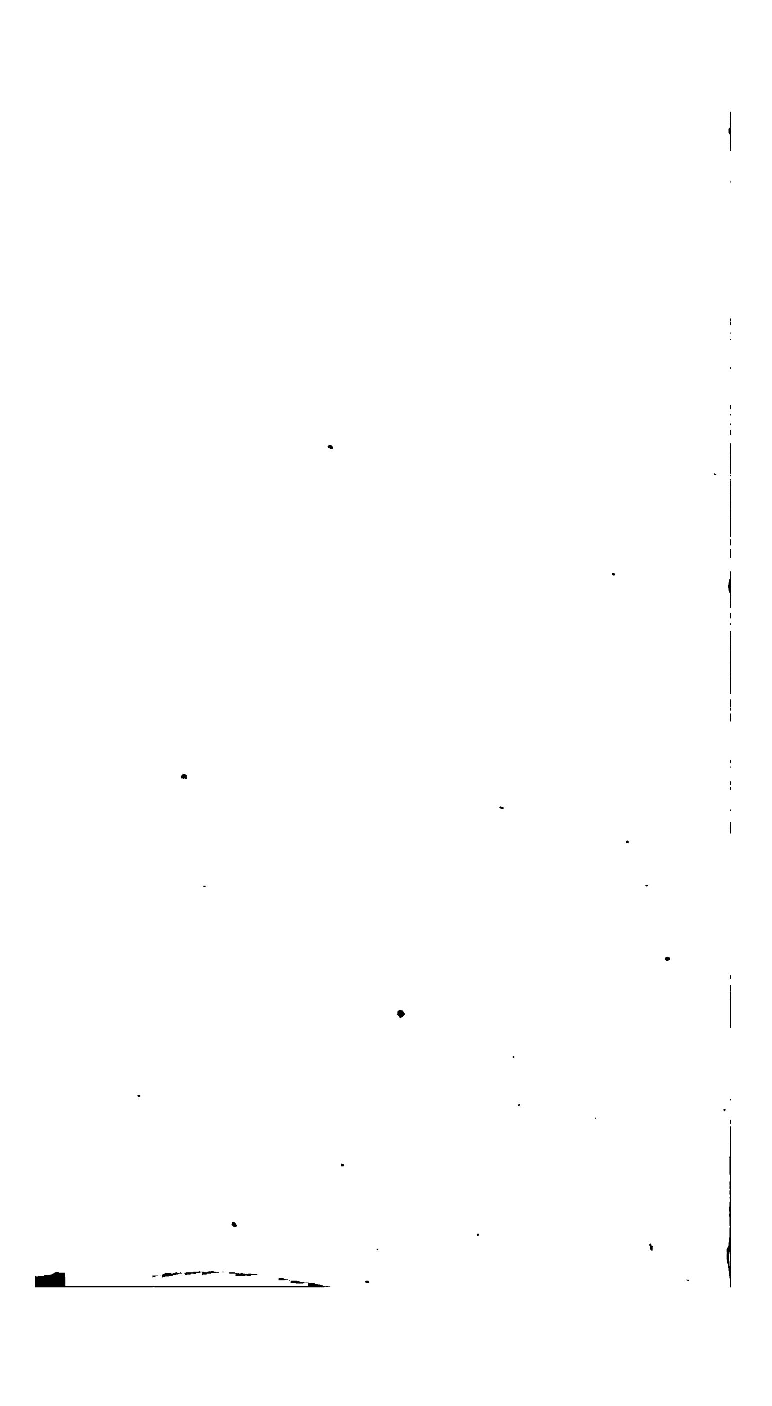




Bibliothèque
DE
18





LETTRES

SUR

QUELQUES

ECRITS

DE CE TEMS.

Elie Catherine

PAR M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban & de Nancy.

Parcere personis, dicere de vitiis. Martial.

TOME DIXIÉME.



A NANCY.

Et se trouvent à Paris,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. D. CC. LIII.

AVERTISSEMENT.

CET Ouvrage périodique forme jusqu'à présent 45 Cahiers ou neuf Volumes in-12. Il en paroîtra doresnavant un Cahier tous les dix jours. Le prix de chaque Cahier est de 12 sols, & le Volume 3 liv. chaque Volume contenant cinq Cahiers.

Le Libraire qui les distribue à Paris, donne avis qu'il s'est arrangé pour les envoyer en Province par la Poste, moyennant quatre sols par cahier. Il les envoyera aussi par toutes les autres voies qu'on lui indiquera. Les personnes de Province qui souhaiteront ces Feuilles, sont priées de donner quelque connoissance à Paris, pour répondre du payement, qui se fera de six mois en six mois du jour de la demande, à moins qu'on n'aime mieux payer d'avance.

Les personnes de Paris qui désireront qu'on leur porte ces mêmes Feuilles chez elles, n'ont qu'à envoyer au Libraire leurs noms & leurs demeures.

Ceux qui voudront écrire au Libraire, ou adresser à l'Auteur des Livres ou des reflexions de Littérature, dont ils souhaiteront qu'on parle dans les Feuilles, auront la bonté d'affranchir le port de leurs Lettres & de leurs paquets.

Les Observations sur la Littérature Moderne, *par* M. l'Abbé de la Porte, *se trouvent chez le même Libraire. Elles composent neuf Volumes, qui sont du même prix que ceux des* Lettres. *Les* Observations sur l'Esprit des Loix, *du même Auteur, se vendent 3 liv.*

LETTRES
SUR
QUELQUES ECRITS
DE CE TEMS.

LETTRE I.

L'Espagne ne le cède en rien, Monsieur, à toutes les autres Monarchies de l'Europe. L'ancienneté de ses habitans, la gloire qu'elle s'est acquise dans les armes, ses révolutions fréquentes & singulières, la réputation qu'elle s'est faite par les gens de lettres sortis de son sein, le génie élevé de ses peuples : tel est le riche fond qu'un Ecrivain judicieux peut cultiver avec succès. Les secours ne manquent point pour cet ouvrage. Plus de cinq cens Auteurs Espagnols ont traité de l'établissement de ce Royaume, de la forme de son Gouvernement, du caractère de la Nation, de ses usages, Histoire générale d'Espagne.

de ſes guerres, de ſes conquêtes & de ſes diſgraces. Il eſt vrai qu'il faut ſe défier de preſque tous ces Ecrivains; la crédulité, la ſuperſtition, l'eſprit de minucie ſont leur caractère dominant. On reproche ces défauts au Jéſuite *Mariana*, qui a fait une grande hiſtoire d'Eſpagne eſtimable à bien des égards. *Ferreras* lui-même n'en eſt pas exempt. C'eſt le nom de l'Auteur d'une nouvelle *Hiſtoire générale d'Eſpagne*, écrite en Eſpagnol & traduite en François par M. *d'Hermilly*. Elle eſt en dix Volumes in-4°, ornés de Vignettes & de Cartes Géographiques. *Jean Ferreras* étoit Curé de Saint-André de Madrid, & premier Bibliothécaire de Sa Majeſté Catholique Philippe V.

Il n'y a peut-être point de peuple, Monſieur, qui faſſe remonter plus haut que les Eſpagnols l'ancienneté de son origine. Ils prétendent que *Thubal* fils de Japhet & petit-fils de Noé, vint s'établir dans leur pays; qu'il y apporta la vraie Religion, qu'il la fit obſerver à ſes enfans, & qu'après ſa mort ſes deſcendans peuplérent toute l'Eſpagne.

Le premier Roi dont il ſoit fait mention dans cette Hiſtoire, ſe nommoit *Gargoris*. *Abidis* ſon ſucceſſeur apprit à ſes ſujets à la-

bourer la terre, leur donna des loix, & les engagea à se bâtir des demeures fixes. Peu de tems après son regne, l'Espagne éprouva une sécheresse de dix-sept années, pendant lesquelles il ne tomba pas une goute de pluye. Un autre événement bien extraordinaire, & qui arriva vers le même tems, c'est l'ouverture du détroit de Gibraltar, qui a détaché l'Europe de l'Afrique, & qui unit l'Océan à la Méditerranée.

Les Phéniciens de Tyr, animés du desir de commercer, & instruits des grandes richesses qu'on pouvoit tirer de l'Espagne, furent les premiers étrangers qui y abordèrent. Ils y bâtirent la célébre Ville de *Cadiz*, encore aujourd'hui l'une des plus commerçantes de l'Europe. Les mêmes vûes d'intérêt y attirerent d'autres Peuples. On vit alors s'élever de toutes parts des Villes florissantes, & l'Espagne se peupla de diverses Colonies. Tout cela se passoit avant la fondation de Rome; mais depuis, les Espagnols s'allièrent avec la République, pour empêcher les Carthaginois de pénétrer trop avant dans leurs terres. Les Généraux que Carthage envoya en Espagne, sont *Amilcar*, *Astrubal*, *Annibal*, un autre *Astrubal*, & *Imilcon*. Les deux

premiers y périrent. L'un, après la défaite de son armée, poursuivi par un détachement ennemi, se jetta dans l'Ebre avec son cheval & s'y noya; l'autre fut poignardé par le domestique d'un Prince Espagnol, qui vengea ainsi la mort de son maître, qu'*Astrubal* avoit tué dans un combat. Les Romains, apprenant les conquêtes des trois autres Généraux en Espagne, envoyerent les deux *Scipions*, *Cneïus* & *Publius*, au secours de leurs alliés. Tout le monde connoît les expéditions glorieuses de ces deux Capitaines qui moururent l'un & l'autre en combattant contre les Carthaginois pour la défense des Espagnols. Un autre *Scipion* (*Cornelius*) vengea leur mort, & délivra pour toujours ces peuples de la domination de Carthage. L'Espagne fut alors soumise aux Romains. Mais les *Celtiberiens*, qui sont les peuples du Royaume d'Arragon & de la Catalogne, secouerent le joug. Cette révolte fit recommencer la guerre, & après des actions d'une valeur héroïque de part & d'autre, après la prise de Numance & la destruction de cette Ville, *Scipion* força l'Espagne à recevoir la Loi de Rome; il en fit une Province.

Elle ne fut pas plus tranquille sous la

domination de ses nouveaux Maîtres, que sous celle des Carthaginois; & elle devint le théâtre de presque toutes les guerres civiles qui désolerent la République Romaine. *Sertorius* proscrit par *Sylla* y forma un parti puissant, qui se défendit longtems contre *Metellus* & *Pompée*; ce dernier termina heureusement cette guerre, & rétablit le calme & le bon ordre dans toute l'Espagne. Il en eut le commandement général; mais lorsque *César* êût entrepris de se rendre maître de la République, il vint l'y attaquer, le vainquit, & obligea cette Province à se declarer en sa faveur. Elle jouit dès-lors des mêmes privilèges que les habitans de Rome. Car on trouve que dès le commencement du regne d'Auguste, un Espagnol nommé *Balbus* né à Cadiz, fut élevé au Consulat. Ce fut vers ce tems-là aussi que *Senèque* le pere, natif de Cordoue, vint s'établir en Italie avec ses trois fils. Il y professa la Rhétorique avec distinction; mais un autre Espàgnol, nommé *Higinus*, s'y fit encore plus estimer pour son profond sçavoir & le grand nombre ses ouvrages. *Auguste* l'avoit fait Préfet, ou Bibliothécaire de la Bibliothéque Palatine.

Après que les Apôtres eurent com-

posé le Symbole qu'ils devoient enseigner aux Nations, ils se dispersérent dans les différentes parties du monde, & Saint *Jacques*, dit *le Majeur*, eut le département de l'Espagne. Le fruit de sa Mission ne répondit pas à la mesure de ses travaux; & désesperé de son peu de succès, il quitta le Pays, y laissa quelques Disciples, & s'en retourna à Jérusalem, où il souffrit le martyre. Son corps fut apporté en Galice, Province d'Espagne, & son Tombeau est encore aujourd'hui l'objet de la vénération de tous les Pelerins de l'Europe. Les Disciples de Saint *Jacques* allerent à Rome trouver Saint *Pierre* qui les sacra Evêques, & les renvoya dans leur Pays. Ils y fonderent un grand nombre d'Eglises; ils y ordonnerent des Prêtres, ils y sacrerent de nouveaux Évêques; & la multitude des Chrétiens augmentant tous les jours, l'Espagne vit, comme toutes les autres Provinces de l'Empire, le sang des Fidéles couler en abondance pour obéir aux édits des Empereurs, qui s'opposoient à l'établissement de l'Evangile.

Les Ecrivains Espagnols qui fleurirent durant les deux premiers siécles de l'Eglise, furent *Sènèque* le Philosophe, *Columelle*, *Lucain*, *Quintilien*, *Martial* &

Florus. *Sènèque* & *Lucain* son neveu étoient de Cordouë, & *Columelle* de Cadiz. *Quintilien*, natif de Calahorra, suivit à Rome l'Empereur *Galba*, lorsque ce Prince quitta l'Espagne pour aller prendre possession de l'Empire. *Martial* étoit né à *Bilbilis*, aujourd'hui *Calatayud* en Arragon. L'amour de la Patrie lui fit quitter Rome où il avoit passé une partie de sa vie, & il vint mourir dans son Pays. L'Espagne se glorifie aussi d'avoir donné des Chefs à l'Empire, & des souverains Pontifes à l'Eglise. *Trajan*, *Adrien*, & *Maxime* étoient Espagnols. Les deux premiers nâquirent à *Italique* en Andalousie. On ignore dans quelle Ville est né l'Empereur *Maxime*. La vie & les exploits de ces trois Princes appartiennent proprement à l'Histoire Romaine; *Ferreras* en a fait un article considérable de la sienne.

Les Vandales, les Alains & les Suéves profiterent de l'occupation que les Gots donnoient aux armes de l'Empire Romain, pour envahir l'Espagne. L'Historien nous fait une peinture affreuse de la désolation que ces Barbares y causèrent depuis leur première entrée jusqu'au temps où ils partagèrent entr'eux ces riches contrées. Les Naturels du

Pays n'eurent la paix & la tranquillité qu'en se soumettant à ces nouveaux venus, au grand préjudice des Romains qui perdirent par-là une des plus belles Provinces de l'Empire. Les Barbares ne furent pas long-temps en possession de leurs conquêtes ; les Gots s'en emparerent à leur tour, & réduisirent la meilleure partie de l'Espagne sous leur domination.

Les Rois de cette Nation choisirent la Ville de Tolède pour la Capitale de leurs Etats. Parmi ces Rois barbares on en trouve de temps en temps quelques-uns qui se piquent de philosophie & de grandeur d'ame. On voulut élire pour Roi un Seigneur nommé *Wamba*, homme recommandable par sa naissance, par son grand âge, par sa valeur & par son intégrité. *Wamba* refusa la couronne. Les Grands se jetterent à ses pieds pour le conjurer d'accepter le sceptre. Sa résistance fut si opiniâtre, qu'un d'eux ayant tiré son épée, le menaça de le tuer s'il persistoit à refuser de monter sur le trône où l'intérêt public l'élevoit ; parceque quiconque s'obstine, lui dit-il, à ne pas contribuer au bien de l'Etat, est autant ennemi de la Monarchie, que celui qui conspire contr'elle. *Wamba* se rendit, &

ce choix fut universellement applaudi. L'Historien ajoute que durant la cérémonie de son sacre, & pendant que l'Evêque lui versoit l'huile sur la tête, il s'éleva une vapeur semblable à celle d'une pastille odoriférante jettée dans un brasier; & l'on en vit sortir une abeille qui s'envola dans les airs jusqu'à perte de vûe: présage heureux de ce qui devoit arriver sous son regne. Dans les Histoires des Pays méridionaux de l'Europe on rapporte souvent de semblables prodiges. On devient moins crédule, à mesure qu'on approche des Provinces du Nord.

Le commencement du huitième siécle ouvre la scène à une des plus grandes révolutions qui soient arrivées en Espagne; c'est l'invasion de ce Pays par les Maures, & la destruction de l'Empire des Gots. Voici ce qui donna lieu à ce grand évenement. Le Roi *Don Rodrigue* étoit devenu amoureux de la fille, ou, selon d'autres, de la femme du Comte *Julien*, Gouverneur de *Ceuta;* & il en avoit eu de force les dernières faveurs. Cette nouvelle parvint aux oreilles du Comte, qui, furieux de cet affront, résolut de s'en venger. *Julien* avoit courageusement défendu les Domaines que le Roi avoit en Afrique contre *Muza*, Gouverneur de

Mauritanie, & Général des armées du Calife des Sarrazins ; mais son ressentiment lui fit oublier ce qu'il devoit à sa Patrie. Il sollicita *Muza* à recommencer la guerre, & lui promit de l'aider à conquerir l'Espagne. *Muza* saisit avec avidité cette occasion d'agrandir les Etats du Calife ; & les mesures furent prises si à propos, que les Infidèles pénétrèrent sans obstacles jusques dans l'intérieur du Royaume. *Don Rodrigue* voulut s'opposer aux progrès de leurs armes ; mais les ayant joints pour les combattre, il fut défait entièrement, & alla finir ses jours dans un hermitage. Tel fut le sort du dernier Roi des Gots, qui laissa par sa fuite son Royaume en proie aux fureurs des Sarrazins. Vous comprenez, Monsieur, quelle dut être la désolation de toute l'Espagne quand elle se vit exposée à la violence de ces Infidèles, qui mirent tout à feu & à sang. *Muza* fut rappellé à Damas par le Calife, & laissa son fils en sa place. Celui-ci épousa la Reine *Egilone*, femme du Roi *Rodrigue*.

L'Espagne changea entièrement de face. Elle forma une Province des Etats du Calife, qui y nomma des Gouverneurs ; mais les habitans résolurent de procéder à l'élection d'un Roi qui pour-

vût à leur défense & à leur sûreté. Le choix tomba sur *Don Pelage*, un des principaux Seigneurs du Pays. Il prit le titre de Roi des Asturies & de Leon. Une partie de l'Espagne fut soumise au Calife; l'autre partie au nouveau Roi. Ces deux Puissances furent rarement en paix; & l'histoire de ces temps là ne nous offre qu'un affreux tableau de guerres & de tyrannies exercées par les Gouverneurs Sarrazins. *Don Pelage* tint le sceptre pendant dix-neuf ans. Sa mémoire sera éternellement chère aux Espagnols, avec d'autant plus de raison, que c'est lui qui a jetté les premiers fondemens de leur vaste Monarchie. Les principaux Seigneurs déclarerent pour son Successeur son fils *Favila*; car ce Royaume n'étoit point alors héréditaire, & les Rois étoient encore électifs comme ils l'avoient été du temps des Gots. *Don Favila* ne regna que deux ans, & fut tué à la chasse par un Ours qu'il poursuivoit. *Don Alphonse* surnommé *le Catholique* eut un regne plus long & plus glorieux. Les conquêtes qu'il fit sur les Infidèles étendirent considérablement les limites de ses Etats. Ce fut pendant son regne que l'Espagne éprouva une nouvelle revolution. *Abderame*, Gouverneur pour le Calife, forma le dessein

d'y jetter les fondemens d'une Monarchie indépendante des Sarrazins d'Asie & d'Afrique, & de se faire proclamer Roi de tous les Pays que les Maures possédoient en Espagne. Ce projet lui réussit; & après bien des combats, il enleva au Calife de Damas une des plus riches portions de son Empire. Voilà donc l'Espagne partagée entre deux Rois puissans, l'un Chrétien, & l'autre Infidèle, qui se font une guerre perpétuelle. Les Chrétiens ont presque toûjours l'avantage sur les Mahometans. *Don Froila*, fils & Successeur d'*Alphonse*, battit souvent *Abderame*; mais il souilla son regne par sa cruauté & par un fratricide. Il fut à son tour assassiné. *Aurele*, *Silo* & *Don Alfonse*, dit *le Chaste*, occupèrent successivement après lui le trône d'Espagne. Le dernier essuya de grandes contradictions. Il fut deux fois contraint de quitter la couronne, la reprit deux fois, & mourut dans un âge fort avancé, après avoir déclaré & fait reconnoître *Don Ramire*, son cousin, pour son Successeur. Le principal événement arrivé pendant son regne fut l'érection de la Navarre & de Barcelone en deux Souverainetés indépendantes des deux puissances qui regnoient en Espagne. *Aznar* fut le premier Souverain de

Navarre sous le titre de Comte. Il avoit enlevé cette Province à *Pepin* qui en étoit possesseur. Barcelone appartenoit aussi aux Rois de France qui y avoient leurs Gouverneurs : ceux-ci s'en rendirent les maîtres ; & l'Espagne fut alors divisée en quatre Souverainetés ; sçavoir, le Royaume de Cordoüe, gouverné par les Maures ; ceux des Asturies & de Léon, où regnoit *Don Ramire* ; le Comté de Navarre, qui fut depuis changé en Royaume ; & le Comté de Barcelone, occupé par *Bera*, & ensuite par le Comte *Bernard.*

Tel est, Monsieur, le tableau général que je me suis formé d'après les deux premiers volumes de l'*Histoire d'Espagne* ; & c'est à peu-près tout ce qui me paroît meriter d'être tiré du cahos de ces temps barbares & reculés. A mesure que l'Historien s'approche de nos jours, les faits deviennent sans doute plus intéressans.

Plusieurs Romans modernes, Monsieur, péchent autant que les anciens contre la vraisemblance. Il n'est plus question à la vérité de ces preux Chevaliers, de ces vaillans Paladins, qui d'un seul coup pourfendoient un Géant depuis la tête jusqu'aux pieds, qui, sans être aidés L'Ecole des filles.

de personne, s'emparoient d'un Château gardé par des Monstres redoutables, & délivroient les Princes & Princesses, qu'un perfide Enchanteur tenoit en captivité. On nous présente aujourd'hui des prodiges d'une autre espèce, mais tout aussi peu croyables; c'est, par exemple, une jeune fille sans fortune, qui sollicite une place chez une Marchande de Modes, & qui cependant veut conserver son honneur; c'est un jeune Conseiller prêt à faire le sacrifice de cent mille livres de rente pour posséder uniquement le cœur d'une Grisette, sans aucune vûe d'en obtenir la moindre faveur. Tels sont les deux principaux personnages d'un Roman nouveau intitulé, *l'Ecole des filles, ou les Mémoires de Constance*, en quatre petits volumes.

L'Héroïne est successivement fille de boutique chez une Marchande de Modes, Servante dans la maison de son grand père, Religieuse à l'Hôtel-Dieu, femme de chambre d'une Financière, & enfin Pensionnaire à Sainte Pélagie. Ce dernier gîte pourra faire naître des soupçons sur la conduite de *Constance*; il est bon d'avertir qu'elle ne méritoit pas un pareil traitement; c'est un tour qu'on lui joüa: aussi la pauvre fille en mourut-elle de chagrin;

c'eſt du moins ce qu'elle laiſſe entrevoir : car elle nous apprend qu'après avoir écrit la derniere partie de ſes Mémoires, elle tomba dans un état qui fit craindre pour ſa vie.

Le père de *Conſtance* étoit un Chymiſte qui avoit depenſé tout ſon bien à brûler du charbon. Rien ne l'affectoit tant que les phénomènes de l'électricité : un jour dans un cabaret il dit à la Maîtreſſe : *Madame, veut-elle que je l'électriſe ?* La Cabaretière qui n'étoit pas Phyſicienne, s'imaginant qu'on lui faiſoit une autre propoſition, traita d'inſolent Monſieur le Chymiſte. La femme de ce dernier, qui ne s'accommodoit pas d'un mari uniquement occupé de ſes fourneaux, ſe ſépara de lui, & s'arrangea avec un Préſident qui lui fit un ſort plus gracieux qu'honnête. *Conſtance* en gémiſſoit ſecrettement ; les mauvais exemples qu'elle avoit devant les yeux ne faiſoient ſur elle aucune impreſſion dangereuſe. Il falloit que cette fille fût bien ferme dans ſes principes ; car elle avoit de furieux aſſauts à ſoutenir de la part de ſa mère & de ſa tante. Celle-ci qui s'appelloit Madame *de la Chaize*, s'étoit d'abord priſe d'une belle paſſion pour un Poëte qui ne pouvoit offrir que des vers. On lui fit ſentir

qu'un pareil attachement étoit ridicule, & on lui conseilla de sacrifier l'éleve d'Apollon à un favori de Plutus. Cet avis fut gouté. On proposa au Poëte un emploi assez considérable s'il vouloit épouser sa Maîtresse & partir pour l'Amerique aussi-tôt après la bénédiction nuptiale. Il y consentit; de sorte que Madame *de la Chaize* se trouva au pouvoir de M. *du Tertre*, homme aussi épais que libéral. Voici quelques-uns des propos fins & galans qu'on fait tenir à ce Financier. » N'es-tu pas bienheureuse, mon » enfant, que quelqu'un ait pitié de ta » misère, disoit-il un jour à *Constance*, » en lui passant la main sous le menton? » Que deviendrois-tu si tu ne trouvois » pas un homme comme moi qui sçût t'o» bliger gratuitement. Je nourris quatre » ou cinq faquins de valets qui ne m'en » sçavent pas plus de gré. Je m'imagine » en avoir un de plus, & je te donnerai » volontiers ce que je dépenserois pour » lui : rien de si simple. Je ne te dis pas » tant de belles phrases que *Maisoncourt*, » mais je t'ouvre ma bourse; ces gens de » Robe ne sçavent entretenir les filles que » de mauvais propos. Ce qu'il y a de sin» gulier, c'est que je ne t'oblige qu'à

» condition que tu n'iras pas t'aviser de » m'aimer ; car je t'avertis que si tu allois » malheureusement te prendre de belle » passion pour moi, tu ne ferois pas ta » cour à ta Tante. Ne fais pas tant la dé- » daigneuse, tu ne serois pas la première » dont j'eusse attendri le cœur. » *Maisoncourt* dont on vient de parler, étoit le jeune Conseiller qui aimoit *Constance*. Comme il vouloit faire du bien à cette belle infortunée sans qu'elle connût son bienfaiteur, il se servoit du gros *du Tertre*. Il est nécessaire d'en prévenir les Lecteurs qui ont dû être surpris de voir un Financier ouvrir sa bourse à une jolie fille sans aucunes prétentions.

Maisoncourt étoit Auteur ; du moins il vouloit le devenir ; car il travailloit à un grand ouvrage sur la Jurisprudence. Un pareil travers lui attire de vifs reproches de la part du Président son oncle. „ Tu peux être le Juge, le „ Mecène des gens à talens, & tu veux „ devenir leur égal ! Laisse aux Avocats „ le soin d'embrouiller les matières de „ la Jurisprudence & au peuple du Par- „ nasse celui de multiplier les Brochures. „ Pour eux le talent de composer est un „ chemin à la considération ; pour nous „ c'est un moyen sûr de perdre celle que

„ notre état nous donne. Tu le sçais ;
„ rien de si commun aujourd'hui que les
„ demi talens, rien de si rare que le gé-
„ nie ..... Le Conseiller réfute solidement
le ridicule systême de son Oncle. „ Tous
„ les états, dit-il, s'honorent de l'amour
„ des Lettres ; les gens de Robe, les
„ Militaires, les Bénéficiers mêmes se
„ piquent de Littérature. Eh ! de com-
„ bien d'excellens ouvrages serions nous
„ privés si les allarmes où je vous vois à
„ mon sujet, avoient été capables d'arrêter
„ l'essor des Magistrats qui se sentoient
„ faits pour éclairer leur siécle. Le Pré-
„ sident de M..... auroit-il osé nous
„ donner cet admirable Ouvrage qui
„ fera dire un jour que dans le siécle de
„ la frivolité & des petits talens, parut
„ dans le même homme un génie vaste
„ & profond, un grand Philosophe, un
„ sage Politique & un élegant Ecrivain ?
„ Aurions-nous la Tragédie moderne
„ (*Didon*) qui approche le plus du mé-
„ rite des meilleures de Racine ? Le Pré-
„ sident H...... nous auroit-il donné
„ cette belle Chronologie qui rassemble
„ avec tant de clarté & de précision une
„ longue suite d'événemens compliqués,
„ des noms & des tems, dont avant lui

„ l'on n'osoit entreprendre de percer „ l'obscurité ? &c.

L'Auteur de ces Mémoires s'est proposé d'instruire les jeunes filles, & de leur montrer qu'une vertueuse indigence est préférable à une opulence criminelle. Ce projet est fort louable ; mais quand on veut détourner la jeunesse du vice, il ne faut pas le peindre avec des couleurs séduisantes. Par exemple, on auroit dû supprimer les artificieux raisonnemens que font les femmes entretenues pour justifier leur genre de vie. On présente leurs déréglemens dans un point de vûe si avantageux, qu'on n'en conçoit rien moins que de l'horreur. Il n'y a point de fille à qui cet article n'inspire l'envie de renoncer à un travail pénible & peu lucratif pour se procurer tout à coup l'aisance qui est le fruit du libertinage. Et quelle est la jeune personne qui soit tentée de conserver sa vertu, en voyant la chaste *Constance* réduite à une affreuse misère, essuyant sans cesse les plus cruels outrages, & finissant ses jours à Sainte Pélagie, tandis que la Maîtresse de *du Tertre* mène une vie douce, tranquille & voluptueuse ? Je suis bien persuadé que l'Auteur a eu de bonnes in-

tentions ; mais il n'en est pas moins vrai que son ouvrage est une fort mauvaise *Ecole*.

Epître. M. le Comte *de Cornullier*, qui fait honneur à sa jeunesse, à sa naissance & à ma Province par son goût & son talent pour la Poësie, vient d'adresser une Epître à un jeune homme de condition qui fait aussi des vers, mais qui depuis quelque tems néglige les Muses.

O toi, qui rassembles les prix
De Mars & du fils de Latone ;
Toi, que de ses myrtes chéris,
Le Dieu de Cithère couronne ;
Qui joins aux talens enchanteurs
Un cœur droit, un esprit solide,
Ne te verra-t-on plus visiter les Neuf Sœurs ;
Et te desaltérer dans l'onde Aganippide ?
Eh, quoi la Chasse est-elle encor
L'unique soin qui te captive ;
Et nouvel Actéon vas-tu du bruit du cor
Troubler dès le matin la Dryade craintive ;
Ou d'un plomb agile & mortel
Atteindre dans les airs la perdrix fugitive ?
» Non, dis-tu, de mes jours le tyran éternel ;
L'Amour, à mériter le cœur d'uue Bergère
Me fait borner tous mes desirs :

Aſſis près d'elle, je préfère
Ses agrémens que rien n'altère,
Ses propos naïfs, ſes ſoupirs,
Au ton brillant, mais peu ſincère
De ces femmes à Falbalats,
» Qui devant un Miroir compoſent leurs
» appas. »
Tu peux, infidelle aux Ducheſſes,
Courtiſer à l'écart un champêtre tendron:
Plus d'une fois quittant l'Olympe & les Déeſſes,
Jupiter vint ſur le gazon
Conter fleurette à des Mortelles.
Mais par quelques chanſons nouvelles
Amuſe, cher ami, l'objet de tes ardeurs.
Le Dieu trop fortuné, maître de neuf Pucelles,
T'invite à cueillir de ſes fleurs.
Le fidelle Amant de Cinthie
De ſes accens jadis attendrit l'Univers:
Jadis en faveur de Leſbie
A Catulle l'Amour dicta ſes plus beaux vers.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 29 Juin
1753.

LETTRE II.

Essai sur les bienséances oratoires

L'Eloquence, Monsieur, est l'art de traiter avec les hommes, tels qu'ils sont, c'est-à-dire, avec des êtres raisonnables, qui n'usent pas toujours de leur raison; amis de la vérité quand elle ne choque ni leurs opinions ni leurs préjugés; sujets à mille passions qui corrompent leur jugement, partisans de la vertu, pourvû qu'elle ne blesse ni leurs vûes, ni leurs inclinations. Les Orateurs en ont conclu qu'il n'étoit pas toujours expédient, même pour l'intérêt de la vérité & de la vertu, de les proposer simplement & sans art à des esprits souvent prévenus, ou à des cœurs mal disposés. Tel est le fondement général des bienséances, que l'on doit observer lorsqu'on parle en public; elles sont exposées avec beaucoup d'ordre & de netteté dans un Livre nouveau: *Essai sur les bienséances oratoires*.

Ces *bienséances* s'étendent à l'éloquence Politique, Militaire, Académique, à l'éloquence du Barreau & de la Chaire; en un mot, à tout ce qu'on appelle élo-quence

quence publique. Je ne m'arrêterai point à ce qui regarde l'éloquence politique & militaire ; nous avons rarement occasion d'en faire usage. L'éloquence du barreau & de la chaire mérite plus notre attention. Voici des règles de *bienséance* qui ne sont pas toujours exactement observées. » Quelqu'opposés que soient » les intérêts des Parties, quelque cha» leur que leurs Avocats doivent mar» quer en les soutenant, il n'est jamais » permis de répandre dans un plaidoyer » l'amertume & le fiel, encore moins » de fouiller jusques dans les tombeaux » pour deshonorer un adversaire. Il y » auroit de l'inhumanité à insulter à l'in» fortune ou à l'indigence. Une affecta» tion trop marquée à ne vouloir pas » perdre un bon mot, est même indé» cente d'Avocat à Avocat. Ceux qui » exercent cette noble profession ne doi» vent jamais oublier que le sanctuaire » de la justice n'est point un théâtre où » de vils bouffons amusent le public par » des plaisanteries : non qu'elles ne soient » placées en quelques occasions ; mais » pour peu qu'on les multiplie, & qu'on » se laisse emporter par un caractère sa» tyrique, on manque d'égards aux Ma» gistrats, au Public, à soi-même, &c.

Il est rare aujourd'hui qu'on viole en chaire certaines *bienséances*. Cela étoit fort commun autrefois. Le Docteur *Poncet*, Curé de Saint Pierre des Arcis, sous le regne de Henri III, se déchaîna d'une maniere très-indécente contre une Procession à laquelle le Roi avoit assisté avec ses principaux Courtisans. » J'ai été » averti de bon lieu, disoit cet insolent » Prédicateur, qu'hier au soir Vendredi, » jour de leur Procession, la broche tour- » noit pour le souper de ces bons Péni- » tens, & qu'après avoir mangé le gras » chapon, ils eurent pour collation de » nuit le petit tendron qu'on leur tenoit » tout prêt. Ah, malheureux hypocrites, » vous vous mocquez donc de Dieu » sous le masque, & portez pour conte- » nance un fouet à votre ceinture ; ce » n'est pas-là de par Dieu où il le fau- » droit porter ; c'est sur votre dos & vos » épaules, & vous en étriller très-bien ; » il n'y a pas un de vous qui ne l'ait bien » gagné. « Le Prédicateur en fut quitte pour être enfermé dans son Abbaye.

Dans l'article de l'éloquence Académique, l'Auteur cite plusieurs traits que lui ont fourni les plus célébres Orateurs, & il fait sentir qu'il y a peu de personnes qui ayent mieux connu les *bienséances* ora-

toires que *Ciceron*, M. *de Fontenelle*, *Massillon*, & M. *Boyer*, ancien Evêque de Mirepoix.

Outre l'éloquence publique, il y a l'éloquence privée qui a lieu dans la conversation, dans le style épistolaire, dans le genre polémique, dans les éloges & dans la plaisanterie. La conversation a ses règles de *bienséance*. On doit témoigner à tous ceux avec qui l'on se trouve, de l'amitié, de la politesse, de l'attention à écarter toute expression dure, vive ou choquante, à adoucir par des correctifs les termes qui pourroient déplaire. La confiance, le ton suffisant, l'humeur caustique, l'esprit de contradiction, le mépris des égards, montrent que l'on connoît bien peu les *bienséances*. Cet article est important, parce qu'il regarde tout le monde. J'en conseille la lecture aux Petits-Maîtres, aux Pédans, & à toutes les personnes qui dans les entretiens font le supplice des Auditeurs.

A l'égard du genre épistolaire, l'Auteur observe que celui qui écrit une lettre, doit, proportion gardée, & relativement aux divers objets, se proposer, ainsi que l'Orateur, d'instruire, de toucher & de plaire. Il y a des lettres de simple raisonnement, comme celles des Mini-

ſtres & des Négociateurs. Il y en a de ſentiment. Le cœur ſeul doit les dicter; car dès que l'eſprit veut ſe mettre de la partie, il gâte & défigure tout ce qu'il affecte d'embellir. Enfin il y en a de pur agrément; ce ſont les lettres qui ne contiennent que des nouvelles, des complimens, &c. Ce qui ſeroit *bienſeance* dans l'une de ces eſpèces, ne le ſeroit pas dans l'autre. L'âge, la dignité, la profeſſion des perſonnes, les circonſtances du tems, du lieu, &c, exigent des tours différens.

Les *bienſéances* ne ſont jamais plus violées que dans le genre polémique, c'eſt-à-dire, dans les diſputes ſçavantes qui s'élevent au ſujet de la Religion ou de la Littérature. Il eſt permis de critiquer un ouvrage. On peut même ſe permettre l'ironie quand un prétendu Philoſophe avance des opinions abſurdes; mais de là aux perſonnalités eſt un intervalle immenſe. Il faut de la *bienſéance*, même dans les éloges. La louange eſt un hommage dû aux talens, aux vertus; elle anime les arts, elle excite l'émulation, & les hommes en ſont naturellement avides; mais il faut la diſpenſer délicatement & à propos.

En parlant des *bienſéances* qu'on doit

observer dans les plaisanteries, on cite quelques bons mots tirés des Auteurs anciens & modernes. Un Orateur médiocre, après avoir fini son plaidoyer, demandoit à *Catulus*: *N'ai je pas bien réussi à exciter la compassion. A merveille*, reprit celui-ci; *car il n'y a personne à qui votre discours n'ait fait pitié.* Des Ambassadeurs de Tarragone vinrent dire à Auguste qu'une palme venoit de croître sur l'autel qu'ils avoient érigé en son honneur: *C'est une preuve*, leur répondit-il, *de votre assiduité à y faire des sacrifices.* Henri IV, disputant un jour avec un Ambassadeur d'Espagne, lui dit en colère: *J'irai jusqu'à Madrid. Pourquoi non*, répondit froidement l'Espagnol, *François Icy a bien été.* Un autre Ambassadeur vantoit au même Henri IV la puissance de son Maître; le Roi, pour rabattre la fierté Espagnole, dit avec beaucoup de vivacité que s'il lui prenoit envie de monter à cheval, il iroit déjeûner à Milan, entendre la Messe à Rome, & dîner à Naples. *Sire*, repartit l'Ambassadeur, *si votre Majesté va si vîte, elle pourroit aussi dans le même jour entendre les Vêpres en Sicile.*

Toute la Cour de France patinoit sur la Seine qui étoit glacée. Henri IV

ayant voulu patiner aussi, un Maréchal de France l'en détourna. Le Roi insistoit sur l'exemple de ses Courtisans qui avoient glissé sans péril. *Oui Sire*, dit le Maréchal, *mais votre Majesté pèse plus que les autres.* Ce dernier bon mot me paroît assez mauvais.

Le dernier Chapitre de cet ouvrage traite des *bienséances* dans l'éloquence extérieure, c'est-à-dire, dans la déclamation. Cette *bienséance* n'est autre chose que la convenance ou la juste proportion que doit mettre l'Orateur entre la manière de caractériser les choses au dehors, & les choses mêmes qui ont besoin d'être ainsi caractérisées. Or, comme l'éloquence extérieure renferme deux parties, la voix & le geste, les *bienséances* qui y sont relatives se divisent en deux branches principales. 1°. La convenance des tons de la voix avec les objets ou les pensées qui forment le corps & le fond du discours. 2°. La convenance des mouvemens ou des gestes avec les expressions qui sont les signes de ces objets ou de ces pensées. Chacune de ces parties est ici traitée d'une maniere plus instructive qu'agréable.

L'Auteur de cet *Essai*, en parlant de nos Prédicateuts modernes, fait bien voir qu'il

connoît parfaitement en quoi consiste la véritable éloquence. » A la justesse, à la so-
» lidité, à la profondeur du raisonnement,
» on a substitué, dit-il, une métaphysique
» subtile, qui décompose & anatomise
» des idées quintessenciées. Aux preuves
» de sentiment, & à ces portraits vrais,
» mais simples & pris dans la nature, où
» l'Auditeur se reconnoissoit, parce qu'ils
» rendoient exactement le cœur & ses
» replis, ses penchans, ses passions, ses
» illusions & ses prétextes, ont succédé
» d'autres tableaux plus rians peut-être,
» mais moins ressemblans, qui amusent
» l'imagination, mais qui laissent le cœur
» froid, & dont l'esprit est charmé,
» tandis que la conscience n'en est ni al-
» larmée ni émue. Enfin ces mouve-
» mens vifs & chauds qui ébranlent
» & qui transportent, ont été rem-
» placés par des graces & des fleurs
» qui enchantent & qui ne font qu'en-
» chanter.

J'ai lû quelque part qu'un Prédicateur, prêchant sur l'Enfer & voulant ménager la délicatesse de ses Auditeurs, leur disoit : » Si vous persistez dans vos dé-
» sordres, vous courez risque d'habiter
» éternellement dans un lieu que la *bien-*
» *séance* m'empêche de vous nommer. «

Voilà une de ces *bienséances* dont il n'est point question dans ce Livre. Nos Prédicateurs ne poussent pas encore si loin les égards ; mais cela pourra venir. Ils traitent déja les matières les plus terribles d'une façon si agréable qu'on n'en est plus effrayé.

On sçait que les Traités sur la Poësie & sur l'éloquence ne feront jamais ni de grands Poëtes ni de grands Orateurs. C'est le génie qui les produit sans doute. Mais qu'est-ce que le génie sans guides, sans frein, livré à ses fougues, n'écoutant que ses caprices ? Il me semble voir un jeune homme, né avec des passions vives, qu'on abandonne à lui-même, privé d'un Gouverneur qui réprime sa bouillante yvresse. Où ne l'emportera pas le délire de son âge ? Quels écarts, quels excès ne fera-t-il pas ? Contre quels écueils n'ira-t-il point se briser ? Les *Aristotes*, les *Horaces*, les *Quintiliens*, les *Longins*, les *Boileaux*, les *Rollins*, &c. sont les Mentors du génie. Leurs sages leçons lui apprennent à consulter dans sa marche la raison & le goût. On ne sçauroit donc trop rappeller les règles dictées par ces fameux Législateurs. Ainsi, quoiqu'il n'y ait rien de neuf dans cet *Essai sur les bien-*

seances oratoires en deux Volumes *in-12*, chez *Prault* fils, Libraire, Quai de Conty, ce travail n'en est pas moins utile. C'est un corps de préceptes recueillis des plus grands Maîtres, & justifiés par des exemples choisis avec discernement dans les plus célébres Orateurs anciens & modernes. On ne peut que sçavoir beaucoup de gré à M. l'Abbé *Mallet* de s'être donné la peine de former ce Recueil.

M. *Feutry* vient de donner au Public un Livre qu'il appelle, *Choix d'Histoires*, & qu'il annonce en quatre parties, quoiqu'il n'en paroisse encore que deux. Le but de l'Auteur est de nous donner des leçons de morale; & c'est pour cela que l'on ne voit dans son Livre que les tristes effets de l'ambition, de la calomnie, de la haine, de l'envie, de l'infidélité conjugale, &c. Ses deux petits volumes renferment treize histoires, parmi lesquelles il y en a plusieurs que vous serez tenté de prendre pour des Romans. Je ne sçais si vous changerez de sentiment quand vous connoîtrez les sources où l'Auteur a puisé. Ses originaux sont *Bandel*, Italien, *Belleforêt*, Commingeois, *Boistuau*, dit *Launai*, & quelques autres Choix d'Histoires.

Historiens aussi célèbres. Tous ces graves Ecrivains avancent quelquefois des faits peu croyables ; mais M. *Feutry* nous assure qu'ils ont pris dans l'Histoire le fond de leurs narrations. Je serois assez curieux de sçavoir de quel ouvrage véritablement historique a été tirée la narration suivante.

Theoclès, Roi de Cyrène, avoit une fille unique, qui joignoit à une beauté parfaite les qualités du cœur & de l'esprit. *Archestrate*, c'est ainsi que se nommoit la jeune Princesse, épousa *Apollonius*, Roi de Tyr, Prince fort aimable. Celui-ci s'étant embarqué avec sa femme pour retourner dans son Royaume, essuya une si violente tempête, que le navire étoit tantôt porté dans *des nuées de feu*, & tantôt précipité dans des gouffres horribles. *Archestrate*, qui étoit grosse de sept mois, met au monde une petite fille belle comme le jour. Un instant après le vaisseau se brise, & la nouvelle accouchée, portée sur une planche, arrive heureusement à Ephèse. *Apollonius* tenant sa fille entre ses bras, lutte pendant vingt-quatre heures contre les flots & les vents ; il est enfin poussé sur le rivage près de la Ville de Tharse. C'est ce qui fit donner le nom de *Tharsie* à la petite Princesse.

Le Roi de Tyr laissa sa fille à Tharse chez un Seigneur de ses amis, homme doux & pacifique, qui avoit une méchante femme. Celle-ci en usa très-mal à l'égard de la jeune Princesse, dont on lui avoit confié l'éducation. *Tharsie*, à l'âge de douze ans, fut enlevée par des Pyrates qui la conduisirent à Lesbos, où elle se maria avec le Roi *Athénagore*. Le Prince Tyrien ne sçachant ce qu'étoient devenues son épouse & sa fille, se met à courir le monde, & retrouve les deux personnes qui lui étoient si cheres. Que cette histoire soit vraie ou fausse, elle n'en renferme pas moins un grand fond d'instruction pour les femmes nouvellement accouchées. M. *Feutry* a sans doute voulu leur faire entendre qu'il n'est pas nécessaire qu'elles gardent la chambre pendant six semaines, puisqu'une Princesse d'une complexion délicate passe plusieurs heures dans l'eau une minute après l'accouchement. On peut encore conclurre de ce récit qu'un enfant qui vient de naître est plus fort qu'on ne pense, & qu'il peut être le jouet d'une mer orageuse pendant un jour & une nuit; pourvû qu'il soit entre les bras de son père.

L'histoire suivante apprend aux Reli-

gieuses à veiller sur la conduite de leurs Pensionnaires, & sur-tout à ne point laisser entrer un jeune Prince dans leur Maison. *Bretislas*, fils d'*Uldaric I*, Roi de Bohême, devint éperdument amoureux de *Judith*, fille de l'Empereur *Othon III*. Après la mort de ce dernier, *Henri II*, qui lui succéda, fit enfermer la Princesse dans un Couvent. *Bretislas* envoya dire aux Religieuses qu'il viendroit au premier jour accomplir un vœu qu'il avoit fait au Patron de leur Abbaye. Le Prince suivit de près son Envoyé. Toutes les portes du Couvent lui furent ouvertes; les personnes de sa suite amusèrent l'Abbesse & les Religieuses, en leur racontant des nouvelles dont elles étoient fort avides. Pendant ce temps-là *Bretislas* conseilloit à la Princesse de s'enfuir avec lui. *Judith* eut quelque peine à s'y résoudre; à la fin elle y consentit. Le mariage fut bien-tôt fait; mais il pensa occasionner une guerre sanglante : par bonheur tout s'accommoda, & les deux époux vécurent heureux.

L'Auteur, dans un de ses tableaux, expose à nos yeux une Françoise surprise en adultère. Le mari l'enferme dans un château, lui fait servir à table la tête de son amant, & la réduit tellement au dé-

sespoir, qu'elle se jette par les fenêtres. L'Auteur dit à l'occasion de ce tragique évenement : « On sera peut-être étonné » de la cruauté du mari ; mais qu'on sça» che que les femmes dissolues étoient » *aussi peu nombreuses dans ce temps là que* » *les honnêtes femmes le sont aujourd'hui.* On » n'étoit point encore accoutumé à re» garder la débauche, la prostitution » comme un jeu, & l'adultère comme » une plaisanterie : d'ailleurs les hom» mes étoient peu faits à voir cet affront » d'un œil tranquile.

Le Héros de la douzième histoire est un Roi de Maroc appellé *Mansor*, qui gouvernoit assez mal par la faute de ses Ministres. Il s'égare à la chasse ; un orage affreux survient ; il est obligé, pour se mettre à l'abri, de se réfugier dans une cabane. Il y trouve un Sage retiré du Monde, qui feint de ne pas reconnoître le Prince qu'il connoissoit parfaitement. *Salic* (c'est le nom du Philosophe) parle avec éloge de *Mansor* à *Mansor* lui-même. Il rend justice à la bonté de son cœur ; mais en même temps il lui dit avec une noble franchise, que ce Prince s'est laissé corrompre par les flatteurs ; qu'il croit son peuple heureux, tandis qu'il gémit dans la misère. *Salic* ajoute

que dans sa solitude il a mis par écrit toutes les idées qui lui sont venues sur le Gouvernement, & que la mauvaise administration de *Mansor* lui a suggérées. Le Prince paroît curieux de voir les manuscrits de cet homme singulier ; & afin de l'engager à les lui confier, il lui donne sa parole que *Mansor*, loin de lui en sçavoir mauvais gré, récompensera son zèle & ses lumières. En effet, le Roi, de retour dans sa Capitale, commence par chasser les vils adulateurs qui l'égaroient. Il choisit *Salic* pour son premier Ministre. Les Sujets furent heureux, & le Maître par conséquent.

De tous les morceaux historiques compilés par l'Auteur, ce dernier m'a paru le plus instructif & le plus philosophique. Voici quelques-unes des maximes renfermées dans les Mémoires de *Salic*. » Ils ne faut rien souffrir d'inutile dans » l'Etat. C'est sur ce principe qu'un Em- » pereur Chinois fit détruire tous les Mo- » nastères de Bonzes. Il ne laissa que ce » qu'il en falloit précisément pour l'exer- » cice de la Religion, & pour l'instruc- » tion de la jeunesse. Du surplus de ces » solitaires il fit des Laboureurs : état » pour lequel la plus grande partie d'en- » tr'eux étoit née..... Les Souverains

» devroient avoir le courage d'imiter un » autre Empereur Chinois qui porta la » vertu à un si haut point, qu'il ordonna » par un Manifeste qu'on l'avertît, non- » seulement des défauts de ses Ministres, » mais des siens propres..... On ne de- » vroit faire mourir aucun criminel; il » faudroit les employer aux travaux pu- » publics, aux canaux, aux grands che- » mins; on en feroit plusieurs classes, » selon le genre des délits..... Les fem- » mes, convaincues de crime, devroient » être condamnées à une mort douce ou » douloureuse, lente ou prompte, selon » l'exigence des cas. Elles la craignent » en général plus que les tourmens. D'ail- » leurs elles ne peuvent être employées » aux travaux, & elles corromproient » les Colonies si on les y envoyoit. » Je n'examine point s'il est à propos de faire mourir les criminels; il y a bien des choses à dire pour & contre sur cette matière. Mais en supposant que les crimes ne doivent pas être punis de mort, je ne sçais pourquoi on fait ici une exception pour les femmes; on peut les employer aussi-bien que les hommes à des travaux utiles: il n'y a qu'à voir ce qui se passe dans nos Hôpitaux.

Le Livre de M. *Feutry* se trouve à Pa-

ris chez *Durand*, Libraire, rue Saint Jacques, & chez *Pissot*, Quai des Augustins. Il dit modestement que si son petit ouvrage ne réussit pas, il pourra du moins *tenir décemment une place sur des tablettes de campagne.* Pour peu que son entreprise ait quelque succès, il continuera de nous donner d'anciennes historiettes, qui seront neuves pour bien des gens.

Amilec. *Lambert*, Libraire, rue de la Comédie Françoise, a mis en vente depuis quelques jours un nouveau rêve philosophique, mais donné pour tel, intitulé, *Amilec, ou la Graine d'Hommes.* Ce petit ouvrage est dedié aux Sçavans. L'Auteur leur témoigne son respect, son admiration & le désir qu'il avoit de tenir un rang parmi eux. Il leur dit qu'après avoir consacré beaucoup de temps à l'étude, & n'ayant recueilli aucun fruit de ses veilles, il avoit conclu que les hommes vouloient s'élever à des connoissances auxquelles il ne leur étoit pas donné de parvenir. Il s'étoit trompé par réflexion; il s'est desabusé par hazard. Autrefois il lisoit, il méditoit, il combinoit, & il n'apprenoit rien : aujourd'hui il végète, il dort, il rêve, & il s'instruit.

Il reproche aux Sçavans de lui avoir caché l'important mystère que pour faire d'heureuses découvertes il ne s'agissoit que de rêver doctement. Il leur fait l'hommage de son premier songe, qui m'a paru une critique ingénieuse, non-seulement des faiseurs de systêmes, & de plusieurs Physiciens & Naturalistes modernes en particulier, mais une satyre générale de tous les états de la vie, dont il explique les travers & les ridicules par son hypothèse, suivant la méthode de la plûpart des Philosophes, qui, tant bien que mal, rendent raison de tout par un principe chimérique qu'ils auront imaginé.

Un jour notre Auteur étudioit la matière de la génération. Entouré de volumes *in-folio*, il s'endort; ce qui n'est pas contre la vraisemblance : il fait plus, il rêve. Il croit voir devant lui un jeune homme d'une taille avantageuse, & dont la physionomie annonçoit un être supérieur à nous. « Je m'appelle *Amilec*, lui » dit ce jeune homme ; je suis le Génie » qui préside à la multiplication de l'es» pèce humaine. J'ai remarqué l'embar» ras où tu viens de te trouver au sujet de » la génération ; j'ai eu pitié de ta peine, » & j'offre de te donner sur ce point tous

» les éclairciſſemens que tu peux ſouhai-
» ter. „ Voici en peu de mots la doctrine du Génie. Les plantes naiſſent, vivent, croiſſent, multiplient & meurent ainſi que les hommes & les animaux. Tous ces êtres doivent ſuivre des regles générales. Les plantes viennent de graines; les hommes & les animaux doivent en venir auſſi. Les graines des végétaux ſe font principalement remarquer dans deux ſortes d'endroits, dans leurs fleurs, qui ſont comme le réſervoir de ces graines; & dans de petites cavités, de petits vuides qui ſe rencontrent entre le corps de la plante & ſon écorce. Celles qui ſont dans les fleurs y ſont fécondées, y croiſſent, y mûriſſent, & tombent enſuite, ou ſont cueillies par les hommes. Celles qui ſe trouvent dans les petites cavités à la ſurface de la plante font plus de progrès; elles s'y développent, & donnent bientôt naiſſance à d'autres petites plantes qu'on appelle rejettons. Autour de ces rejettons, & par la même méchanique, il en naîtra pluſieurs autres, & ainſi ſucceſſivement. Si les animaux étoient immobiles comme les plantes, leur multiplication s'exécuteroit de même, & l'on verroit ſortir de leur corps des rejettons d'animaux qui y ſeroient at-

tachés, comme d'un arbre il ſort plu-ſieurs branches. Mais les animaux doi-vent ſe mouvoir, doivent agir; & c'eſt ce mouvement qui empêche qu'ils ne ſe reproduiſent comme les plantes. Cependant il ſe trouve des germes dans les animaux de même que dans les végétaux. Ces germes ſont placés ou dans des réſervoirs particuliers, qui ſont aux animaux ce que les fleurs ſont aux plantes, ou vers la peau, qui pareillement eſt aux animaux ce que l'écorce eſt aux arbres. Les premiers ſe développent lorſqu'ils ſont fécondés par l'approche des deux genres; il s'en forme d'autres animaux: au lieu que ceux qui ſe rencontrent à la ſurface du corps, bien loin de s'y développer, y occupent ſi peu de volume, que l'œil humain, aidé du meilleur microſcope, peut à peine les appercevoir. Ils y reſtent quelque temps, tombent enſuite, ou ſe répandent dans l'air, Ce qu'on dit ici des animaux doit s'entendre en particulier de l'eſpèce humaine. Il ſe trouve dans le corps humain des germes, des graines d'hommes. Il y en a dans le réſervoir qui leur eſt deſtiné dans les deux ſexes; il y en a d'autres qui s'échappent par les pores de la peau. Mais ces germes, ces graines échappées

aux hommes & aux femmes deviendroient-ils absolument inutiles ? La nature est trop œconome pour souffrir une perte de cette conséquence. Il y a une troupe de Génies subordonnés à *Amilec*, dont l'emploi est de sauver la plus grande partie de ces graines. Les hommes sément, cultivent, recueillent des fruits ; ces Génies sément, cultivent, recueillent les graines d'hommes ; & comme un Jardinier ne réserve en graine que les plus belles & les meilleures plantes de son jardin, de même les Génies ne conservent de graines humaines que celles qui leur sont fournies par les hommes & les femmes du mérite le plus distingué.

Amilec fait sortir notre Auteur de son cabinet pour le rendre témoin de la moisson des germes humains. Vous voyez, Monsieur, le parti que l'Auteur doit tirer de ces différentes sortes de graines, & quel champ cette idée ouvre à la satyre. Ici un Génie recueille la graine d'un Officier qui, après un mûr examen, a cru enfin qu'il n'étoit pas indigne d'un Militaire de penser & d'employer à l'étude le loisir de la paix. Là on recueille la graine d'une jeune personne, mariée depuis cinq ans, qui a de l'esprit, de la beauté, qui est de Pa-

ris, & qui cependant a toûjours été fidèle à un mari qu'elle n'aime pas. Plus loin on ramasse des graines de Petis-Maîtres, de gens de Robe, de Financiers, d'Ecclésiastiques, &c. Toutes ces graines conservent les propriétés, le caractère des hommes à qui elles appartiennent.

Amilec conduit son disciple à travers les airs dans son magazin; & chemin faisant, il lui explique la formation des Mondes qui composent ce vaste Univers, & en même-temps l'usage qu'il fait des graines humaines; elles sont destinées à peupler les Planettes. Il y avoit quelques cinq cens ans qu'il avoit envoyé le Génie *Zamar* à la Lune avec bonne provision de germes humains; il en attendoit de jour en jour des nouvelles. Le magasin est un appartement fort vaste. Les murs sont revêtus de tablettes & de boëtes étiquetées. Le milieu est occupé par une grande table chargée de petits facs, de paquets, de cornets de papier. C'est-là que tous les Génies moissonneurs apportent leur récolte. Il en arriva un qui avoit l'air extrêmement las; il plioit sous le poids d'un sac énorme, rempli de graines d'Auteurs, dont la plûpart, lorsqu'on ouvrit le sac, s'envolèrent par la fenêtre, tant ils étoient légers & frivoles.

Tandis qu'*Amilec* est occupé à faire voir à notre Philosophe les différentes graines, arrive un Courier de la Lune, dépêché par *Zamar*. Il apporte une Lettre ; tous les Génies font un cercle autour de leur Maître pour entendre la lecture de cette missive intéressante. *Zamar* mande qu'il avoit fait embaler avec soin des graines d'hommes pour les répandre & les faire éclorre dans la Lune ; mais qu'il a été surpris à son arrivée de trouver cette Planette beaucoup plus peuplée à proportion que ne l'est la Terre. La cause de ce phénomène est dévoilée par *Zamar*. La graine d'Etourdi a peu de consistence ; elle est volatile & plus légère qu'un pareil volume d'air. Dès qu'une graine se détache du corps d'un homme de cette espèce, au lieu de tomber à terre comme les autres, elle s'élève dans l'air, & monte jusqu'à la Lune. Et voilà comment cette Planette s'est peuplée & se peuple continuellement, attendu l'abondance de ces sortes de graines. *Zamar* décrit le génie & les mœurs des habitans de la Lune. Ils ne vivent pas plus de trente ans ; hommes & femmes sont stériles ; les enfans éclosent de côté & d'autre sur la surface de la Lune ; on va les chercher & les cueillir dans certaines

saisons. On distribue ces enfans-trouvés à différens particuliers, qui les aiment comme s'ils étoient à eux : c'est un trait de la Providence, dont il y a bien des exemples sur la terre. Les Lunaires sont tous fous ; en conséquence ils ont établi des écoles de Folie ou d'Etourderie, où l'on profite beaucoup, comme on a établi sur la terre des écoles de Philosophie & de Sagesse, où l'on ne profite guères. Les sciences ne sont ni fort estimées, ni fort cultivées dans la Lune. Il s'y rencontre pourtant un assez grand nombre de Physiciens, qui n'osent se donner pour gens de Lettres ; ils prennent la qualité de Commerçans, & s'appellent Marchands de Physique. Les uns le sont en gros, les autres en détail. Les Marchands de Physique en gros sont des fabricateurs de systêmes. Les Marchands en détail donnent toute leur attention aux particularités. Une pierre, un sel, un insecte les occupe toute leur vie. « Donnez à quelqu'un d'entr'eux un moucheron & un microscope, voilà mon homme à lorgner, à décrire, à faire nombre d'observations. Trois volumes seront bien-tôt le fruit de son travail. Le premier traitera de la tête du moucheron ; le second du tronc ; le troi-

sième, des pattes & des aîles. „ Cette Lettre de *Zamar* est une assez bonne histoire de tout ce qui se passe sur notre globe.

Pendant qu'on la lisoit, le Courier Lunaire examinoit attentivement notre Auteur, qui s'en inquiéta. La Lettre lûe, ce Courier se tourna du côté des Génies qui étoient auprès de lui, & leur demanda quel étoit cet homme qu'il voyoit parmi eux, & qu'il avoit vû il n'y avoit pas long-temps dans la Lune. C'est un habitant de la Terre, lui répondit-on, & vous ne l'avez sûrement pas vû là haut. J'entends, repartit le Courier; apparemment qu'il est du nombre de ceux dont la graine légère s'élève & va se développer à la Lune; j'y ai connu un de ses enfans, qui lui ressemble si fort, qu'en voyant le père j'ai cru voir le fils. Notre Philosophe fut bien étonné d'apprendre qu'il avoit un fils, & bien humilié de l'espèce de graine qu'il fournissoit. Les traits de critique qui dans cette brochure tombent sur plusieurs Ecrivains célèbres, ne doivent point les offenser, puisque l'Auteur se plaisante lui-même en galant homme, & se met de bonne foi au nombre des Etourdis.

Il fait un tour dans le Magasin; & jettant

tant les yeux de côté & d'autre, il considere les provisions du Grand-Maître de la Manufacture des hommes. " Voilà donc,
„ s'écrie-t-il, le résultat de toutes les gé-
„ nérations qui nous ont précédés; voilà
„ le principe de tous les Peuples destinés
„ à habiter les nouveaux Mondes. Le
„ voile est déchiré; j'ai remonté à la
„ source des êtres, & je les vois dans
„ leur essence. Générations passées, que
„ vous vous êtes terminées à peu de cho-
„ se! Races futures, que vous tirerez
„ votre origine d'un principe léger! O,
„ homme, que tu es petit à mes yeux!
„ Un germe, échappé du néant entre des
„ millions d'autres qui y retombent, se
„ développe, & tu prends naissance. Qu'il
„ s'en est peu fallu que tu n'ayes jamais
„ existé! Mais à peine as-tu paru sur la
„ surface de la terre, que tu en es effacé.
„ Naître par hazard, souffrir par état,
„ mourir par nécessité; voilà la carrière
„ brillante que le plus superbe des êtres
„ doit parcourir. „

Amilec interrompt ces reflexions sublimes pour faire part à son élève de nouveaux éclaircissemens sur les germes humains, & sur la manière dont ils se multiplient. Rien, selon lui, n'est plus simple que la marche de la Nature dans

la régénération des êtres vivans. Il promet d'en donner l'idée la plus claire ; c'eſt dommage qu'il ne tienne pas parole. Il explique cette régénération par des moules cylindriques qu'il appelle des tubules végétables : j'avoüe que ces cylindres & ces tubules me paroiſſent tout auſſi chimériques peut-être, mais certainement moins intelligibles que les molécules organiques de M. *de Buffon*. Cette diſſertation d'*Amilec* eſt un peu triſte, & l'on eſt tenté de croire qu'il l'a fait compoſer par quelque Sçavant de la terre.

Parmi les Génies moiſſonneurs il y en a un occupé à ramaſſer les graines de Souverains ; il en apporte une dont la grandeur ſurprend *Amilec* & toute ſa Cour. Il ſoupçonne que ce peut être quelque germe d'*Auguſte* que le Moiſſonneur Royal aura laiſſé par inadvertance au fond de ſa boëte. *Amilec* découvre l'origine du germe qui cauſe leur admiration. „ Cet auguſte germe, dit-il, nous vient „ de l'illuſtre famille des Bourbons. Pri- „ verons-nous les habitans de la terre „ d'un tréſor ſi rare ? Rendons aux Fran- „ çois ce germe précieux ; que leurs „ vœux ſoient accomplis ; qu'il naiſſe un „ Duc de Bourgogne. „ A ces mots

mille applaudiſſemens ſe firent entendre de toutes parts ; notre Auteur en ſon particulier en reſſentit une joie ſi vive, qu'il s'éveilla, & ſe retrouva ſeul dans ſon cabinet au milieu de ſes triſtes volumes.

On ne peut nier qu'il n'y ait beaucoup d'eſprit dans ce petit ouvrage ; les plaiſanteries ſur les divers états de la vie, auſſi anciennes que ces états mêmes, y ſont renouvellées d'une manière piquante. L'Auteur a tiré de ſa fiction tout le parti qu'il pouvoit ; ſon ſtyle eſt élégant & facile.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 4 Juillet 1753.

LETTRE III.

IL y a quelques années, Monſieur, qu'un Anglois, nommé *Thomas Woolſton*, fit imprimer ſix Diſcours contre la Réſurrection de *Jeſus-Chriſt*, qui firent beaucoup de bruit dans toute l'Angleterre. Les Théologiens Anglois refutè- Les Témoins de la Réſurrection.

rent cet ouvrage impie. Mais de tous les écrits qui parurent à cette occasion, le plus universellement applaudi fut celui de M. *Sherlock*, Evêque de Londres, & l'un des plus sçavans Prélats de la la Grande Bretagne. Ce traité, que M. *Le Moine*, Ministre de l'Eglise Anglicane, & Chapelain du Duc de *Portland*, a traduit en notre Langue, est intitulé : *Les Témoins de la Résurrection de Jesus-Christ, examinés & jugés selon les Régles du Barreau; pour servir de Réponses aux Objections du sieur Woolston, &c.*

L'Auteur a donné une forme singulière à son ouvrage. L'Avoçat *A* & l'Avocat *B* plaident en présence d'un Juge & de plusieurs Jurés pour & contre les Apôtres. La question est de sçavoir si ces Témoins de la Résurrection de *Jesus-Christ* sont coupables de faux témoignage, ou non. L'Avocat *A*, qui est l'Accusateur, divise son Plaidoyer en trois parties : la première comprend le ministère de *Jesus-Christ*, & finit à sa mort. C'est durant ce temps-là qu'on prétend que la fraude fut concertée & ménagée. La seconde contient ce qui s'est passé depuis la mort de *Jesus-Christ* jusqu'à sa résurrection; & l'on assure que durant ce période la fraude fut exécutée. La troi-

sième partie commence à la résurrection, & renferme tout le ministère des Apôtres, qui fait l'objet principal de cette cause. A mesure que l'Avocat *A* produit ses chefs d'accusation, l'Avocat *B* fournit ses réponses; & chaque réponse est suivie d'une replique. Vous concevez, Monsieur, que les principales objections sont tirées des discours de *Thomas Woolston*; les réponses sont de M. *Sherlock*. Vous allez être en état de juger des unes & des autres par le précis que je vais en faire. C'est l'Avocat *A* qui commence.

Les Juifs, dit-il, étoient un Peuple crédule & superstitieux, qui, sur la foi de certaines prétendues Prophéties, avoient la simplicité de croire qu'un jour il s'éleveroit au milieu d'eux un grand Prince, qui détruiroit tous leurs ennemis, & qui leur assujettiroit toute la terre. Du temps d'*Auguste* ils étoient réduits à un triste état sous le joug des Romains; & comme ils n'avoient jamais eu plus de besoin d'un Libérateur, ils ne l'attendirent jamais avec plus d'impatience. Leur attente se changea bien-tôt, comme c'est l'ordinaire des esprits foibles, en une ferme persuasion que ce grand Sauveur ne tarderoit pas à venir. Un homme assez

hardi pour entreprendre de représenter le Prince attendu, devoit trouver dans de pareilles circonstances beaucoup de facilité à en imposer aux Juifs. *Jesus-Christ* profita habilement de cette occasion; mais sçachant bien que sa nation ne pouvoit être délivrée du joug des Romains par des tours de passe-passe, il soutint qu'on avoit mal pris le sens des Prophéties; que le Royaume qu'elles promettoient n'étoit autre chose que le Royaume des Cieux; que le Messie ne devoit pas être un Conquérant ni un Prince glorieux selon le Monde; mais qu'il devoit paroître dans l'humiliation & dans les souffrances. Pour conduire adroitement son dessein, il choïsit douze hommes sans bien, sans éducation, sans génie, hors d'état de pénétrer dans ses vûes, mais par là même très-capables de se laisser séduire, & de rester constamment attachés à ses intérêts. Comme la Religion des Juifs étoit fondée sur la créance de certains miracles qu'on disoit avoir été faits par Moïse leur Législateur, ces Peuples avoient un penchant singulier à croire tout ce qui avoit l'air de prodige. *Jesus-Christ* s'érigea donc en faiseur de miracles. Ses Disciples étoient trop bornés pour en concevoir de la défiance; ils cru-

rent voir des choses surprenantes, & se trouvèrent tout disposés à en répandre le bruit. Bien-tôt toute la Judée retentit de la venue d'un grand Prophète ; & comme le Peuple étoit toûjours infatué de ses chimères, il ne fit aucune difficulté de le reconnoître pour son Libérateur & pour son Roi. Les principaux Juifs & le Gouverneur Romain furent allarmés de ces mouvemens populaires ; on résolut d'en punir l'Auteur. *Jesus-Christ* voyant qu'il ne pouvoit éviter la mort, tacha du moins de tirer quelque fruit de ses démarches, & de se faire un nom dans la Postérité. Pour cela il déclara que les anciens Prophètes avoient prédit que le Messie mourroit sur une Croix, & ressusciteroit le troisième jour. Par ce moyen il facilita la continuation d'un complot, qui en effet a produit un Royaume, mais un Royaume de Prêtres qui ont gouverné le Monde pendant plusieurs siécles, & ont été assez forts pour braver les Empereurs & les Rois. Telle est, Monsieur, la première objection exposée dans toute sa force ; j'y joins la Réponse de l'Avocat *B*. qui plaide pour la Partie adverse.

Si le meilleur moyen qu'un imposteur puisse employer pour réussir dans son ar-

tifice est de fonder sa mission sur les opinions populaires, où étoit donc l'habileté de *Jesus-Christ* de se déclarer contre ces opinions? Les Juifs attendoient un Prince puissant & victorieux. *Jesus-Christ* combat ce préjugé: n'étoit-ce pas là le moyen de se rendre odieux, & de se faire mépriser, comme la chose arriva effectivement? Un habile imposteur voyant que ce tour ne lui réussissoit pas, auroit du moins changé de plan; & pour éviter la mort, se seroit conformé aux idées reçues. C'est ce que n'a point fait le Fils de Dieu; & au milieu des plus grandes persécutions, il n'a jamais cessé de donner aux Prophéties un sens contraire à celui qu'on leur donnoit parmi le Peuple. Il a fait plus; il a constamment combattu presque toutes les opinions établies parmi les Juifs. Ceux-ci regardoient comme sacrées les traditions des anciens. *Jesus-Christ* leur déclare au contraire que ces traditions annulloient la Loi de Dieu. Ils croyoient que Dieu ne pouvoit être adoré qu'à Jerusalem; il leur apprend qu'il seroit adoré en tout lieu, &c. Il n'a donc point, comme on le prétend, profité de la disposition du Peuple, ni tiré avantage des préjugés reçus. Nul autre motif que l'amour du vrai, ne l'a donc en-

gagé à s'exposer à tant de difficultés. De plus, quel dessein, quel but réel se proposoit-il par ses prétendus artifices ? De se faire Roi ? Mais pourquoi refusa-t-il de l'être ? Pourquoi se tint-il long-tems caché, lorsque le Peuple voulut lui déférer cet honneur ? D'ailleurs sa mort étoit déja résolue ; il l'avoit lui-même déja prédite, lorsqu'il entra en triomphe à Jerusalem ; il pouvoit encore l'éviter alors ; le Peuple lui étoit dévoué ; & le désespoir se saisit du moindre secours qui se présente : dans cette occasion cependant *Jesus-Christ* refuse la Royauté, & renonçe par conséquent à toute espérance de se soustraire au supplice.

Ce qui se passa durant le temps que le Fils de Dieu fut au tombeau, fait la matière de la seconde partie du Plaidoyer, & le second chef d'accusation. *Jesus-Christ* avoit dit à ses Disciples qu'il mourroit sur une Croix, & qu'il ressusciteroit le troisième jour. Comme il avoit un grand nombre de Sectateurs, on craignit avec raison que ceux-ci ne fussent disposés à entrer de concert dans quelque fourberie, pour vérifier la prédiction de leur Maître. Le Conseil des Juifs, qui en craignoit les suites, fit mettre des Gardes auprès du tombeau, & apposa le scellé à

la porte du sépulchre. Ces précautions prises, on devoit s'attendre que les Principaux Juifs & les Apôtres se rencontreroient au temps marqué auprès du tombeau de *Jesus-Christ*, leveroient de concert le scellé, & entreroient ensemble dans le sépulchre, afin que la dispute fût entièrement terminée en faveur des uns ou des autres. Mais qu'arriva-t-il ? Les Disciples voyant que s'ils attendoient le temps fixé pour la Résurrection, les principaux Juifs se transporteroient sur les lieux, & qu'alors la fraude seroit impratiquable, hâterent l'exécution de leur complot, prévinrent le temps marqué, rompirent les sceaux, sans qu'aucun Chef de la Nation y fût présent, & emportèrent pendant la nuit le corps de leur Maître. Les Gardes forcés d'avouer la vérité, confessèrent, malgré le danger manifeste d'être punis de leur peu de vigilance, qu'ils s'étoient endormis; & que les Disciples, qui les observoient sans doute, avoient profité de ce temps-là pour enlever le corps secrettement. Voici comment on répond à cette seconde objection.

Les Apôtres, dit l'Avocat *B*, étoient si éloignés d'entrer dans aucune convention avec les principaux Juifs touchant la

manière dont on pouvoit s'assurer de la Résurrection, qu'ils ne crurent pas eux-mêmes qu'elle arrivât jamais. Si on apposa le scellé à la porte du sépulchre, c'étoit afin d'empêcher les Gardes mêmes d'y entrer, & pour prendre toutes les précautions nécessaires, afin de convaincre le Peuple de la fausseté de la prédiction. Quant à la déposition des Soldats touchant l'enlèvement du corps de *Jesus-Christ*, chacun sent le peu de cas qu'on doit en faire. En effet, a-t-on jamais été admis à rendre témoignage de la vérité d'un fait arrivé pendant qu'on dormoit ? Mais encore quel fruit les Apôtres pouvoient-ils retirer de ce prétendu enlevement ? Quoi, ces hommes si simples & si bornés deviennent tout d'un coup des esprits ambitieux, qui veulent mettre à profit, pour leur propre gloire, l'imposture de leur Maître ? N'est-ce pas détruire l'idée qu'on nous a donnée dans l'objection précédente des premiers Disciples de *Jesus-Christ* ? Si les Gardes déposèrent contr'eux en faveur des principaux Sacrificateurs, c'est que ceux-ci les corrompirent par menaces ou par argent, & les engagèrent à publier cette fausseté. N'est-ce pas encore une mauvaise chicane de dire que les Disci-

ples ont prévenu le temps de la Résurrection, & que *Jesus-Christ* ne resta pas trois jours dans le sépulchre ? Pour sortir du tombeau le troisième jour, ne suffit-il pas d'y avoir été une partie du vendredi, toute la journée du samedi, & au commencement du Dimanche. Mon ami tombe malade le lundi, il est saigné le mardi, il meurt le mercredi, ne doit-on pas dire qu'il est mort le troisième jour ? Passons au troisième chef.

La plûpart des miracles attribués à *Jesus-Christ*, dit *Woolston*, se sont opérés en présence de tout le monde ; pourquoi celui de la Résurrection, qui devoit être la principale preuve de sa mission, a-t-il été fait si secrettement ? Pourquoi *Jesus-Christ* ne se montra-t-il ni aux principaux Sacrificateurs, ni aux Chefs du Peuple ? C'est que ce prétendu miracle étoit de nature à ne pouvoir pas soutenir le grand jour ? On se contente de produire quelques témoins auxquels il n'est pas naturel d'ajouter foi dans une affaire de cette conséquence. Tels sont les Anges qui apparurent sous une forme humaine à quelques femmes, qui allerent le Dimanche de bon matin au sépulchre ; car s'ils parurent des hommes, sur quel fondement devons-nous les prendre pour des

Anges ? Le témoignage de ces femmes est-il plus recevable ? *Jesus-Christ*, dit-on, leur apparut tantôt sous une figure, tantôt sous une autre : on sçait ce qu'on doit penser de ces sortes d'apparitions & de visions dans des femmes. Il se montre ensuite à deux de ses Disciples sur le chemin d'*Emmaüs*, & il disparoît au moment où il est reconnu ; c'est-à-dire, dans le temps où il auroit dû rester, pour les convaincre davantage que c'étoit véritablement lui, & non un fantôme qu'ils s'étoient formé dans leur imagination. Il paroît enfin au milieu des Disciples rassemblés dans un lieu où les portes & les fenêtres étoient fermées. Il se fait toucher par ses Apôtres, converse, boit & mange avec eux. Mais comment toucher un corps qui passe au travers des murailles ? N'étoit-ce pas plûtôt une ombre, une vision, que leur esprit échauffé offroit à leurs yeux ? On ajoute que les Apôtres ont souffert la mort pour soutenir la vérité du miracle de la Résurrection dont ils avoient été témoins. Y a-t-il une Doctrine dans le monde qui ne puisse alleguer la même autorité ? On ne finiroit pas si on vouloit faire mention de toutes les personnes qui ont mieux aimé

mourir que de renoncer à des erreurs manifestes.

L'Avocat *B* n'est pas plus embarrassé de répondre à ce dernier chef d'accusation, qu'aux deux premiers. Si *Jesus-Christ* ne se montra pas publiquement au peuple après sa Résurrection, c'est, dit-il, que la commission particulière dont il étoit chargé par rapport aux Juifs, expira à sa mort; & que dès-lors ce peuple ne fut plus en droit de demander des preuves éclatantes de ce miracle. Ce n'est point sur le rapport des femmes que nous croyons que les hommes qui se présenterent à elles étoient des Anges; c'est sur la foi des Evangiles qui l'affirment. On se croit en droit de recuser le témoignage de ces femmes, parce que ce sont des femmes; mais n'ont-elles pas des yeux & des oreilles aussi-bien que les hommes? Ne peuvent-elles pas dire aussi-bien qu'eux ce qu'elles ont vû & entendu? Si les Disciples d'*Emmaüs* ne reconnurent pas d'abord leur Maître, c'est que la persuasion où ils étoient qu'il étoit mort, contribua à le faire méconnoître. D'ailleurs ils le virent dans un état & dans une forme différente de celle qu'il avoit coûtume d'avoir quand il conversoit avec eux.

Ajoutez à cela qu'il marchoit à côté d'eux ; ſituation dans laquelle ces deux hommes ne pouvoient le voir en face. Quand *Jeſus-Chriſt* apparut aux autres Apôtres, il pouvoit fort bien être entré par la porte ſans qu'aucun d'eux l'eût apperçu, & être ſorti de même. Il ne s'enſuit donc pas que ce ne fût qu'un corps fantaſtique. Avant ſa mort il avoit certainement un corps véritable ; cependant nous liſons que lorſque les Juifs de Nazareth voulurent le précipiter du haut de la Montagne, il paſſa au milieu d'eux ſans en être apperçu, & échappa de leurs mains. La même choſe pouvoit donc arriver après ſa Réſurrection. Enfin, ſi l'on a vû des gens ſouffrir la mort pour ſoutenir une fauſſe Religion, c'eſt qu'ils croyoient cette Religion véritable ; au lieu qu'on n'a point vû d'hommes, en aucun temps, mourir pour défendre un fait dont ils connoiſſoient la fauſſeté.

Voilà, Monſieur, le précis des deux Plaidoyers ſur la Réſurrection de *Jeſus-Chriſt.* Après que les deux Avocats ont ainſi diſcuté les raiſons qui la confirment ou qui la combattent, le Juge faiſant l'office d'Avocat-Général, reprend la ſubſtance de tout ce qui a été dit de part & d'autre, & prie les Jurés d'y réflé-

chir & de donner leur jugement. Ceux-ci consultent quelque-temps ensemble ; & après un sérieux examen, ils déclarent que les Apôtres ne sont point coupables de faux témoignage ; que rien n'est plus vrai que le miracle de la Résurrection, rien de plus fort que les preuves qui l'établissent.

La forme juridique que l'Auteur a donnée à son dialogue, avoit déja été mise en usage avant lui dans les matières de Religion. Il y a un Livre Latin intitulé BELIAL, *De consolatione Peccatorum*, dans lequel cette forme est employée. On y suppose que *Jesus-Christ* étant descendu aux Enfers après sa mort, & en ayant enlevé les ames des Saints, l'Enfer s'en plaignit au Tribunal de Dieu par *Bélial* son Avocat. *Salomon* fut nommé Juge, & *Moïse* plaida la Cause du Sauveur. Le Roi d'Israël, après avoir entendu les raisons des Parties, prononce la Sentence en faveur de *Jesus-Christ*. L'Enfer en appelle au Tribunal de Dieu, & obtient que le Patriarche *Joseph* jugera l'affaire en dernier ressort. Les deux Avocats plaident de nouveau en présence du Patriarche ; mais *Bélial* voyant que sa cause prenoit un mauvais tour au Tribunal de *Joseph*, obtint de sa Partie adverse que

l'affaire feroit remife à des Arbitres. *Jesus - Christ* prend *Aristote* & *Isaïe* ; & l'Enfer choisit *Jérémie* & l'Empereur *Auguste*. Le cinquième Arbitre nommé par les deux Parties est le Patriarche *Joseph*. Enfin la Cause ayant été vivement débattue, *Isaïe* & *Jeremie* apportent des raisons si triomphantes en faveur de *Jesus-Christ*, que les Arbitres confirment unanimement la Sentence rendue par *Salomon*.

Le Livre sur la Résurrection se trouve à Paris chez *Tilliard*, Libraire, Quai des Augustins.

Un Anonyme vient de m'adresser une Lettre critique, que vous lirez avec d'autant plus de plaisir, Monsieur, qu'elle tombe sur un ouvrage imprimé, dont je me proposois de vous rendre compte à cause de sa singularité. J'avois déja lû ce ridicule ouvrage ; & il me paroît que l'Auteur de la Lettre n'en dit rien de trop, quelque amère que soit sa censure : la voici. Discours sur les Belles-Lettres.

Vous vous élevez de tems en tems, Monsieur, & avec justice, contre la démangeaison d'écrire & la multiplicité des Livres. Cette manie ne s'est jamais portée aux excès dont nous sommes les temoins & les victimes. Il n'y a personne aujourd'hui, surtout parmi les jeunes gens,

qui ne veuille, à quelque prix que ce soit obtenir les honneurs typographiques. Quel nombre prodigieux d'Ecrits de toute espèce, eh bon Dieu ! quels Ecrits s'impriment tous les jours ! On ne sçait ce que c'est que penser, & l'on croit sçavoir écrire ; on veut s'illustrer & l'on se rend ridicule ; on prétend enrichir la République des Lettres ; on l'appauvrit en effet.

Vous soupçonnerez peut-être, Monsieur, que le dégoût & l'ennui m'ont dicté ces plaintes. Eh qu'importe, pourvû qu'elles soient fondées ! Je vous avoue de bonne foi, Monsieur, que j'ai voulu me venger du supplice que m'a fait subir la lecture en quelque sorte forcée d'une impertinente brochure, imprimée depuis peu, & citer à votre Tribunal ce pitoyable écrit. C'est un *Discours sur l'utilité des Lettres* par M. l'Abbé *B . . . . de L . . . R . . .* Admirez, Monsieur, la confiance de l'Auteur. Ce *Discours*, dont le titre nous fait assez voir la première destination, fut présenté à l'Académie Françoise pour concourir au Prix de l'année dernière. M. l'Abbé B . . . . frustré de ses espérances & mécontent du jugement de MM. les Accadémiciens (ce n'est point ici une supposition) en

appelle au Public. Il a eu ſoin de nous prévenir dans un petit Avertiſſement que l'incomparable Diſcours couronné à Dijon a donné lieu à celui-ci. Mais quel triomphe pour le grand Apôtre de l'ignorance & de la barbarie ! Quel humiliation pour les Lettres de voir leur Cauſe en de ſi mauvaiſes mains ! Il ne faut pourtant pas que M. *Jean-Jacques Rouſſeau* en tire vanité. Les Lettres n'avouent point de pareils défenſeurs. Celui-ci d'ailleurs ne s'eſt pas propoſé (c'eſt lui qui parle) de réfuter *didactiquement* le détracteur des connoiſſances humaines ; il a prétendu ſeulement exhaler un juſte dépit contre la Cauſe qu'il défend.

Pour bien faire connoître la manière dont il a exhalé ce juſte dépit, il ſeroit à propos ſans doute d'analyſer ſa réfutation ; mais en vérité cela n'eſt pas poſſible. J'en défie l'Auteur lui-même. Quelle idée pourriez-vous vous former, Monſieur, d'un Diſcours dans lequel vous ne remarqueriez que deſordre, que confuſion, que des penſées alambiquées & mauſſadement rendues, des images imparfaites & groſſières, des deſcriptions tronquées, des portraits chargés, des métaphores mal ſoutenues, des exagérations impertinentes, des pa-

radoxes extravagans, des raisonnemens sombres & louches, des riens noyés dans un torrent de paroles. Ajoûtez à cela un usage fréquent de mots nouveaux enrolés sans choix & sans discernement, des termes impropres & déplacés, des constructions vicieuses, des répétitions dans les pensées, dans les tours, dans les expressions, un style décousu, coupé, rompu, & pourtant lâche & diffus, un ton ou plattement servile & rampant, ou ridiculement triomphant & pédantesque. Nulle économie dans le corps du Discours, nulle proportion dans les différentes parties, nul enchainement dans les idées. Chaque phrase en présente en quelque sorte une autre qui n'a de connexion ni avec la présente ni avec celle qui suit. C'est un édifice irrégulier, composé de pièces rapportées & mal assorties, caché & écrasé sous un amas confus d'ornemens gothiques & monstrueux. Mais ce qui domine plus généralement dans cette déclamation, c'est l'insuffisance des preuves; c'est l'affectation marquée de ne rien dire que de singulier & d'une manière singulière, de parler par énygmes. Il semble qu'on a cru ne pouvoir dire de bonnes choses qu'autant qu'elles seroient entortillées & inintelligibles, ni bien écri-

re qu'autant que la diction seroit guindée, précieuse, embarrassée, éloignée du langage ordinaire des honnêtes gens. On sent les efforts que fait M. l'Abbé B.... pour briller ; mais il n'est tout au plus qu'une très-mauvaise copie de très-méchans originaux, de nos discoureurs à la mode. Encore n'a-t-il rien de leur légereté, de leur gentillesse, rien de ce brillant vernis qui pare leurs défauts, couvre leur nudité, & en impose aux yeux peu clairvoyans. N'y auroit-il pas de la folie à vouloir critiquer *didactiquement* & par ordre un pareil ouvrage ?

Je me contenterai donc, Monsieur, de justifier le jugement que j'en porte par des exemples ; ils se présentent en foule ; je n'en citerai que quelques uns : *inopem me copia fecit.* En parlant des Romains, l'Auteur dit : *A de solides mœurs on substitua des saillies déplacées ; on osa se jetter tout armé dans un gouffre pour sauver ridiculement la Patrie.* Les Historiens Romains qui ont donné tant d'éloges à l'action généreuse de *Curtius*, qui se jetta effectivement dans un abîme entr'ouvert au milieu de Rome, pour sauver sa Patrie, étoient bien simples de ne pas voir que cette action n'étoit qu'une *saillie déplacée.* Voici une maxime de l'Auteur : *La nature, com-*

me une marâtre, ne nous aime que vicieux. L'axiome suivant est encore plus singulier. *On n'est homme de bien par ses connoissances qu'en évitant sans relâche le faux : sans doctrine, on ne le seroit qu'en réalisant mille fois les plus déplorables excès.* Que je plains les hommes s'ils ne peuvent être gens de bien *qu'en realisant les plus déplorables excès.* Mais je pense comme le consolant Citoyen de Génève ; & si je suis *sans doctrine*, je ne m'en estime pas moins. M. l'Abbé *B...* renverse toutes les idées reçues. Selon lui le plaisir & la douleur sont la même chose. *Que dirai-je de l'exacte conformité de ces mêmes plaisirs à la douleur, aux peines que conjure sur nous la nature? Tel qui, modéré dans ses amusemens, les nomme une sobriété de Sages, celui-là ne les a pas approfondis ; c'est toûjours adoucissement, mitigation, mollesse ; il déroge à l'ordre des choses.* Ce qu'il ajoute est bien plus beau. *O quand on sçait unir le relâchement & la contention des esprits, & du rétrécissement d'un front fatigué former l'épanchement d'un cœur libre d'amertume & de soins ; c'est-là la Philosophie des vrais Sages.* Soit ; mais ce n'est pas leur style. L'Auteur revèle une grande vérité, selon lui : *La douceur de nos manières semble présager une révolution prochaine dans les cœurs, bien importante pour l'huma-*

nité ; nous verrons la contrainte, la timidité, la pudeur annoncer un homme poli, mais coupable. L'Auteur fait sentir combien un Avocat doit éprouver de plaisir, lorsqu'il prend en main la défense d'un innocent persécuté, & qu'il vient à bout d'attendrir les Juges en sa faveur. *Les larmes qu'il fait répandre forment un doux parfum qui retombe avec un murmure d'applaudissemens sur lui-même.*

Ce discours, comme je vous l'ai fait entendre, *Monsieur*, est un cercle où l'on se trouve toujours au point d'où l'on est parti. L'Auteur écrit au hasard & par fougue ; à chaque instant il perd de vûe son objet, & ne se souvient jamais de ce qu'il veut prouver. Il y a plus : souvent il détruit ce qu'il a établi. Il donne dans un endroit la simplicité pour une qualité distinctive & inséparable de l'homme de Lettres, & dans un autre, la simplicité est la compagne ordinaire de l'ignorance, de la méchanceté, de la barbarie ; elle n'est propre qu'à anéantir les mœurs. Ici les attentions, les bienséances suivent les connoissances humaines ; là elles énervent l'ame. Quelle logique ! quelle force & quelle justesse de raisonnement !

Je finis, Monsieur, par le portrait que

le nouveau défenseur des Lettres fait de la Critique. " O si l'indiscrétion in-
„ troduit dans le sanctuaire des Lettres
„ tant d'hommes oisifs qui les défigurent,
„ c'est à la Critique à les réprimer. Le
„ ton dont on l'anime, la licence qu'elle
„ s'arroge, le ridicule qu'elle jette, les
„ despotiques Arrêts qu'elle prononce:
„ Voilà de quoi *désespérer* de médiocres
„ Ecrivains.„ Il ne paroît pas que ce *désespoir* soit bien réel. Il est étonnant que cette idée n'ait pas fait tomber la plume des mains de notre Auteur. Je veux croire qu'il a des talens, de l'esprit, du génie même, si l'on veut. Mais quels ravages la fureur de se faire imprimer ne fait-elle pas dans la tête d'un jeune homme? D'ailleurs suffit-il d'avoir de l'esprit pour écrire? Au moins faut-il auparavant étudier sa langue, connoître la valeur & la signification des termes, apprendre à penser, à lier ses idées, &, ce qui est plus important & plus difficile, à former, à epurer, à perfectionner son goût.

Je suis, &c.

A Paris ce 9 Juillet 1753.

N. B. M. *Pibrac* n'est point Chirurgien de la Bastille, comme on l'a dit dans la dernière feuille.

LETTRES SUR QUELQUES ECRITS DE CE TEMPS.

LETTRE IV.

TOUT devient, Monsieur, un sujet d'observations pour un Philosophe attentif, qui sçait interroger la nature. Il ne peut jetter les yeux sur ce qui l'environne; il ne peut faire un pas, sans trouver des sujets d'admiration ou de surprise. La Terre est pour lui un grand Cabinet de curiosités. Il est surpris, enchanté, à la vue de mille objets que le vulgaire imbécille dédaigne ou n'apperçoit point; il les examine & s'efforce d'en découvrir le mécanisme caché & les causes secrettes. Recueil de différens traités, &c.

C'est, Monsieur, à cette étude si digne de l'esprit humain, que nous sommes redevables d'un excellent *Recueil*

de différens traités de Physique & d'Histoire Naturelle, propres à perfectionner ces deux sciences. M. *Deslandes*, auteur de cet ouvrage, en avoit déja donné une Edition en 1736; mais il reparoît aujourd'hui augmenté de quantité de traits recherchés & de remarques importantes. Les deux premiers Volumes de la dernière Edition ont été publiés en 1750. Le troisième vient de paroître; & comme cette collection est susceptible d'accroissemens, on compte pouvoir la grossir d'un Volume nouveau chaque année.

En parcourant les différens articles qui composent ce Recueil, vous trouverez d'abord un Traité sur la maniere de conserver les grains, & de faire des greniers publics, avec des observations qui developpent la structure intérieure & le caractère de ces grains : vous en trouverez un autre sur la prompte végétation des plantes, & un troisième sur la pêche du Saumon.

Le petit Traité sur les sympathies & les antipathies est très-amusant. Il est accompagné de remarques d'anatomie & de physique qui en expliquent les véritables causes. Entre plusieurs choses singulières qu'il renferme, j'y trouve des effets

bien surprenans que produit l'antipathie. *Henri III* ne pouvoit demeurer seul dans une chambre où il y avoit un chat. Le Duc d'*Epernon* s'évanouissoit à la vûe d'un levraut. Le Marêchal d'*Albret* se trouvoit mal dans un repas où l'on servoit un marcassin ou un cochon de lait. *Uladislas*, Roi de Pologne, se troubloit & prenoit la fuite quand il voyoit des pommes. *Erasme* ne pouvoit sentir le poisson sans avoir la fievre. *Scaliger* frémissoit de tout son corps en voyant du cresson. *Thyco-Brahé* sentoit ses jambes défaillir à la rencontre d'un lièvre ou d'un renard. Le Chancelier *Bacon* tomboit en défaillance toutes les fois qu'il y avoit une éclypse de Lune. *Boyle* avoit des convulsions lorsqu'il entendoit le bruit que fait l'eau en sortant d'un robinet. *La Mothe le Vayer* ne pouvoit souffrir le son d'aucun instrument, & goûtoit un plaisir vif au bruit du tonnerre. Un Anglois se mouroit quand il lisoit le cinquante-troisième Chapitre d'*Isaïe*. Un Espagnol tomboit en syncope quand il entendoit prononcer le mot *lana*, quoique son habit fût de laine. Je connois une personne qui sent au cœur & à la tête un froid de glace lorsque le hazard veut qu'on parle des Tragédies d'*Aristomène*, de *Cléopâtre* & d'*Egyptus*.

Il y a un air de musique fort grossier, mais que tous les Suisses apprennent dès le berceau. Cet air les frappe d'une manière si victorieuse, qu'ils ne peuvent l'entendre chanter dans les Pays étrangers, sans se laisser aller à une mélancolie qui les jette dans une espèce de desespoir. Ils gagnent ce qu'on appelle la maladie du Pays; le seul remède alors est de s'en retourner dans leur Canton. A peine approchent-ils de leurs frontières, à peine y entendent-ils l'air de musique en question, qu'ils se réveillent comme en sursaut, & qu'ils guérissent.

L'article suivant contient diverses particularités qui regardent l'Angleterre, l'Ecosse, & l'Isle d'Islande. La manière de faire des expériences, les précautions qu'elles demandent, le peu d'estime que méritent la plûpart de celles qui ont été faites jusqu'ici, forment un autre article écrit avec solidité, & qui a mérité d'être traduit en plusieurs langues. Le volume finit par un traité sur les disgraces qu'essuya *Galilée* pour avoir soutenu que le Soleil est placé dans le centre du monde Planétaire, & que la Terre tourne autour de lui. Vouloir dire aux hommes la vérité, c'est vouloir s'attirer bien des persécutions, & vous approuverez cer-

tainement, Monsieur, un Philosophe encore vivant, qui plus d'une fois a dit que s'il tenoit la vérité enfermée dans sa main, il se donneroit bien de garde de la laisser échapper.

Deux Traités importans & utiles forment le commencement du second Tôme de cette collection. L'un est sur l'artillerie en général, & particulièrement sur le recul des armes à feu; l'autre, sur un point qui regarde la manœuvre des Vaisseaux. On trouve dans ce dernier l'histoire de la plus terrible de toutes les tempêtes dont on se ressouvienne dans la Marine. C'est celle qui arriva le premier de Janvier 1687, qu'on nomme *Le coup de vent de M. le Duc de Mortemart.* On y apprend aussi que les Zéphirs, qui sont si agréables sur la terre, causent sur mer des ravages épouvantables. Le grand *du Quesne* demandoit un jour à un Officier de Vaisseau où étoient les vents. Tout est calme, lui répondit l'Officier; il n'y a que les Zéphirs qui se jouent légèrement sur les flots. Des Zéphirs, Monsieur, reprit brusquement *du Quesne*, apprenez que les Zéphirs sont des B. . . . . sur mer.

Rien n'est plus varié que ce Recueil,

On passe successivement sur mille objets divers, qui changent la scène à chaque instant. L'article qui suit nous offre des arrangemens singuliers de pierres, qui se trouvent en différens endroits de l'Europe. L'Angleterre abonde sur-tout en ces sortes de monumens. Le plus considérable & le plus singulier est celui que les curieux & les Naturalistes vont voir à deux lieues de *Salisbury*. Voici quelle est sa forme. Des pierres brutes & inégales composent deux enceintes presque circulaires. Ces pierres sont arrangées trois à trois, à distances presque égales les unes des autres, & ressemblent à des portes de maison. L'enceinte intérieure contient des pierres de vingt pieds de haut, de sept de large, & de trois & demi d'épaisseur ; ce sont les laterales. Celles qu'on voit au-dessus posées de travers, ont depuis douze jusqu'à seize pieds de long. Les laterales ont en haut des gonds, & les transversales des mortoises qui s'emboëtent dedans, de manière qu'on diroit qu'elles sont suspendues avec art. L'enceinte extérieure contient des pierres plus petites, mais aussi remarquables par leur situation uniforme. Toutes ces pierres sont si énormes & si pesantes, qu'il n'y a point d'apparence qu'on ait pû

transporter dans la plaine de *Salisbury* des masses si prodigieuses. D'où viennent-elles donc, & qui les a ainsi arrangées ? C'est un problême que personne ne peut résoudre. L'Auteur fait mention de plusieurs autres monumens aussi singuliers. Il y a, dit-il, dans l'Evêché de *Munster* une pierre si grosse, posée en l'air sur d'autres plus petites, qu'on assûre qu'un troupeau de cent moutons pourroit s'y mettre à couvert de la pluye.

Vous connoissez, Monsieur, l'excellent ouvrage Anglois intitulé, *Transactions Philosophiques.* M. *Deslandes* en a traduit quelques morceaux dont il a orné sa collection; je ne rapporterai que l'endroit qui traite de la manière de connoître les tempéramens & les dispositions de l'ame par les modulations de la voix dans les discours ordinaires. On prétend qu'il ne seroit pas difficile de deviner quel est le caractère de chaque homme en particulier, si on marquoit par des notes de musique les différens sons de sa voix. » Ainsi, en » suivant la Clef, celui qui parle en *F*, » *ut*, *fa*, est mâle, ferme, courageux. » Celui qui parle en *C*, *sol*, *ut*, *fa*, ne » montre qu'une capacité ordinaire. Ce-

» lui qui parle en G, *re*, *sol*, *ut*, peut pas-
» ser pour un bizarre, pour un irrésolu,
» pour un esprit foible & craintif. Les
» *B-quarre* marquent du penchant pour
» la volupté ; les *B-mol* du penchant
» pour la tristesse & la mélancolie, tou-
» tes les deux cependant accompagnées
» de quelque courage. Enfin, l'homme
» dont le discours peut s'ajuster à tou-
» tes les Clefs & participe à tous les
» Modes, offre un esprit universel, &
» capable de diverses sortes d'emplois ;
» mais je l'accuserois volontiers d'un
» peu d'inconstance. On peut appliquer
» aux Tems, ce qui vient d'être dit des
» Modes. Les *blanches* indiquent un tem-
» pérament morne & flegmatique ; les
» *noires* un tempérament grave & sérieux ;
» les *croches*, un esprit prompt ; les *dou-*
» *bles croches*, un naturel ardent & porté
» à la colère ; une *demie pause*, un stu-
» pide, celui qui ne peut exprimer ses
» pensées ; un *soupir*, l'homme qui s'ar-
» rête & délibere ; un *demi-soupir*,
» l'homme qui ressent actuellement une
» vive passion. »

De toutes les Pêches qui se font dans l'Océan & dans la Méditerranée, la plus difficile, sans contredit, & la plus périlleuse, est la pêche des Baleines.

Les Basques sont les premiers qui l'ayent entreprise; & les peuples maritimes de l'Europe, les Hollandois sur-tout, en font un des plus importans objets de leur commerce. L'Auteur en a fait un des articles le plus curieux de son recueil.

Le zèle de M. *Deslandes* pour le bien public se découvre principalement dans les soins qu'il prend de nous instruire des différens détails du Commerce & de la Marine. Ses Lettres sur la construction des vaisseaux, & son Traité des vents peuvent également servir à l'un & à l'autre. Les vents semblent en quelque manière dédommager l'homme des aîles que la Nature lui a refusées. Il s'en sert pour naviger heureusement, & pour donner de la vie & de l'agilité à des masses énormes & pesantes. Les navires se métamorphosent par ce moyen en autant d'oiseaux qui portent avec agilité dans les lieux les plus éloignés les denrées du pays qu'on habite, & qui y rapportent, avec une sorte d'œconcmie, les marchandises étrangères, utiles, curieuses ou agréables.

Les conjectures de l'Auteur sur le nombre des hommes qui sont actuellement sur la terre forment encore un morceau

que vous lirez avec plaisir. Vous y verrez que malgré tous les fléaux qui ont ravagé le monde, la Providence a cependant entretenu une sorte d'égalité dans les successions des races humaines ; que le nombre des hommes n'augmente ni ne diminue trop considérablement ; que la moitié de ceux qui naissent meurent dans l'espace de dix-sept ans ; que l'autre moitié s'écoule ensuite par des degrès assez rapides ; & que tous les vingt-cinq ou trente ans, le genre humain se renouvelle de maniére, que dans le cours de deux siécles ou environ, les races des hommes se succédent six fois. Sur de pareilles supputations » on peut parier cent contre un, qu'un homme de vingt ans » vivra encore un an : quatre-vingt » contre un, qu'un homme de vingt-» cinq ans vivra encore un an : trente-» huit contre un, qu'un homme de cin-» quante ans vivra encore un an. Mais » depuis soixante-six ans jusqu'à quatre-» vingt, il y auroit du desavantage à » parier même un demi contre un ; & » depuis quatrevingt ans, il ne peut y » avoir aucune sorte de pari.

Quant au nombre des hommes qui peuplent aujourd'hui notre globe, on

peut conclure, après bien des calculs, qu'il y a actuellement cent millions d'habitans en Europe, quatre cens millions en Asie, cent millions en Afrique & environ cent vingt millions en Amérique; ce qui fait sept cens vingt millions, d'habitans par toute la terre. La France en contient elle seule vingt millions, & la ville de Paris huit cent mille, & non un million, comme on le dit communément.

L'article par lequel l'Auteur finit le deuxième tome de ce Recueil est intitulé, *Traité historique des progrès successifs de l'Artillerie & du Génie.* Comme la manière d'attaquer les places de guerre a changé, la manière de les fortifier & de les défendre n'est plus aussi la même. On ignore le tems & le lieu où a commencé l'usage des bastions; on sçait seulement qu'ils étoient déja connus au commencement du seizième siécle. On se servoit de la poudre à canon trois cens ans auparavant; & M. *Deslandes* prouve invinciblement que ce n'est point un Moine Allemand qui en est l'inventeur. Mais il pense que ce Moine est le premier qui en ait introduit l'usage à la guerre. Lisez, Monsieur, le reste du

Traité, vous y verrez des choses curieuses sur tout ce qui concerne l'Architecture militaire.

L'utilité publique est l'objet principal des études de M. *Deslandes*. Philosophe & Citoyen tout à la fois, il aime sur tout à nous enrichir de connoissances qu'il regarde comme les plus avantageuses à sa patrie, sans négliger néanmoins celles qui sont de simple curiosité ou de pur agrément. Le troisième volume de sa collection me fournira un article intéressant. Je remets à vous en parler dans une autre Lettre. Ce Livre se trouve à Paris chez *Quillau*, Libraire, rue St. Jacques.

Les Hommes.

Les Comédiens François jouent depuis quelque temps, avec le plus grand succès, une petite Comédie-Ballet, intitulée, *Les Hommes*. L'Auteur, M. *de Saint-Foix*, doué d'une imagination heureuse & variée, dont il a donné tant de preuves charmantes sur les deux Théâtres de *Thalie*, a fait dans ce dernier morceau un emploi ingénieux & philosophique de la fable de *Prométhée*, qui déroba le feu du ciel pour animer les premiers humains, qu'il avoit, par ordre de *Minerve*, formés de terre & d'eau. Le

fond du Théâtre repréſente une Forêt. On voit pluſieurs ſtatues d'hommes & de femmes au milieu d'un rond d'arbres. Ces ſtatues diſtribuées avec intelligence, & la décoration deſſinée avec goût, forment de concert un ſpectacle extrêmement agréable. *Prométhée* deſcend du Ciel, un flambeau à la main. *Mercure* le ſuit, & lui demande quel eſt ſon deſſein. *Prométhée* le lui confie; *Mercure* le deſapprouve, par la raiſon que vouloir repeupler la terre, c'eſt aller contre la volonté de *Jupiter*, qui a détruit les *Titans*. *Prométhée* répond que les *Titans* bravoient les Dieux, & avoient même oſé leur déclarer la guerre; mais que des êtres auſſi foibles que ceux-ci ſeroient ſoumis, reſpectueux...... *On peut être foible & inſolent*, réplique *Mercure*. *Prométhée* ſoutient toujours que les nouveaux humains entendront à peine gronder le tonnerre, qu'on les verra tremblans, ſaiſis d'effroi, bâtir des Temples aux Dieux. MERC. c'eſt-à-dire, qu'ils nous honoreront par crainte? PROM. Et par amour, ayant la raiſon en partage. MERC. La raiſon? PROM. Sans doute. MERC. Crois-moi, borne les à l'inſtinct, ils en ſeront plus raiſonnables. *Prométhée* s'impatiente de toutes les objections de *Mercure*; il s'a-

vance vers une ſtatue d'homme & l'anime. *Mercure* & *Prométhée* ſe rendent invisibles pour jouir de la première ſurpriſe de cette ſtatue. Elle témoigne en effet beaucoup d'étonnement & d'admiration à la vûe du Ciel & de la Terre. *Prométhée* anime une ſeconde ſtatue qui eſt encore celle d'un homme, & qui exprime les mêmes mouvemens que la première. Enſuite elles s'apperçoivent, courent l'une à l'autre, s'embraſſent, & ſe donnent toutes les marques de l'amitié la plus vive. *Prométhée* paroît enchanté de ſon ouvrage. *Mercure* le regarde froidement. *Prométhée* n'en eſt que plus ardent à donner la vie à de nouvelles ſtatues. Il en anime donc une troiſième ; c'eſt celle d'une femme. Elle ne conſidere qu'un inſtant le Ciel & la verdure ; elle aime mieux ſe contempler elle-même. Elle ſe regarde avec complaiſance. Elle examine avec un plaiſir ſecret ſes mains, ſes bras, &c. Elle ſe mire dans un baſſin que forme une chûte d'eau. Celui des deux hommes qui l'aperçoit le premier, court à elle d'un air empreſſé. Elle eſt charmée à ſa vûe ; elle lui fait d'innocentes careſſes. L'autre s'approche auſſi ; elle lui fait les mêmes avances qu'au premier. La jalouſie naît entr'eux, la coquetterie de la

femme l'augmente ; ils deviennent furieux & se menacent. Ils arrachent des branches d'arbres pour se battre ; la femme tâche de les appaiser. Après différens mouvemens, ils sortent tous les trois du Théâtre. Cette scène est exécutée, Monsieur, par une danse plus éloquente, plus expressive peut-être que ne le seroient les meilleures paroles. La Musique est admirable ; elle peint l'amour, la coquetterie, la jalousie & la fureur, comme le pourroit faire la plus forte Poësie. Il faut aussi rendre justice aux Acteurs, dont les pas, les gestes & le visage expriment supérieurement les différentes passions qu'ils éprouvent. Mlle. *Hus* s'acquitte du rôle de la femme avec un applaudissement général.

Mercure triomphe de la haine qui s'allume déja parmi les nouveaux habitans de la terre. *Prométhée* en est attristé. MERC. Est-ce là leur douceur, & la tendre amitié qu'ils auront les uns pour les autres ? Tu ne parois pas content de tes enfans ? PROM. Mes enfans ? Ah, je les renie. *Mercure* l'invite à communiquer le feu divin aux autres statues. *Prométhée* est trop mécontent de son essai, & craint que *Jupiter* ne l'en punisse. *Mercure* lui conseille d'intéresser les Déesses & quelques

uns des Dieux à la sottise qu'il vient de faire. Avant la destruction des *Titans*, il n'y avoit pas une Déesse qui n'eût autour d'elle deux ou trois animaux qu'elle aimoit à la folie. Pour les dédommager de ces animaux qui ont péri avec les *Titans*, il n'y a qu'à leur donner des êtres dignes de remplacer ces bêtes. *Fournis-moi seulement des humains bien ridicules, & ne t'embarasse pas, je leur promets des Protecteurs.* Cette idée plaît à *Prométhée.* Ils examinent différentes statues; *Mercure* à leur physionomie devine leur caractère. La première qui se présente a des traits équivoques; on n'y voit rien de net; on y démêle tout à la fois de la présomption & de l'affabilité, de la bassesse & de la hauteur, de l'orgueil & de la souplesse, un accueil caressant & un sourire perfide. *Mercure* la destine à *Janus* à double face; c'est-à-dire, qu'on en fera un homme de Cour. *Prométhée* s'approche d'une autre statue dont la taille mince & flutée, la tête droite, les longs cheveux, & un certain air semillant & minaudier, annoncent qu'il figurera merveilleusement bien parmi les jeunes élèves de *Thémis.* Une grosse statue frappe les regards de *Mercure.* Elle a le front étroit, le visage large, les sourcils épais, un air brusque & tri-

vial, une taille courte, &c; elle eſt faite pour *Plutus*. Voici d'excellentes plaiſanteries. PROM. Je crains que la flamme céleſte n'ait de la peine à pénétrer dans cette maſſe-là. MERC. Qu'importe ; il ſuffira de quelquelques étincelles qui lui donneront le mouvement des mains.

Prométhée anime ces trois ſtatues : l'homme de Cour danſe d'un air faſtueux ; l'homme de Robe en minaudant ; l'homme de Finance peſamment, & en remuant de l'or dans ſon chapeau. A ce doux ſon les deux autres viennent le flatter, le careſſer baſſement ; il ſe débaraſſe d'eux avec rudeſſe ; ils le ſuivent ; & tous les trois quittent la ſcène.

Mercure apperçoit une quatrième ſtatue qui paroît celle d'un petit homme vêtu à la Moreſque. *Prométhée* ne ſe la rappelle pas. En effet, elle n'étoit point ſortie de ſes mains. C'eſt la *Folie* qui s'eſt ainſi déguiſée pour ſe divertir. Dès quelle eſt touchée du flambeau créateur, elle s'élance en danſant avec un tambour de baſque. Elle feint de la ſurpriſe en voyant *Mercure* & *Prométhée* ; elle leur fait mille queſtions ſur ce qu'elle étoit, ſur ce qu'elle eſt, ſur ce qu'ils ſont. On répond à ſes demandes ; & ſur ce qu'on lui dit qu'elle eſt ſeule ſur la terre, & que ſi on

lui donnoit des camarades elle se repentiroit bien-tôt de les avoir souhaités, parce qu'ils seroient trop méchans, & qu'ils ne chercheroient qu'à se tromper, qu'à se nuire, elle fait semblant de refléchir. Si je suis seule, dit-elle, je m'ennuirai..... Si j'ai des camarades, j'aurai beaucoup à souffrir.... Eh mais, la vie n'est pas un si beau présent que je croyois. MERC. Eh bien, il n'y a qu'à te l'ôter. LA FOL. Doucement, doucement; raisonnons. MERC. Raisonnons? Tu es bien insolent? LA FOL. Je suis comme vous m'avez fait. Elle feint toûjours d'être étonnée de ce que lui dit *Mercure*, que les hommes seroient injustes, hautains, orgueilleux.... Orgueilleux, dit-elle? Et de quoi entre animaux de même espèce? MERC. Oh de quoi? Ma statue, diroit l'un, a été animée des premières: la mienne, diroit un autre, est d'une terre rare & choisie..... *La Folie* imagine un moyen de rire à leurs dépens, & cependant de s'en faire aimer. C'est de les assembler de temps en temps dans quelque endroit, & là de copier, de contrefaire leurs travers, leurs défauts, leurs ridicules; leur malignité sera flattée des portraits satyriques; personne ne s'y reconnoîtra, & chacun les appliquera à

ſon voiſin. Ce raiſonnement donne quelques ſoupçons à *Prométhée*. La *Folie* ôte ſon maſque, & leur rit au nez. Ils la reconnoiſſent tous deux. Elle leur apprend ce qui s'eſt paſſé dans l'Olympe ; que Jupiter étoit bien irrité contre *Prométhée* ; mais qu'elle a eu la généroſité de prendre ſon parti ; *ce qui a p[illegible]trait d'une folle, n'étant pas d'uſage à la [illegible]r céleſte de parler pour quelqu'un qui tombe en diſgrace* ; qu'elle a repréſenté au Maître des Dieux que *Promethée* n'avoit animé ces ſtatues que dans le deſſein de plaire à *Minerve*, qui avoit imaginé ces nouveaux êtres pour avoir le plaiſir de les gouverner ; que ſi leur exiſtence étoit un mal, il falloit donc s'en prendre à la Déeſſe de la Sageſſe ; que pour la mortifier & la punir, il n'y avoit qu'à ordonner que ce ſeroit la *Folie* qui les gouverneroit ; que *Jupiter* avoit ſouri à ce projet, & que tout de ſuite il lui avoit donné pour toûjours la direction générale de toutes les Têtes de ce Monde ſublunaire. La *Folie* fait ſentir toute la ſageſſe de ce decret.

„ Si *Minerve* avoit gouverné les hom-
„ mes, elle leur auroit inſpiré de la dou-
„ ceur, de la modération, les auroit fait
„ vivre tous dans une égale abondance.
„ Alors n'ayant pas beſoin les uns des

„ autres, chacun ſeroit demeuré enſe-
„ veli dans un ſtérile repos, & par conſé-
„ quent l'Univers ne ſe ſeroit pas embelli;
„ au lieu que guidé, échauffé par mon
„ génie, leur amour propre rendra tou-
„ tes leurs paſſions vives & agiſſantes.
„ L'ambitieux dépouillera ſon voiſin, &
„ ſera dé[illegible] par un autre; il faudra
„ des loi[illegible]es honneurs, des emplois,
„ il y aura des riches, des pauvres: de
„ l'indigence naîtra l'induſtrie, & l'in-
„ duſtrie ſera la mère des arts, des ſcien-
„ ces, du commerce: on bâtira des
„ Villes; dans ces Villes de ſuperbes Pa-
„ lais; la mer ſe couvrira de vaiſſeaux,
„ *&c.*„ *Mercure* & *Prométhée* approuvent
cet arrangement. Le dernier remet ſon
flambeau à la *Folie*, & il remonte au ciel
avec *Mercure*.

La *Folie* reſtée ſeule ſe met à réfléchir avant que d'animer les ſtatues. Elle penſe qu'il eſt de l'honneur de ſon ſexe que nous ſoyons ſubordonnés aux femmes. Mais comme cela pourroit d'abord révolter les hommes, elle cherche, elle trouve un moyen d'exécuter ſon deſſein. Elle laiſſera aux hommes les honneurs, les dignités, les places, & tous les dehors de la puiſſance. Les femmes naîtront avec tous les charmes de la beauté; elles pa-

voîtront soumises pour commander en effet aux prétendus Chefs de la société. Ce petit plan ainsi disposé, la *Folie* secoue le flambeau ; les hommes s'animent & forment une marche grave & lente. Ils ont l'air pesant & grossier : pour leur donner de la vivacité, elle anime les femmes. Les hommes courent à elles avec tout le feu des désirs. Arrivent quatre petits Amours, l'un Militaire, l'autre Robin, le troisième Financier, & le quatrième en rabat & en manteau court. Ils montrent aux hommes par leur gestes & leur danse pittoresque comment ils doivent s'y prendre pour plaire & se faire aimer ; ce qui produit un Ballet agréable, mêlé de chants. Mlle *Gautier* chante deux airs avec ce gosier brillant, harmonieux, léger & juste qu'on est en possession d'admirer. Il y a aussi un Vaudeville, dont les couplets chantés par différentes Actrices, sont ingénieux & piquans. On reprend la danse, & *la Folie* se met à la tête de ses sujets ; elle conduit cette bande joyeuse avec une gayeté, une vivacité qui donne envie aux plus graves spectateurs de s'enrôler sous sa Marotte : cela est tout simple ; c'est Mlle *Dangeville* qui fait la *Folie*.

Quoique l'extrait de ce Divertissement

soit assez détaillé, je crains bien de ne vous en avoir donné, Monsieur, qu'une idée très-imparfaite. C'est un de ces spectacles qu'il faut voir pour en bien saisir l'esprit, pour en bien goûter l'agrément. La Pièce est sémée de plusieurs traits de force & de hardiesse, où l'on reconnoît l'esprit & la noble liberté d'*Aristophane* & de *Lucien*.

La principale idée de l'Auteur, en composant cet ouvrage, a été de faire voir que les Ballets doivent sortir de l'action, en faire partie, être des scènes qui peignent la nature & les passions. Comme le vrai est toûjours saisi par les spectateurs même les moins intelligens, la forme neuve de ce petit Drame réussit prodigieusement. On a dit que c'étoit *un joli manche à Ballets*. Cette plaisanterie me paroît fort bonne; elle renferme un éloge de la Pièce, & une critique juste des *Ballets* qu'on nous donne ailleurs, & qui certainement n'ont point de *manche*.

Essais Historiques.

Les talens de M. *de Saint-Foix* ne se bornent pas au Théâtre. Il fait imprimer actuellement des *Essais Historiques sur Paris*. C'est un assemblage de faits singuliers, qui forment un tableau des mœurs de la Nation dans les différens siècles, depuis

Clovis jusqu'à *Henri IV*. C'est en même-temps une suite de réfléxions neuves, aisées, agréables, écrites avec toutes les graces, la force, le naturel & la précision du style de l'Auteur. Il me prend envie, pour justifier le jugement que j'en porte, de vous en communiquer un morceau que j'ai sous la main, le Libraire m'ayant prêté, du consentement de l'Auteur, le premier volume qui est déja imprimé ; l'ouvrage aura deux Tomes. M. *de Saint-Foix* démontre, contre le sentiment de plusieurs Ecrivains, que Paris, sous la première & la seconde Race, ne consistoit encore que dans *la Cité*, & n'avoit que des Fauxbourgs très-peu considérables sur l'un & l'autre côté de la Seine. Voici comme il s'explique : „ Entre les boulevards & la Riviere, depuis le terrein où est à présent l'Arcenal jusqu'à Montmartre, représentons-nous donc les restes d'un Bois marécageux ; de petits champs, des cultures, des hayes, des fossés, & quatre ou cinq Bourgs plus ou moins éloignés les uns des autres ; quelques rues bien boueuses autour du grand Châtelet & de la Greve ; un grand Pont * pour arriver dans une petite Isle qui n'étoit habitée, dit le *Gendre*, que par des

* Le Pont au Change.

„ Prêtres, quelques Marchands ; &
„ des Ouvriers ; un autre Pont * pour
„ en sortir du côté du midi, & au-delà
„ de ce Pont & du petit Châtelet, trois
„ ou quatre cens maisons éparses çà & là
„ sur le bord de la Riviere & dans les
„ vignes qui couvroient les environs de
„ la montagne de Ste. Geneviève : tel
„ étoit Paris sous nos premiers Rois de
„ la troisième race, & je crois que si l'on
„ veut réfléchir sur les mœurs de ces
„ temps-là, & sur les causes de ses ac-
„ croissemens dans la suite, on convien-
„ dra qu'il ne devoit pas être plus grand
„ ni plus considérable. Tous ces différens
„ Tribunaux que nous voyons aujour-
„ d'hui, & dont les dépendances sont si
„ nombreuses, n'existoient pas encore. Le
„ Roi, le Comte ou le Vicomte écoutoient
„ les Parties, jugeoient sommairement, ou
„ bien ordonnoient le combat, si le cas
„ étoit trop embarrassant. Il n'y avoit
„ point aussi de Colléges : l'Evêque &
„ les Chanoines entretenoient quelques
„ écoles auprès de la Cathédrale pour
„ ceux qui se destinoient à la Cléricature.
„ les Nobles se piquoient d'ignorance,
„ & souvent ne sçavoient pas signer leur
„ nom ; ils vivoient sur leurs terres ; &
s'ils

* Le petit Pont.

„ s'ils étoient obligés de passer trois ou
„ quatre jours dans la Ville, ils affec-
„ toient de paroître toûjours bottés pour
„ qu'on ne les prît pas pour des *vilains*.
„ Dix hommes suffisoient pour la percep-
„ tion des impôts : il n'y avoit que deux
„ portes ; & sous Louis le Gros, les
„ droits de la porte du Nord ne rappor-
„ toient que douze francs * par an. Les
„ arts les plus nécessaires ne se présen-
„ toient pas même à l'imagination, & l'on
„ peut juger des divertissemens & des
„ spectacles par la grossièreté des mœurs :
„ enfin rien dans Paris ne pouvoit en-
„ gager l'étranger à y venir, l'homme
„ industrieux à s'y établir, & les gens
„ riches & oisifs à y demeurer. Philippe
„ Auguste aima les Lettres, accueil-
„ lit & protégea les Sçavans ; les écoles
„ de Paris devinrent célèbres ; on y ac-
„ courut des Provinces & des Pays étran-
„ gers ; le quartier, appellé depuis de
„ l'*Université*, se peupla, & dans le dou-
„ zième & le treizième siécle fut cou-
„ vert de Colléges & de Couvents. Phi-
„ lippe le Bel rendit le Parlement séden-
„ taire ; il défendit aussi le duel en ma-

* Ces douze francs valoient deux cens cinquante livres de notre monnoie à peu près.

„ tière civile, & l'on put plaider sans être
„ obligé de se battre. Je ne sçais si l'on
„ entreprit plus hardiment des procès ;
„ mais il est certain que la chicanne qui
„ s'introduisit en même-temps en France
„ par notre commerce avec la Cour de
„ Rome sous Clément V, pullula mer-
„ veilleusement, & que tout ce qui est
„ de sa dépendance grossit en moins d'un
„ demi-siécle le nombre des habitans de
„ Paris au moins d'un trentième. La Reine
„ Anne de Bretagne, grande & maje-
„ stueuse en tout, voulut avoir une
„ Cour ; les femmes qui jusqu'alors nais-
„ soient dans un Château pour aller se
„ marier & mourir dans un autre, vin-
„ rent à Paris, n'en voulurent plus sor-
„ tir, & les hommes les suivirent. Les
„ guerres de religion, sous Charles IX
„ & Henri III, rendirent l'or & l'argent
„ un peu plus communs par les profana-
„ tions des Calvinistes qui pilloient les
„ Eglises & convertissoient en especes les
„ vases sacrés, les chasses & les statues
„ des Saints. Les millions que Philippe
„ II prodigua dans Paris pour soutenir la
„ Ligue, avoient aussi répandu l'aisance
„ parmi un assez grand nombre de Bour-
„ geois, & l'on remarque que les rues
„ Dauphine, Christine, & d'Anjou que

„ Henri IV fit ouvrir sur une partie du
„ jardin des grands Augustins, & sur les
„ ruines de l'hôtel des Abbés de S. De-
„ nis, furent bâties en moins d'un an.
„ C'est le premier de nos Rois qui
„ ait embelli Paris de places régulières
„ & décorées des ornemens de l'archi-
„ tecture. Après avoir fait achever le Pont-
„ Neuf commencé sous Henri III, & dont
„ le travail avoit été interrompu pen-
„ dant les guerres civiles, il fit bâtir la
„ place Royale sur l'emplacement de
„ l'Hôtel des Tournelles, & la place
„ Dauphine sur deux petites isles qu'on
„ joignit ensemble & à celle du Palais,
„ dont elles avoient été jusqu'alors sépa-
„ rées par un bras de la riviere à l'endroit
„ où est à présent la rue de Harlay. Sous
„ la fin du Ministère du Cardinal de Ri-
„ chelieu, il n'y eut plus qu'un Maître,
„ & l'on vit les petits tyrans des Provin-
„ ces qui s'étoient cantonnés si long-
„ temps dans leurs Châteaux contre l'au-
„ torité Royale, venir briguer à la Cour
„ le plus chetif logement, avec toute la
„ bassesse du courtisan, & faire bâtir en
„ même-temps à la Ville avec tout le
„ faste de l'homme superbe. Enfin Louis
„ XIV regna, & bientôt Paris n'eut plus
„ d'enceinte; ses portes furent changées

„ en arcs de triomphe, & ses fossés com-
„ blés & plantés d'arbres, devinrent des
„ promenades. Quand on considère ce
„ Monarque, le bruit qu'il fit dans l'U-
„ nivers, quarante ans de victoires, sa
„ grandeur, sa magnificence, sa dignité
„ dans les plaisirs, les ressources qu'il
„ sçavoit tirer de ses dépenses mêmes,
„ son goût pour les arts qu'augmentoit
„ encore son avidité pour la gloire;
„ quand on pense que ses divertissemens
„ pendant la paix, n'étoient pas seule-
„ ment pour sa Cour, pour sa Capitale,
„ pour ses peuples, mais des fêtes qu'il
„ donnoit à l'Europe, il semble que Pa-
„ ris auroit dû s'embellir encore plus
„ sous son regne. „

Tels sont, Monsieur, & le ton & l'esprit de recherches qui regnent dans cet ouvrage. On sera surpris de tant d'érudition & d'une aussi grande connoissance de notre histoire de la part d'un Auteur dont les écrits n'ont marqué jusqu'ici qu'une imagination enjouée, vive & galante. Ces *Essais Historiques* paroîtront bien-tôt chez *Duchesne*, rue Saint Jacques. La Comédie-Ballet des *Hommes* est imprimée, & se vend chez le même Libraire.

A Paris ce 9 Juillet 1753. Je suis, &c.

LETTRE V.

JE ne pensois plus, Monsieur, à une Lettre intéressante que je croyois perdue, & que j'ai retrouvée en remuant mes papiers pour y mettre un peu d'ordre. Cette Lettre regarde le célèbre *la Mettrie*. Elle me fut écrite il y a plus d'un an par un homme de beaucoup d'esprit, dont vous avez déja lû quelque chose dans ces Feuilles. C'est M. *Desormes*, premier Comédien du Roi de Prusse. Sa Lettre est d'autant plus curieuse, qu'il y donne l'extrait d'un *Eloge* du même *la Mettrie* composé par une main habile autant qu'auguste, & lû à l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de *Berlin*. M. *Desormes* y joint ses propres réflexions & plusieurs traits que nous ignorions. Il a connu son Héros en Flandre, & depuis il a vêcu trois ans avec lui à *Berlin*. Je vous préviens d'avance, Monsieur, que vous trouverez dans la Lettre & dans les morceaux qui sont tirés de l'*Eloge*, quelques hardiesses ausquelles vous n'êtes point accoûtumé : suspendez vos allarmes ; ce

Lettre sur *la Mettrie*.

que j'ajoûterai satisfera votre façon de penser, & ne vous laissera aucun doute sur la mienne.

LETTRE DE M. *DESORMES*.

NOUS venons de perdre, Monsieur, un de vos Compatriotes, M. *la Mettrie*, dont les lumières faisoient l'espoir des malades, & dont la gaité faisoit les délices de ceux qui se portoient bien. Une Plume qui bravera tous les tems a daigné faire son *Eloge* : je ne sçaurois guères me proposer de meilleur modèle. Ainsi cet *Eloge* me guidera dans la Lettre que je vous écris ; ce que vous verrez souligné sera ce que j'en aurai emprunté.

Julien - Offroy la Mettrie nâquit à Saint-Malo le 25 Décembre 1709 de parens riches qui étoient dans le commerce. Il fit ses études avec un succès peu ordinaire. On le destinoit à l'Eglise ; mais on fit entendre à son père qu'il étoit plus aisé à un Médecin de faire fortune qu'à un Ecclésiastique, qui n'a que du mérite & point de naissance. On l'envoya donc étudier en Hollande sous le plus grand médecin qui ait paru depuis Hyppocrate, sous l'immortel Boheraave, Maître digne d'un tel Disciple. Il puisa

à cette école des connoiſſances étendues, & vint les porter à Paris, où il fut connu, recherché & fêté. L'illuſtre Chirurgien M. *Morand* le plaça auprès de M. le Duc de Grammont, Colonel des Gardes Françoiſes, qui lui fit donner le Brévet de Médecin de ſon Régiment. Il accompagna ce Seigneur à la guerre, ſe trouva avec lui à la bataille d'Ettingen, & au Siège de Fribourg, où il tomba dangereuſement malade. Cette maladie fut une ſource de réflexions pour lui. Il vit, ou plutôt il crut voir, que cette intelligence qu'on nomme Ame, baiſſoit avec le corps, ſe flétriſſoit comme lui, & ſans doute finiſſoit de même. Il écrivit en Phyſicien ce qui n'eſt point du reſſort de la Phyſique : il fit en un mot l'Hiſtoire naturelle de l'Ame. Dès que cet ouvrage parut, *l'Aumônier du Régiment ſonna le tocſin, & d'abord tous les dévots crierent.* Son Protecteur le ſoutint contre ce premier orage ; mais peu de temps après ce Protecteur fut tué d'un coup de canon. Les cris recommencèrent avec plus de force. *Les Prêtres ſoutinrent qu'un Médecin accuſé d'héréſie ne pouvoit pas guérir les Gardes Françoiſes* : Il perdit ſa place.

Ce fut à Tournay que je le vis pour la

première fois, quelques jours après cette bataille mémorable qui nous ouvrit les portes des Pays-bas. Tout ce qui brille dans les yeux de la joie me parut étinceller dans les siens. Son cœur étoit aussi gai que son air. Il ne regardoit les chagrins, dont il étoit environné, que comme autant de petits insectes qui voloient autour de lui, & dont le manteau de la Philosophie émoussoit l'aiguillon. Le plaisir dansoit, pour ainsi dire, devant son imagination; son esprit étoit la sève pétillante du Champagne mousseux. Il n'y avoit point de cercle qu'il n'égayât, point de soupers où l'on ne voulût l'avoir: toûjours heureux, s'il avoit pû mettre un frein à son imagination, & des bornes à l'idée peu avantageuse qu'il avoit de la plûpart de ceux qui exerçoient la même profession que lui. On lui fournit des Mémoires contre les Médecins, & bientôt parut sa Penelope, ouvrage singulier, où bien des Docteurs de votre connoissance sont finement ridiculisés.

Les hommes ont tant de peur de mourir, que la Faculté est bien puissante; ce devroit pourtant être le contraire. Elle se donna tant de mouvemens que *la Mettrie*, pour se soustraire à la persécution, se retira au Saz de Gand. On le soupçonna

d'être un espion ; mais comme on ne vit, dans les Lettres qu'il recevoit, rien qui annonçât de mauvais desseins, on le pria seulement de s'éloigner ; il partit pour Leyde. Il y vêcut des bienfaits de M. du Chayla. Le cercle de la générosité ne s'étend guères au-delà des besoins de la vie. Pauvre donc, mais content, la Mettrie tourna toutes ses vûes du côté de la Philosophie : il composa l'Homme Machine. *Cet ouvrage, qui devoit déplaire à des gens qui par état sont ennemis déclarés des progrès de la raison humaine, révolta tous les Prêtres de Leyde contre l'Auteur.* Rappellez-vous, Monsieur, les anciens Romains divisés entr'eux par des factions, mais tout-à-coup réunis contre l'ennemi qui survient. Telles, quand l'Homme Machine vit le jour, furent les différentes sectes semées dans la Hollande. Toutes citèrent unanimement l'Auteur au tribunal de leurs Hautes Puissances. Sa perte y fut bien-tôt décidée ; on donna des ordres pour se saisir de sa personne ; il fut averti du péril ; il n'eut que le tems de se sauver. Il chercha un honnête homme pour l'accompagner dans sa fuite, & il le trouva dans un Libraire. Représentez-vous, Monsieur, ce Philosophe à côté de son Conducteur, à pied, dans la nuit, er-

rant, incertain du sort qui l'attendoit; cherchant dans les plus viles cabanes un azile qu'on lui refusoit souvent, ayant à souffrir la faim, la soif, les intempéries de l'air, courant à chaque instant le risque de perdre sa liberté, & cependant riant toûjours & faisant rire son guide.

Son nom & ses infortunes parvinrent aux oreilles du Roi de Prusse. Etre homme d'esprit & malheureux furent deux titres victorieux auprès de ce Monarque, qui sous son ombrage sacré le mit pour jamais à l'abri des tempêtes. Il se rendit à Berlin au mois de Février 1748. Il y vivoit depuis trois ans heureux, aimé, estimé, également cher à la Cour & à la Ville, lorsqu'il fut attaqué de la maladie qui l'a mis au tombeau. Nous avions diné ensemble chez Mylord Tyrconel. Il y avoit un pâté garni de Truffes, dont il mangea prodigieusement. Au sortir de table il se sentit l'estomach chargé, & me proposa une partie de billard que j'acceptai, & qu'il ne put achever. Il se trouva mal, & on le mit au lit chez Mylord Tyrconel. Il appelloit tous les Médecins des empoisonneurs; il n'a pas voulu sans doute faire exception; car il s'est empoisonné lui-même. Il s'est fait saigner huit fois & a pris des bains pour une indigestion. Il

eſt mort après vingt jours de maladie le 11 Novembre 1751 à trois heures du matin, agé de quarante-trois ans. Il a quitté la vie à peu près comme un bon Acteur quitte le Théâtre, ſans autre regret que celui de perdre le plaiſir d'y briller & d'être applaudi. Il a paru craindre peu, parce qu'il croyoit avoir peu à ſe reprocher : conſervant juſqu'au bout une raiſon libre, ſi vous en exceptez les derniers momens, où les reſſorts de la Machine totalement uſés ne produiſoient plus que des idées confuſes & des ſons foibles & mal articulés qui n'avoient entr'eux aucune liaiſon.

Jamais on ne vit un caractère plus beau que le ſien. Il étoit préciſément tout ce qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'on fût, à quelques défauts près. La diſcrétion habitoit rarement ſur ſes lévres. Souvent même il nuiſit à ſes amis, croyant les ſervir : heureux à qui l'on ne peut reprocher que d'avoir nui ſans y penſer. D'ailleurs il étoit généreux, humain, bienfaiſant, ſincère. Il portoit juſqu'aux pieds du Trône cette dernière vertu, ſi rare & ſi nuiſible ſous tout autre Roi qu'un Roi Philoſophe qu'il ſervoit par goût, & dont il ne parloit jamais qu'avec tranſport. Il ne porta envie à aucun talent, & vit tou-

jours avec plaisir le mérite récompensé dans autrui; méprisant les richesses, dédaignant les honneurs : vingt fois il a touché à ces objets de l'ambition sans éprouver un desir. *Tous ceux ausquels les pieuses injures des Théologiens n'en imposent pas, regrettent en M. la Mettrie un honnête homme & un sçavant Médecin.*

M. de Marschall Conseiller de Légation du Roi de Prusse, Seigneur aussi recommandable par les agrémens que par les lumières de son esprit, né avec un goût vif pour tous les arts, aimant les gens de Lettres & s'en faisant adorer, avoit fait commencer le portrait de la Mettrie, peu de tems avant sa mort, par M. *Schmitt* celèbre Graveur, très-connu en France. C'étoit une galanterie qu'il vouloit lui faire, & qu'il destine encore à sa mémoire. Il le fait graver en veste déboutonnée, avec un petit bonnet sur la tête, équipage dans lequel on l'a vû souvent dans des soupers de Filles, où il brilloit beaucoup. M. *de Voltaire* a fait ces deux vers pour être mis au bas de son portrait :

Fléau des Médecins, il en fut la lumière :
***Mais* à force d'esprit tout lui parut matière.**

Ces deux vers sont assûrément très-ingénieux. On n'a trouvé à redire qu'à *mais*, parce qu'il n'y a aucun rapport entre le premier & le second vers. J'en ai fait de mon côté, & ils ont été préférés ; ce qui me rend bien glorieux : les voici.

Sous ces traits vifs tu vois le Maître
Des Jeux, des Ris & des bons mots ;
Trop hardi d'avoir de son être
Osé débrouiller le cahos,
Sans un Sage il étoit la victime des sots.

Dès que l'estampe sera finie, je vous en envoyerai un exemplaire.

Je ne sçaurois trop vous remercier, Monsieur, de la connoissance que vous m'avez procurée de M. le Marquis d'*Argens*, l'un des François qui se sont le mieux montrés à cette Cour, & qui par son esprit philosophique, par ses connoissances & par sa conduite font le plus d'honneur à notre Nation. Il vit ici avec une épouse charmante, qui rassemble en elle toutes les graces de son sexe ; toute la solidité du nôtre, & tous les talens du cabinet & de la société. Elle posséde la Musique ; elle peint supérieurement ; elle sçait le Grec & le Latin ; elle fait des

Vers François très-délicats. Avec tant de raisons pour s'en faire accroire, elle est douce, modeste ; elle se met au niveau de tous les esprits & de tous les tons, & les autres femmes la prennent pour leur égale.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Berlin, ce 5 Février 1752.

Si quelques traits de la Lettre que vous venez de lire vous ont paru dangereux, vous trouverez, Monsieur, le contrepoison dans une autre Lettre que je vous envoie. L'Auteur est un des hommes de France qui a le plus de jugement & de génie, & qui cache ses talens avec autant de soin, que les autres cherchent à les faire paroître. Il a écrit cette Lettre à une personne, qui lui avoit prêté une copie de l'éloge de *la Mettrie*, prononcé dans l'Académie de Berlin. Voici comme il en parle.

„ L'éloge de *la Mettrie* fait hon-
„ neur aux talens de celui qui l'a com-
„ posé. Il possède très-bien notre lan-
„ gue, & ceux qui la connoissent le
„ mieux n'y trouveroient que quelques

„ mots à retoucher. Il peint au naturel
„ ſon ſujet, en le repréſentant comme
„ rempli de feu, & ayant une imagina-
„ tion forte & ardente. Je crois trouver
„ dans ce portrait tout ce qu'on peut dire
„ de *la Mettrie*. Car ces qualités produi-
„ ſent d'un côté la ſaillie, les traits & la
„ fécondité d'eſprit; & d'un autre côté
„ elles jettent dans des écarts, ſi elles ne
„ ſont pas accompagnées de toutes les
„ qualités du cœur, & de ce jugement
„ ſain que l'on nomme le bon ſens. La
„ vivacité bannit la réflexion, & va trop
„ vîte pour pouvoir éviter les faux pas.
„ L'imagination eſt comme un verre bril-
„ lant qui, ſuivant l'uſage que l'on en
„ fait, peut repréſenter exactement les
„ objets, ou les faire paroître plus grands
„ ou plus petits qu'ils ne ſont. Ne penſe-
„ riez-vous pas qu'en traçant le caractère
„ de celui dont il s'agiſſoit de faire l'élo-
„ ge, on pouvoit faire valoir ſon mérite
„ académique, ſans juſtifier ſes défauts,
„ ni excuſer ſes opinions? L'Auteur de
„ l'éloge a pris un autre parti, & il a
„ imité les habiles Orateurs, qui em-
„ ployent tout leur art & toutes les reſ-
„ ſources de leur eſprit à trouver des cou-
„ leurs pour couvrir les tâches de leur
„ Héros, ou les endroits foibles de leur

„ cause. Mais cet art même produit un „ effet qui va peut-être plus loin que l'Au- „ teur de l'éloge ne le vouloit. C'est qu'il „ paroît autoriser ce qu'il excuse, adop- „ ter l'idée très-absurde du Matérialisme, „ & accuser même tous ceux qui rejet- „ tent une opinion si contraire à la raison „ d'être *les ennemis declarès du progrès de* „ *la raison*. A ce mot je n'ai pû m'empê- „ cher de me dire à moi-même :

Est-ce là le progrès de l'humaine raison
D'égaler l'esprit raisonnable
A la matière périssable ?
Pourquoi confondre l'Hôte & sa frêle maison ?
Que l'on rafine la Matière ;
Ou qu'on l'amasse toute entière ;
Jamais on n'en verra sortir la volonté,
Ni la prudence & la bonté,
Ni cette politique habile
Qui distingue un grand Prince entre les Potentats.
Est-ce le jeu subtil d'une poudre mobile
Qui composa ces Loix qu'il donne à ses Etats ?
Ses travaux vivront dans l'histoire ;
Et dans ce noble mouvement
Qui conduit ses pas vers la Gloire,

De l'immortalité je vois le sentiment.
L'esprit dans son Palais reçoit plus d'un hommage :
Pourroit-il, sous ses yeux dépouillé de son rang,
Du Dieu qui l'a créé cesser d'être l'image ?
C'est par l'Ame que l'homme est grand.
Elle pense, elle juge, elle aime ;
Elle porte ses vœux jusqu'à l'éternité ;
Et trouve ainsi dans elle-même
La preuve & le portrait de la Divinité.
Au Corps cette Ame fut unie
Par une admirable harmonie :
Elle veut ; & soudain se meuvent les ressorts
Qui font mouvoir les organes du corps.
Lorsque sa fragile machine,
Succombant sous les ans, panche vers sa ruine ;
Ou qu'à des maux cruels ses membres sont livrés,
L'esprit ne peut mouvoir des ressorts altérés :
Tel que le Nautonnier dont la rame est brisée ;
Ou qu'un docte Graveur dont la planche est usée.
Rameau, sans Clavecin, ne rend point ses accords ;

Tout art, sans instrumens, sera de vains
efforts.
Mais l'instrument n'est pas celui qui le dirige.
Le corps s'écroule, & l'ame s'en afflige;
Ne lui ravissons pas au temps de sa douleur
Le consolant espoir d'un immense bonheur.
Le coupable troublé craint une autre Patrie,
Et, dans son desespoir, il voudroit n'être
plus:
Le juste attend alors le prix de ses vertus,
Quoiqu'en ait pensé *la Mettrie*.

A ces Vers qui sont très-beaux j'en joindrai d'autres sur le même sujet en reponse à une Epître, dans laquelle on faisoit l'apologie de l'*Homme-machine*, ou du Matérialisme. L'illustre Auteur de cette Réponse me permettra de le nommer. Elle fait trop d'honneur à son génie & à ses sentimens pour qu'il me sçache mauvais gré de le faire connoître. Ce morceau, digne de *Lucrèce*, mais composé pour une meilleure cause, prouve que la lyre de M. le Comte *de Tressan* n'est pas toûjours montée sur le ton des Graces & des Amours.

Si dans vos Vers, ſage Naturaliſte,
Un Scepticiſme & profond & prudent
Sur votre eſprit avoit pris l'aſcendant;
Si vous étiez un peu moins Dogmatiſte;
Je peſerois vos raiſons de douter.
Mais, cher Damon, loin de vous écouter;
Quand vainement vous cherchez à détruire
Des nœuds ſacrés, quand je vous vois lutter
Contre le jour qui ſeul peut nous conduire,
Les plus beaux Vers ne peuvent me ſéduire;
Et dans les miens je dois les refuter.

Un vil mortel, un nouvel *Eroſtrate*,
Oſe abuſer du grand art d'*Hyppocrate*;
Par le ſcapel il decouvre à nos yeux
De nos reſſorts les accords merveilleux.
Il voit leur force, il prévoit leur ruine:
Il en conclud.... " L'homme eſt une ma-
" chine,
" Que le concours des Atômes forma,
" Et que l'Ether plus rapide anima.

Ah, cher Damon, ſe peut-il que votre
ame,
Méconnoiſſant cette céleſte flamme
Qu'en votre ſein verſa le Créateur,
Puiſſe écouter la voix d'un impoſteur?

Quoi, notre eſprit, cette vive lumière;

Quoi, ces ressorts, l'un à l'autre liés;
Pour nos besoins féconds & variés;
Assujettis aux loix de la matière,
Par le hazard seroient modifiés ?
Le croirez-vous ? ... Quoi, notre intelligence,
Notre pensée est un corps circonscrit,
Qu'un agent meut par sa vive effluence,
Qui suit sans choix les lignes qu'il décrit ! ...
A ces traits là reconnoît-on l'esprit ?
Reconnoit-on la sublime substance
Qui se souvient, compare, aime & choisit ?

Le hasard n'est qu'un être fantastique,
Qu'un mot, qui sert l'ignorance publique ;
Jamais ce mot, qui d'elle est émané,
N'offre à l'esprit un sens déterminé.

Tout mouvement, un Dieu moteur l'imprime ;
Tout obéit à la direction
De ses decrets ; la chaine, quoique intime,
Reste cachée à la perception.

Depuis les temps de l'enfance du monde ;
Même parmi les êtres végétans,
Observe-t-on sur la terre, sous l'onde,
Ou dans les airs, de nouveaux Habitans;
Nés du concours des Atômes flottans ?

Non, cher Damon, une force féconde
Entretient tout sans que rien se confonde;
De son pouvoir la source est dans les Cieux.

Que vers le Tage un Taureau furieux,
Qui de l'Auster sent la brûlante haleine,
A la Jument, qu'il poursuit dans la plaine,
S'unisse: alors nos regards curieux
En verront naître une espèce imparfaite,
Qui du Cheval n'aura point la beauté,
Ni du Taureau la force & la fierté:
De tous les deux sa nature est extraite;
Mais impuissante à se regénérer.

D'un sein fécond, sans jamais s'altérer,
Chaque saison, la Nature abondante
Répand les dons qu'une main bienfaisante
Dans leur principe a pour nous préparés:
Mais produit-elle une nouvelle plante?
D'astres nouveaux les Cieux sont-ils parés?

Or je demande à ce puissant génie,
Qui, par pitié, veut dessiller mes yeux,
Comment l'espece, à l'autre espece unie,
Se reproduit?... Aux mortels curieux
Nul *Esculape*, en son obscur systême,
Sur un tel point n'a rien encor prouvé:
Par *Malpighy*, *Verheïens*, *Harvé* même,

Le doute obscur ne put être levé ;
Et notre essence est toûjours un problême.

Si notre esprit dependoit de nos sens,
Plus ses ressorts seroient fermes, puissans,
Plus cet esprit atteindroit au sublime.
Ont-ils rendu *Milon* digne d'estime ?
Et dans *Paschal* ils étoient languissans !

Par ces raisons, mon esprit en suspens,
S'il ne croyoit, que seroit-il ? Sceptique.
Mais je deteste un traité dogmatique,
Qui m'avilit, qui m'ôte tout espoir,
Et qui sur-tout veut me faire entrevoir
Que la vertu, l'honneur, sont des chimères,
Fantômes vains, foiblesses de nos pères,
Liens adroits, dont la Société,
A par dégrés connu l'utilité.

On avoit dit à Paris que *la Mettrie* avoit montré avant que de mourir des dispositions fort différentes des sentimens qu'il avoit marqués par ses écrits ; & cette variation n'auroit rien de surprenant. Mais M. *Desormes* insinue qu'il est mort comme il a vécu. Quoiqu'il en soit, je ne croirai jamais, Monsieur, que votre esprit & votre cœur ne soient que matière, ni que ce soit par le mouve-

ment d'une ame materielle, que je suis, &c.

A Paris ce 13 Juillet 1753.

LETTRE VI.

DE tous les ouvrages Latins, écrits dans les beaux siècles de Rome, le Livre de *Celse* sur la Médecine étoit presque le seul qu'on n'eût point encore traduit. Ce n'étoit cependant pas celui qu'il importoit le moins de connoître ; l'histoire des infirmités du genre humain & des moyens d'y remédier, n'est-elle pas aussi intéréssante que celle des guerres écrites par *Tite-Live* & par *Salluste*? La moitié de cet ouvrage traite de la Chirurgie, & plus de la moitié des Chirurgiens François n'entendent point encore la langue de *Celse* ; il étoit donc nécessaire de le rendre dans la nôtre, & c'est ce que vient d'exécuter avec succès M. *Ninnin*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Reims, & Médecin ordinaire de son Altesse Sérénissime M. le Comte DE CLERMONT.

Traduction de Celse.

Aurelius-Cornelius-Celse vivoit sous les regnes d'*Auguste* & de *Tibère* ; mais on ignore quelle étoit sa profession. Il a écrit sur l'Art militaire, l'Agriculture, la Médecine & la Rhétorique ; & cette multiplicité de connoissances fait douter s'il étoit Médecin, Orateur, ou homme de guerre. Quoiqu'il en soit, son ouvrage sur la Médecine feroit honneur aux plus expérimentés dans cet art. „ En effet, si „ on l'examine en Grammairien, quelle „ source de mots choisis n'y trouve-t-on „ point ? Quelle richesse dans les termes „ de l'art ! Quelle pureté dans le style ! „ Quelle élégance ! Le choix des expres- „ sions, le tour noble & concis, l'élo- „ quence, tout marque un Auteur fleuri. „ L'Historien y trouve à profiter dans le „ détail des sectes, des opinions, des „ découvertes & des noms des anciens „ Médecins ; l'Antiquaire, dans ses ob- „ servations sur le manger, le boire, la „ diète, & en général sur toute la gym- „ nastique des Romains ; le Philologue „ dans la valeur de leur poids & de leurs „ mesures : enfin le corps de l'ouvrage „ est le plus parfait & le plus méthodi- „ que que nous ayons en Latin, de tou- „ tes les parties de la Médecine-pratique „ des Anciens, réduites dans un abrégé

„ qui

„ qui n'est qu'un tissu d'excellens précep-
„ tes. „ Ce jugement de M. *Ninnin* n'est point une prévention de Traducteur. *Celse* est regardé comme l'*Hippocrate* des Latins, & *Quintilien* en fait un grand éloge.

Cet ouvrage est divisé en huit Livres. Vous trouverez, Monsieur, dans le premier l'origine & les progrès de la Médecine, & l'histoire de ses différentes opinions. Les Grecs sont les premiers qui ayent cultivé cette science avec quelque succès; *Esculape* fut mis au nombre des Dieux pour l'avoir exercée avec plus d'habileté que les autres. Ses deux fils *Podalirius* & *Machaon* ayant suivi *Agamemnon* à la guerre de Troye, en qualité de Chirurgiens de l'Armée, ne rendirent pas de médiocres services à leurs compatriotes; mais depuis eux jusqu'à *Démocrite*, l'histoire ne fait mention d'aucun Médecin en particulier. En général tous les Philosophes passoient pour être fort habiles dans l'art de guérir les malades; mais *Hippocrate*, natif de l'Isle de *Coos*, & disciple de *Démocrite*, fut le premier qui sépara la Médecine de la Philosophie. Après lui *Dioclès*, *Praxagore*, *Chrysippe*, *Erasistrate*, &c, la diviserent en trois parties. L'une guérissoit par le régime, l'autre par les médicamens, & la troisième

par le secours de la main. A ceux-ci succéda *Serapion*, qui prétendit que le raisonnement étoit inutile à la Médecine, & que tout devoit consister dans les expériences. Ceux qui suivirent ce sentiment furent appellés *Empyriques*. Les autres, que l'on nomma *Dogmatiques*, ne nioient pas que les expériences ne fussent nécessaires; mais ils soutenoient qu'elles ne pouvoient se faire sans le secours du raisonnement. La Médecine resta dans cet état jusqu'au temps où l'art de guérir fut presque entierement changé par *Asclépiade* & par *Thémison*, Médecins célèbres, à qui cette science est redevable de ses principaux accroissemens. *Celse* emploie le reste de son premier Livre à donner des préceptes généraux sur la manière de se maintenir en santé. Voici de quelle façon il veut que l'on se comporte dans le commerce des femmes. On ne doit, dit-il, ni trop le fuir, ni trop le rechercher. Ce commerce, lorsqu'il est rare, fortifie; il abbat lorsqu'il est fréquent. La fréquence ne se mesure point ici par la seule répétition des actes; elle s'estime par le tempérament, l'âge & les forces. Il est bon de sçavoir que lorsqu'il n'est suivi ni d'épuisement ni de douleur, il n'est point nuisible au corps. Le jour il peut être

dangereux ; la nuit il eſt plus ſûr ; il faut cependant ſe donner bien de garde de manger, de veiller ou de travailler incontinent après. Tout ceci ne regarde que les perſonnes robuſtes ; il conſeille aux perſonnes délicates, parmi leſquelles il place les gens de Lettres, de prendre plus de précaution, & de s'en abſtenir pendant tout l'été, s'il eſt poſſible, & même pendant une partie de l'automne.

Dans le ſecond Livre l'Auteur décrit tous les ſignes qui précédent & qui accompagnent les maladies, ceux qui donnent lieu d'eſpèrer la guériſon, ou de craindre la mort du malade. Il paſſe à la cure des maladies en général ; il indique les principaux remèdes qu'il faut employer. Il met le *Vin ſalé* parmi les boiſſons qui lâchent le ventre. Je ne puis me rappeller où j'ai lû que l'on fut redevable de l'invention de ce *Vin ſalé* à la friponnerie d'un Eſclave Grec. Il avoit l'Intendance des Vins de ſon Maître ; il en déroba une certaine quantité de tous les tonneaux, & pour les remplir il s'aviſa d'y mettre de l'eau de la mer. Le Maître ayant un jour donné à manger à quelques amis, on ſervit de ce Vin dont le goût fut trouvé ſingulier quoiqu'a-

gréable. On fit venir l'Esclave, on le questionna; on lui promit sa grace, pourvû qu'il dît la vérité; il l'avoua, & on lui pardonna en faveur de la découverte. Le *Vin salé* devint dès lors à la mode dans toute la Grèce.

Celse divise les maladies en universelles, qui semblent attaquer tout le corps, & en particulières, qui sont propres à chaque partie. Les unes & les autres font la matière des troisième & quatrième Livres. Ces quatre premiers Livres sont entièrement du ressort de la Médecine proprement dite; on n'y parle que des maladies internes, de leurs causes, de leurs symptômes & de leur curation.

Tout ce détail, Monsieur, est extrêmement instructif pour les gens du mètier; mais il vous amuseroit peu. Je ne puis cependant me dispenser de vous apprendre comment un certain *Petron*, Médecin Grec, traitoit les personnes attaquées de la fiévre lente. Il faisoit couvrir extraordinairement ses malades, pour exciter en même tems une violente chaleur & une grande soif. Il leur faisoit boire ensuite beaucoup d'eau froide; & s'il ne survenoit point de sueur, il redoubloit la dose jusqu'à ce qu'ils

vomissent. Il leur faisoit manger après cela de la viande de porc rotie, & leur donnoit du vin. Si la fievre ne cedoit point à ce traitement, il faisoit bouillir du sel dans de l'eau & leur ordonnoit de boire cette décoction pour les faire vomir tout de nouveau; voila en quoi consistoit toute sa médecine. *Celse* dit que cette manière de guérir la fièvre étoit encore en usage de son tems, & qu'on s'en servoit avec avantage.

Voici un autre reméde, que je crois beaucoup plus efficace, contre une autre sorte de maladie. Si un Auteur est attaqué de cette espèce de folie qui provient d'une extrême tristesse, si quelque grand chagrin, comme vous diriez la chute honteuse d'une Pièce de théâtre, le jette dans la démence, il faut, dit *Celse*, pour le rendre à sa première gaité, *lui donner toutes sortes de bonnes espérances, louer ses autres ouvrages & les lui mettre devant les yeux.* La vûe de ses Opera faisoit oublier à *Danchet* le malheur des *Héraclides*. Combien d'Auteurs ne trouveroient point dans leurs écrits le même motif de consolation?

Les quatre derniers Livres de *Celse* regardent la Pharmacie & la Chirurgie. La Pharmacie des Anciens étoit beau-

coup moins étendue que la nôtre. L'Auteur n'emploie que la moitié de son cinquième Livre à décrire les différens remèdes, tant simples que composés, qui étoient en vogue de son tems. Il traite dans le reste de ce Livre & dans le suivant, des maladies qu'on guérissoit par le secours des médicamens extérieurs. Il divise aussi les maladies en deux classes; celles qui attaquent indistinctement toutes les parties du corps, & celles qui sont propres à chaque partie. Les maladies des yeux & des oreilles sont surtout traitées avec beaucoup de soin & d'exactitude. Les anciens se sont principalement attachés à ces organes, dont les fonctions sont si essentielles aux différens usages & au bonheur de la vie. Dans le septième & le huitième Livre il est question de la Chirurgie proprement dite, c'est-à-dire, des maladies qui demandent le secours de la main & de l'opération. Voici les qualités que l'Auteur exige dans un bon Chirurgien. Il veut qu'il soit jeune, qu'il ait la main ferme, la vue perçante, l'ame intrépide, & qu'il fasse son opération sans se laisser émouvoir ni par les cris ni par les plaintes du patient. Mais qu'on ne s'y trompe pas; ce n'est point à cela seul que

ſe réduit tout le mérite d'un Chirurgien; il faut qu'il poſſéde parfaitement la théorie de ſon Art; *Je fais ſurtout cas*, dit Celſe, *de celui qui ſçait le plus.*

Après que la Chirurgie eut été ſéparée des autres parties de la Médecine, elle commença à avoir ſes Maîtres particuliers. Elle fit des progrès en Egypte du temps de *Polixène*, qui en a donné un Traité des plus complets. Pluſieurs hommes célèbres ont auſſi écrit ſur cet Art; mais le plus habile de tous fut le fameux *Megès*, qui floriſſoit à Rome ſous le regne d'*Auguſte*. Vous ſeriez étonné, Monſieur, de voir à quel point de perfection la Chirurgie étoit portée chez les Anciens. Nos Chirurgiens modernes exécutent aujourd'hui peu d'opérations qui ne ſoient décrites dans le ſeptième Livre de cet ouvrage. On y trouve en particulier l'opération de la taille, de la fiſtule & de la cataracte. L'Auteur entre à ce ſujet dans un détail, qui feroit preſque croire que nous n'avons fait là-deſſus aucune nouvelle découverte. Le huitième Livre concerne la maladie des os. Il me ſuffira de vous dire que ce Livre, ainſi que les précédens, ſera d'un très-grand ſecours aux gens de l'Art, & que ce que l'on

trouve de mieux dans les modernes, semble copié d'après *Celse*.

Cet ouvrage manquoit dans notre langue ; & si l'on a différé si long-temps à le traduire, c'est sans doute à cause de la difficulté du travail, & peut-être aussi par rapport au peu de gloire que des Lecteurs superficiels attachent à de pareilles entreprises ; comme s'il n'y avoit pas plus d'honneur à traduire un Livre qui est d'une utilité générale, qu'à créer de mauvais Romans ou des Vers médiocres, qui ne sont lûs que de quelques Citoyens frivoles, & qui n'ont aucune espèce de mérite. M. *Ninnin* est digne de toute sorte d'éloges pour avoir entrepris cet ouvrage, & pour l'avoir exécuté avec succès. Il y a mis toute la perfection dont il étoit susceptible. Sa traduction se trouve à Paris chez *Desaint* & *Saillant*, Libraires, rue Saint Jean de Beauvais, *Briasson*, rue Saint Jacques, & *Thiboust*, Place de Cambrai.

Suite de l'Histoire des Rois de Rome.

Je vous ai annoncé, Monsieur, les deux premières parties d'une *Histoire des Rois de Rome*, par M. *Palissot*. La lecture de la troisième & de la quatrième partie, qui viennent de paroître, m'a confirmé dans l'opinion avantageuse que je vous ai

donnée de cet ouvrage. Quoique l'Auteur ait moins prodigué les réflexions, il s'en trouve cependant encore un assez grand nombre dans son histoire; mais elles sont communément amenées par le fond du sujet: précaution que le jeune Historien n'a pas toûjours prise dans les deux premières parties.

Le regne agité de *Tullus* forme un contraste frappant avec les inclinations pacifiques de *Numa*. « L'ambition des » Romains, dit M. *Palissot*, étoit un feu » couvert sous la cendre tout prêt à se » réveiller, & quarante ans de tranquil- » lité n'avoient pas encore étouffé chez » eux le génie inquiet de leur Fondateur. » Ce Peuple n'eût été qu'heureux en sui- » vant les maximes de *Numa*, il devint » grand dès qu'il osa s'en éloigner. » L'Historien attribue cette révolution qui se fit tout-à-coup dans les mœurs des Romains au peu d'attention qu'eut ce Législateur de ne rien prescrire sur l'éducation des enfans: par là cet esprit de justice, de modération & de tranquillité qu'il avoit inspiré à ses sujets ne passa point à leurs descendans. L'Auteur a tiré cette idée de *Plutarque*. Mais il me semble que le goût des Romains pour la guerre ne fut point une suite de leur mau-

vaise éducation. Sous un Roi belliqueux les Peuples deviennent guerriers ; ils s'accommodent de la paix sous un Prince pacifique. On ne doit donc attribuer le changement qui arriva dans les mœurs des Romains, qu'à la différence du caractère de leurs Rois : *Regis ad exemplum, &c.*

La réflexion suivante me paroît plus ingénieuse que solide. « Si l'effet d'une » bonne éducation est d'inspirer de la re- » connoissance pour ceux dont on l'a re- » çue, pourquoi l'Etat lui-même ne » chercheroit-il pas à mériter cette recon- » noissance qui lui donneroit des Patrio- » tes ? S'il est important, soit dans une » Monarchie, que les Citoyens affection- » nent l'espèce de Gouvernement établi, » est-il de la prudence de laisser à des » particuliers la liberté d'inspirer aux » jeunes gens des maximes directement » opposées à ce grand intérêt ? Ne seroit- » il pas aussi ridicule dans une Republi- » que d'insinuer aux enfans les idées de » *Machiavel*, ce Précepteur des Tyrans, » qu'il est singulier dans un Etat Mo- » narchique de ne leur mettre sous les » yeux que des Auteurs Républicains, » dont le génie libre, indépendant, har- » di, si propre à élever l'ame, lui im-

» prime en même-temps des principes » contraires au Gouvernement ? Ne vau» droit-il pas mieux, par exemple, leur » apprendre l'histoire de leur Empire, » leur inspirer de la vénération pour les » grands hommes qui se sont distingués » par leur fidélité, par leur obéissance, » par leur zèle au service de leurs Rois, » que de leur faire admirer *Brutus* chas» sant son Maître du trône, & fondant » sur une rebellion l'édifice de la liberté » Romaine » ? M. *Palissot* voudroit nous interdire la lecture des Auteurs Grecs & Romains. Nous ne devrions pas balancer un instant à jetter au feu toutes leurs divines productions, si elles étoient capables de nous rendre mauvais Citoyens ; mais je ne crois pas que les ouvrages d'Athênes & de Rome soient aussi dangereux qu'on le prétend. Au contraire, on n'y prêche que l'amour de la Patrie, la soumission aux Loix, l'obéissance aux Supérieurs, en un mot, toutes les vertus qui font le lien de la société. Mais, dira-t-on, ces sortes d'ouvrages sont remplis de maximes Républicaines ? Croiton que cela puisse nous inspirer de l'aversion pour notre forme de Gouvernement ? Nos ancêtres qui ne lisoient ni *Thucidide* ni *Tite-Live*, étoient-ils plus attachés que

nous à leurs Souverains ? Je ne crois pas qu'il y ait du danger pour les Hollandois à lire notre histoire de France.

Le fameux combat des *Horaces* & des *Curiaces* a fait naître des réflexions qui m'ont paru fort judicieuses. « Le fana-» tisme de la Patrie, cette passion de la » jeunesse & de l'inexpérience, mais que » l'age ne détruit pas toûjours, parce » que les préjugés se fortifient par l'ha-» bitude, étoit un aiguillon suffisant pour » leur faire envisager la barbarie comme » une grandeur d'ame, & les murmures » du sang comme une foiblesse. L'amour » de la Patrie est un amour de choix, & » l'on sçait assez que l'amour propre des » hommes préfere souvent un joug qu'il » s'est imposé lui-même à ses obligations » naturelles. Les vertus qui en font l'ac-» complissement seroient aisées si le cœur » humain, toûjours ennemi de la modé-» ration, ne les outroit dans les temps » rigides, comme il outre les vices dans » les temps de molesse & de luxe. »

La férocité du vieil *Horace*, qui non-seulement ne donna pas des larmes au malheur de sa fille, mais qui la priva des honneurs funèbres, amene une autre réflexion. « Quels que soient les droits » de la Patrie, la nature a nos premiers

„ fermens. Un Poëte qui de nos jours „ hazarderoit de pareils tableaux ſur la „ ſcène, eût-il d'ailleurs les talens du „ grand *Corneille*, ne ſeroit ſupportable „ qu'autant qu'il les tireroit d'une hiſtoire „ intéreſſante & connue; encore ſeroit-il „ mal adroit de les choiſir de préférence, „ parce qu'il faut un art infini, une ſupé- „ riorité de génie bien décidée pour eſ- „ pérer de plaire à ſa Nation par des „ mœurs qui lui ſont abſolument étran- „ geres. „ L'Auteur a ſans doute en vûe la tragédie d'*Ariſtomène*, de M. *Marmontel*; mais cette réflexion, toute juſte qu'elle eſt, n'en eſt pas moins déplacée dans une *Hiſtoire des Rois de Rome*.

Auriez-vous penſé, Monſieur, qu'on pût jetter de l'incertitude & du pyrrhoniſme ſur un fait auſſi célèbre que le combat des *Horaces*. C'eſt ce que vient de faire M. *Paliſſot*. *Tite-Live*, dit-il, oſe à peine décider leſquels étoient Albains ou Romains, des *Horaces* ou des *Curiaces*. S'il panche pour l'opinion commune, il avoue que les ſentimens étoient fort partagés. *Denys d'Halicarnaſſe* rapporte ce combat tout différemment de *Tite-Live*. On trouve auſſi des variations marquées dans la plûpart des circonſtances. Ce trait de l'Hiſtoire Romaine ſemble emprunté

de l'Histoire Grecque. Deux Villes d'Arcadie, *Phinée* & *Tigée*, toutes deux rivales, convinrent de terminer leur querelle par le combat de six jumeaux qui se trouvoient à nombre égal dans l'une & l'autre armée. Ils en vinrent aux mains entre les deux camps. Un des Tygéens resta seul contre trois, feignit de ceder au nombre, prit la fuite, & par ce stratagême, vengea ses deux freres, & soûtint l'honneur de sa Patrie. *Demodice* sa sœur, promise à l'un des Phynéens, ne put voir sans horreur le meurtrier de son amant. Elle en fut la victime, & périt de la main du Vainqueur. *Démocrate* son père approuva cette action, & le Peuple n'osa punir son Libérateur. « Cet „ évenement, dit M. *Palissot*, peut bien „ n'être pas vrai ; mais il laisse un grand „ préjugé contre la vérité de l'autre, à „ qui, selon toute apparence, il a servi „ d'original. Que penser après cela de „ l'authenticité de l'Histoire Ancienne? „

Tout ce morceau de Critique prouve des recherches approfondies, & beaucoup d'exactitude de la part du jeune Historien. Il nous représente *Tullus Hostilius* comme un Prince intrépide qui, par un retour assez ordinaire, devint superstitieux dans sa vieillesse. Il voulut imiter

Numa quand les glaces de l'âge ne lui permirent plus d'imiter *Romulus*. Il mourut enfin chargé d'années, & de cette gloire que méritent les conquérans.

L'Auteur a commencé la Vie d'*Ancus-Martius* par une opinion qui lui est particulière, & qu'il établit avec bien de la vraisemblance. Tous les Historiens attestent que ce Prince fut soupçonné d'avoir assassiné son Prédécesseur ; mais tous ont voulu le justifier de ce crime. M. *Palissot* s'est attaché à faire voir la foiblesse de leurs raisons, & tache de prouver par les faits même dont ils conviennent, & par différentes conjectures, que ce Prince fut véritablement usurpateur & meurtrier, & qu'il eut pour complices les Prêtres qui étoient irrités du mépris que *Tullus* avoit marqué pour leurs cérémonies & pour leurs personnes. Cet endroit m'a paru traité d'une manière ingénieuse. Quoique l'Auteur soupçonne *Ancus-Martius* d'être un assassin, il ne rend pas moins de justice aux vertus que ce Prince fit paroître pendant tout le cours de son regne.

On jugera du talent de l'Auteur pour les portraits par celui de *Lucumon*, fils d'un Négociant de Corynthe, qui parvint par degrés à la couronne, & qui fut

le successeur d'*Ancus*, sous le nom de *Tarquin l'Ancien*. " Si tout paroît mer-
" veilleux dans son élevation, son cara-
" ctère y donne de la vraisemblance, &
" me frappe bien plus que cette prospé-
" rité qui ne le quitta jamais. Propre à
" tous les emplois, il joignit aux talens
" qu'il falloit pour les remplir, l'audace,
" la souplesse, le courage, la prudence,
" la fermeté, toutes les vertus enfin qui
" pouvoient justifier ou seconder son am-
" bition. Un tel homme eût été déplacé
" ailleurs que sur le trône. "

M. *Palissot* s'est appliqué sur-tout à chercher dans les foibles commencemens de Rome les principes de la grandeur où elle parvint dans la suite. Il la découvre dans la politique adroite des premiers Romains, dans les apparences de modération qu'ils sçavoient conserver, dans cette fierté nationale qui leur étoit comme naturelle. Tous ceux qui liront cette nouvelle histoire des Rois de Rome verront comment, d'un sujet stérile en apparence & déja traité tant de fois, M. *Palissot* en a sçu faire un ouvrage intéressant. On desireroit cependant qu'il y eût moins de longueur dans les harangues, & que l'Auteur se fût souvenu en écrivant l'histoire d'*Ancus*, qu'il avoit assez détaillé

les fonctions des Féciales dans la vie de *Numa Pompilius.* Mais ces légers défauts sont bien reparés par la maniere agréable dont cet ouvrage est écrit. Les dernieres parties ne tarderont pas à paroître. Il seroit à souhaiter que le Libraire eût choisi un autre Format. Il a partagé les quatre regnes des quatre premiers Rois de Rome en quatre petites brochures qui formeroient à peine un volume.

Le Sacerdoce & l'Empire sont deux Puissances, Monsieur, dont il n'est pas aisé de fixer les limites. Elles ont l'une & l'autre une jurisdiction indépendante, qu'elles portent quelquefois au-delà des bornes, faute d'en bien connoitre la juste étendue. M. l'Abbé *de Foy*, Licentié en droit de la Faculté de Paris, & Chanoine de Meaux, va vous apprendre jusqu'où peut aller leur pouvoir respectif. C'est là du moins le but d'un Livre nouveau qui a pour titre: *Traité des deux Puissances, ou Maximes sur l'abus, avec les preuves tirées du Droit Canonique, des principes du Droit public & de l'histoire.* Ce Livre imprimé avec Approbation & Privilège du Roi, chez *d'Houry* fils, ruë de la vieille Bouclerie, contient onze Chapitres & une infinité de Maximes. Je ne

Traité des deux Puissances.

m'attacherai qu'à celles qui ont un rapport plus direct à l'objet que l'Auteur se propose.

Les Rois tiennent le sceptre immédiatement de Dieu, & ne sont soumis qu'à lui seul dans le gouvernement de leur temporel. Il suit de-là que les Ministres de l'Eglise ne peuvent disposer de leur Couronne, ni délivrer leurs Sujets du serment de fidélité ; que les excommunications lancées contre eux pour raison de leur temporel sont abusives ; que leurs Officiers jouissent des mêmes priviléges pour tout ce qui regarde les fonctions de leurs Charges, & que les Royaumes, les Villes, les Communautés ne peuvent être soumis à l'interdit pour la faute du Souverain ou celle des Magistrats. L'Auteur prouve toutes ces conséquences par la raison, par l'Ecriture, par les Bulles des Papes, par l'autorité de l'histoire, par l'aveu des Evêques eux-mêmes.

Les Rois de France n'ont reçu la Religion Chrêtienne dans leurs Etats, qu'à condition que les régles de discipline seroient subordonnées aux Loix fondamentales de leur Royaume ; qu'elles n'altéreroient aucun de leurs droits, & qu'elles seroient exécutées sous leur autorité. De cette maxime il résulte : 1°. Que les

Bulles du Pape, ses Brefs, ses Constitutions, lorsqu'ils sont adressés à l'Eglise de France, doivent être conformes à ses régles de discipline & à ses usages particuliers, sans quoi ils sont nuls & abussifs. 2°. Que les Nonces & les Légats de Sa Sainteté ne peuvent être envoyés en France, qu'après que le Pape s'est assuré qu'ils sont agréables au Roi. Alors leurs pouvoirs sont lûs, examinés, restraints & modifiés par le Parlement conformément à nos usages & à nos libertés. 3°. Les Sujets du Roi ne sont tenus de répondre à aucun Tribunal hors du Royaume; & les Evêques de France ne peuvent être cités en Cour de Rome. 4°. Nos Rois peuvent empêcher les Evêques de tenir des Conciles, ou de s'assembler pour quelque raison que ce soit sans une permission expresse, ou un ordre de la Cour. 5°. Ils sont en droit d'examiner les Decrets des Conciles sur la Discipline, & de donner des Edits pour les faire observer après qu'ils les ont reçus, ou de ne pas les recevoir s'ils le jugent à propos.

Le Roi, en qualité de Protecteur de l'Eglise, doit veiller à ce que ses Ministres observent ses décisions, ses règles de discipline, & ses anciens usages. Vous

voyez par là qu'il ne dépend pas des Supérieurs Ecclésiastiques de faire à leur gré des changemens dans l'exercice de leurs fonctions, & dans la conduite extérieure de leur Eglise. Un Evêque n'est pas même le maître de changer, quand il lui plaît, les Bréviaires & les Missels de son Diocèse. En 1603 il fut fait défense à l'Evêque d'Angers de rien innover dans la célébration du service divin, sans l'autorité du Roi ; & M. le Cardinal *de la Rochefoucault* n'a publié un nouveau Bréviaire au Diocèse de Bourges, qu'après en avoir demandé & obtenu le privilège.

L'Eglise n'a, par son institution, ni Tribunal extérieur, ni Officiers de Justice, ni droit de coaction pour faire exécuter ses jugemens. Si nos Evêques ont aujourd'hui une Jurisdiction pour les affaires temporelles & contentieuses, ils la tiennent de la pure libéralité de nos Rois, qui peuvent l'étendre, la resserrer, ou même l'annuller, si c'est leur volonté.

Mais quelle est donc l'autorité de la puissance sacerdotale ? La voici. Il n'appartient qu'aux Ministres de l'Eglise de connoître & de juger des matières qui concernent le dogme ; de dispenser les

Mystères sacrés ; de juger de ceux qui en sont dignes ou indignes ; d'annoncer ce que contiennent les divines Ecritures ; de décider les contestations qui naissent sur la foi ; de fixer les points problématiques de Doctrine ; de faire des Canons & des Réglemens pour la discipline Ecclésiastique, pour l'observation des Fêtes, pour les cérémonies de l'Office divin, & l'administration des Sacremens : bien entendu néanmoins que ces Réglemens & ces Canons ne pourront être publiés dans l'Etat, qu'autant qu'ils seront acceptés du Prince, & revêtus de son autorité.

Tels sont, Monsieur, les Droits du Sacerdoce. Il abuse de son pouvoir quand il s'étend au-delà de ces limites, soit en agissant contre les Canons, dont le Prince est le protecteur, soit en usurpant les Droits de sa Couronne, qui sont inaliénables. Il est du devoir de la Puissance temporelle de s'opposer à ces deux abus. C'est donc au Roi ou à ses Officiers qu'il faut avoir recours, quand, dans ces deux cas, on a à se plaindre des Ministres & des Juges Ecclésiastiques ; & ce recours est qualifié d'*Appel comme d'abus.* Cet Appel, qui est en usage en France depuis le treizéme siécle, doit être regar-

dé comme l'ouvrage de l'oppression & de la nécessité. L'Histoire nous apprend que la plupart des Evêques & presque tous les Juges d'Eglise ne mettoient point de bornes à leur autorité, & qu'ils s'attribuoient une Jurisdiction plus étendue que celle du Roi. On réprima ces abus par voie d'Appels. Elle servit aux Parlemens pour faire respecter l'autorité du Prince ; les autres Seigneurs temporels du Royaume y eurent également recours pour maintenir leurs Juges contre les usurpations ; & cette voie d'obtenir la justice, fut ouverte à tout le monde indifféremment. Les grand'Chambres des Parlemens ont seules la connoissance de ces sortes d'Appellations.

Il vous est aisé de voir actuellement, Monsieur, dans quelles occasions elles peuvent avoir lieu ; le détail de tous ces cas particuliers, dans lesquels je ne dois point entrer, forme près des deux tiers de cet ouvrage instructif. L'Auteur me paroit un homme profond dans la connoissance du Droit Canonique ; il veut surtout qu'on rende à César ce qui est dû à César.

Tableau séparé. Tous les amateurs de la peinture gémissoient sur le sort de la fameuse *Léda*

du *Corrège*. Personne n'ignore qu'un grand Prince, dont la Religion consacrera sans doute un jour les vertus Chrétiennes, sacrifia son goût naturel & cultivé à son austère piété. Un des plus beaux tableaux que possedât la France, fut mutilé. La belle tête de *Léda*, séparée de son corps, devint la proie des flammes. Le reste fut défiguré, & desassemblé des groupes qui l'accompagnoient. Feu M. *Coypel*, premier Peintre du Roi, obtint à force de prières les précieux restes de ce tableau, qui étoit coupé en trois morceaux. Ces trois lambeaux se sont trouvés à l'inventaire de M. *Coypel*; & M. *Pasquier*, Député du Commerce de Rouen, n'a pas cru les acheter trop cher en les payant d'une somme de seize mille cinquante livres. M. *Pasquier* sçavoit ce qu'il faisoit; il connoissoit le talent de M. *de Lyen*, célèbre Peintre de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture de Paris. En effet, ce grand Artiste a si parfaitement rétabli le tableau, en lui rendant les traits, les tons, les graces que *le Corrège* lui avoit donnés, que les plus habiles Connoisseurs, ceux mêmes qui avoient admiré l'ouvrage tel qu'il étoit sorti des mains de son Auteur, semblent douter aujour-

d'hui s'il n'a pas toûjours été conservé avec tout le soin qu'il méritoit. M. *de Lyen* a fait une tête nouvelle, & cette tête est si admirable, elle porte un caractère si frappant de vérité, qu'on juge qu'il n'étoit pas possible que l'ancienne fût plus belle, ni mieux assortie au reste du tableau.

Les noms de MM. *Pasquier* & *de Lyen* passeront ensemble à la Postérité. Elle sçaura que le bon goût de l'un lui a fait reconnoître & recueillir les membres épars de ce beau corps, & que le génie créateur & restaurateur de l'autre lui a rendu sa première vie. Quelle seroit la reconnoissance & peut-être la jalousie du Peintre Italien, s'il revenoit parmi nous, de voir le plus bel ouvrage sorti de son pinceau, réparé, égalé par le Peintre François? Tous les Sçavans & les Curieux en peinture vont en foule contempler ce chef-d'œuvre chez M. *Pasquier*, rue *de Richelieu*, près la rue *Villedot*.

Je suis, &c.

A Paris ce 18 *Juillet* 1753.

LETTRES
SUR
QUELQUES ECRITS
DE CE TEMS.

LETTRE VII.

RIEN n'est plus commun, Monsieur, que de voir paroître des ouvrages sous un nom emprunté, pour mettre leurs défauts à l'ombre d'une réputation étrangère, ou pour piquer par cette annonce la curiosité des Lecteurs. L'Auteur du *Naufrage des Isles flotantes, ou Basiliade, Poëme héroïque, traduit de l'Indien du célèbre Pilpai*, a usé de cet artifice, pour donner du cours à un Livre nouveau qui n'est assurément pas l'ouvrage du Philosophe Indien. Le but de cette prétendue Traduction est de montrer quel seroit l'état heureux d'une Société formée selon les principes de la loi naturelle, & de faire sentir

Naufrage des Isles flotantes.

les méprises de la plupart des Législateurs qui ont voulu réformer le genre humain. Pour cela on établit un système imaginaire de gouvernement, assez semblable à ce que les Poëtes nous racontent de l'âge d'or. La Vérité & la Nature personnifiées président au bonheur d'un vaste Empire, dirigent les mœurs & les actions des Peuples qui l'habitent, protégent le Héros qui les gouverne, & éloignent les Vices & les Erreurs qui cherchent à s'y introduire : voilà l'idée générale de ce Poëme en prose de XIV Chants & en 2 vol. *in* 12, imprimé à Messine, & dont il se trouve quelques exemplaires à Paris chez *Duchesne*, Libraire rue Saint Jacques.

Au sein d'une vaste mer est une terre riche & fertile, qu'habite un Peuple fortuné, régi par le meilleur de tous les Rois. On ne connoit dans cet heureux séjour aucun des crimes qui ravagent le reste de l'univers, & l'on y jouit de tous les biens que produit la Nature. Le Prince, nommé *Alsmanzein*, a un fils en qui l'on croit déja voir l'héritier des vertus de son Père ainsi que de sa Couronne. Ce fils s'appelle *Zeinzemin*. Son éducation est confiée à *Adel*, vieillard respectable, l'ami & le confident de son Roi. Le grand age d'*Alsmanzein* avertit ce

Monarque qu'il touche à sa dernière heure ; il recommande son fils à *Adel*, donne au jeune Prince des leçons de sagesse; il expire doucement entre ses bras. *Zeinzemin*, pour soutenir la haute opinion que ses peuples avoient conçue de lui, s'attache à suivre en tout les conseils du sage vieillard à qui son Père l'avoit confié. *Adel* lui raconte que la terre qu'ils habitent, étoit autrefois le séjour de tous les crimes. La Vérité n'y trouvant plus d'azile, abandonna ce pays. La Nature sa Fille, pour venger l'exil de sa Mère, ébranla cette terre jusques dans ses fondemens, en détacha les parties considérables, & en fit autant d'Isles flottantes, qui emportèrent dans des climats éloignés leurs coupables habitans. Tout le milieu de cet immense pays étoit demeuré attaché à ses fondemens; mais pendant ce désastre épouventable, les Peuples effrayés avoient gagné les rivages de la mer, & étoient devenus le jouet des flots. Deux jeunes personnes, ou plutôt deux enfans, un frère & une sœur, se trouvèrent séparés de la multitude par un précipice, & restèrent seuls dans cette terre déserte. Ils ne tardèrent pas à s'appercevoir qu'ils étoient destinés à la repeupler;

leur premier soin fut de découvrir les moyens de se donner une postérité. Ils y travaillerent avec succès ; & bien-tôt une famille nombreuse donna naissance à un grand Peuple. Telle est l'origine de la Nation, dont *Zeinzemin* étoit le Chef. Le sage vieillard termine son récit par exhorter son élève à conserver les loix que la Nature seule a données à son Peuple, & à voyager dans son Empire pour veiller au bien de ses Sujets. Le Prince part, accompagné de l'élite de la jeunesse. Par tout où il passe il trouve les chemins jonchés de fleurs, & les cœurs livrés à la joie. Une troupe de jeunes Filles vient lui offrir des présens. La plus belle d'entre elles attire les regards du Prince, & occupe bien-tôt toutes les puissances de son ame. Le Monarque la presse tendrement de consentir à partager avec lui les honneurs du Diadême ; mais cette jeune beauté ne reçoit qu'en soupirant des offres si glorieuses. *Zeinzemin* étonné, apprend qu'elle n'est plus la maîtresse de son cœur ; elle le conjure à genoux de ne point la séparer d'un Amant qu'elle adore.
» Qu'entens-je, reprit vivement *Zein-* » *min ?* Quoi, la Beauté même suppliante

» devant moi ! Ah ! c'en est trop, divine
» mortelle ; c'est un crime pour moi
» d'avoir osé troubler le bonheur de
» deux Amans si parfaits. Mais quoiqu'il
» en coute à mon cœur, je vais réparer
» cette faute. Où est-il ce fortuné rival ?
» Qu'il paroisse ; puisqu'il a le bonheur
» de vous plaire, quel qu'il soit, il est
» digne de ma tendresse. A ces mots le
» Prince regarde autour de lui ; il s'in-
» forme où est cet Amant ; & comme
» on lui apprit qu'il s'étoit retiré dans un
» bosquet voisin : Allons, chers compa-
» gnons, dit-il, allons porter la joie dans
» un lieu où un de nos amis a porté la
» tristesse. Il prend en soupirant la main
» de cette Amante, pour la conduire à
» celui qu'elle aime. Il le trouve au pied
» d'un arbre, plongé dans la douleur.
» Quoi, lui dit-il, cher ami, as-tu pû
» soupçonner un instant, que je voulusse
» te priver d'un bien plus précieux que
» la vie ? Non, non ; je serois indigne
» de posséder un cœur sur lequel tu as
» de si justes prétentions. Je te le resti-
» tue donc ce bien inestimable ; sois heu-
» reux ; promets à ta fidèle Amante une
» tendresse égale à la sienne.

La Nature, pour récompenser un trait si généreux, invite la Beauté &

l'Amour à favoriser ce Monarque. » Dans » un réduit secret, l'Amour qui se plait » aux mystères, sous l'ombrage épais » d'un labyrinthe de myrtes, environné » de la troupe des tendres Regards, des » Soupirs, des Caresses folâtres & vives, » du Toucher délicat & exquis sur lequel » s'appuient les Langueurs ravissantes aux » yeux mourans; l'Amour, dis-je, ce » puissant moteur des ressorts secrets » de tous les êtres animés, sur un autel » de rubis, allumoit avec un flambeau » composé d'ambre, un feu dont chacun » de ces Ministres lui présentoit la matiè» re. C'est à la chaleur de ce feu sacré » qu'il compose des essences, principes » de l'existence de tout ce qui respire; » c'est à ce feu qu'il forge ces chaines, » ces puissans attraits, ces forces secret» tes qui lient les cœurs, & les armes » qui les blessent.

L'Amour étoit occupé de ces soins importans à notre félicité, lorsqu'il voit arriver la Nature. Il promet de la servir à son grè; & il part à l'instant avec la Beauté sa mère pour blesser le cœur de la plus belle personne de l'Empire. *Zavaher*, c'est le nom de cette jeune fille, éprouve des mouvemens qu'elle n'a pas encore ressentis. Comme on parloit beau-

coup de sa beauté, *Zeinzemin* fut curieux de la voir. Sa présence fit sur lui les plus vives impressions. Ils s'apperçurent l'un & l'autre que l'Amour les avoit blessés du même trait; ces deux Amans, unis par la Nature, se promirent une fidélité inviolable, & s'en donnèrent les preuves les plus convainquantes. Tout cela se passa dans une première entrevue que le hazard sembloit leur avoir procurée sans qu'ils se connussent. *Zavaher* ignoroit qu'elle étoit l'Amante & l'Epouse de son Roi; *Zeinzemin* ne sçavoit pas qu'il venoit de partager son Trône avec la fille du sage *Adel*. Celui-ci avoit demandé à se retirer, pendant que le Prince visitoit les Provinces de son Empire. Il vivoit dans la retraite avec sa famille. Quelle fut sa joie, quand il apprit que *Zeinzemin* étoit son Gendre! Quelle fut celle de ce Monarque, quand il sçut que le rival, à qui il avoit rendu sa Maitresse, étoit le fils d'*Adel*! Quelle fut celle de tout le peuple, quand il vit que son Prince avoit fait un choix si heureux!

Les Vices, jaloux du bonheur de ces Régions fortunées, entreprennent d'en troubler la paix & d'y causer mille ravages. Ils s'assemblent tous dans le pa-

lais du Mensonge; & là, après de mûres délibérations, ils font sur les Etats de *Zeinzemin* plusieurs tentatives inutiles. La Ruse, irritée des obstacles, prend la résolution de se venger. Elle envoie la Renommée annoncer aux habitans des Isles flottantes la découverte d'une nouvelle terre. Ces Peuples se hâtent d'aller la reconnoître; ils font les préparatifs d'une Flotte nombreuse, & arrivent heureusement dans les Etats de *Zeinzemin.* Ce Prince leur fait un accueil favorable, les reçoit dans son Palais, leur permet de charger leurs vaisseaux de tout ce que son Royaume produit de plus rare, contracte une tendre amitié avec un de ces étrangers nommé *Fadhilab*, assiste à leurs jeux & à leurs fêtes, reçoit leurs présens, & va seul avec son ami visiter leurs vaisseaux. Tandis qu'il est occupé à en examiner la structure, la Ruse, sous la figure d'un des Chefs, persuade à ses compagnons de retenir le Prince & de l'enlever. Ils éxécutent ce criminel projet, chargent de chaines leur prisonnier dont ils n'écoutent ni les reproches ni les plaintes.

La Nature va prier la Vérité de venger l'attentat commis contre *Zeinzemin*; & la Puissance qui préside aux Tempêtes

soumise à ses ordres, fait périr cette Flotte ennemie, qu'une famine désoloit déja depuis plusieurs jours. Le Prince se sauve du naufrage, aborde dans une des Isles flottantes, & y revoit son cher *Fadhilah*, qui, comme lui, avoit eu le bonheur de gagner le rivage. Rendu à sa patrie, cet ami généreux ne songe qu'à adoucir les malheurs du Prince, jusqu'à ce qu'il puisse lui procurer les moyens de retourner dans son Royaume. Les Vices furieux recommencent à conspirer contre *Zeinzemin*; ils vont conjurer la Déesse des Tempêtes de rejoindre les Isles flottantes à leur ancien continent; mais la Déesse, bien-loin de se rendre à leurs prières, ordonne aux Vents de faire échouer ces Isles malheureuses & criminelles. *Zeinzemin* retournant dans son Empire sur un vaisseau que son ami lui avoit préparé, est témoin de leur naufrage; il voit la Piramide d'or que la Vérité avoit fait élever sur leurs débris; & après une heureuse navigation, il arrive dans sa patrie, où il retrouve sa chere *Zavaher*.

Voilà, Monsieur, le fond sur lequel l'Auteur de ce Poëme a bâti un systême impratiquable de morale & de politique. Il y a beaucoup d'imagination, de l'es-

prit, du génie même dans cet ouvrage, qui d'ailleurs ne respire que les bonnes mœurs & la vertu. L'Auteur l'appelle *Basiliade* du mot Grec *Basileus* qui veut dire *Roi*, parce que ce Poëme renferme des instructions pour les Souverains. Si vous le lisez, vous y verrez de grands & de magnifiques tableaux, où toutes les Vertus & tous les Vices font chacun un personnage. Ces êtres moraux ont un inconvénient; c'est que leur rôle est un peu froid, sur-tout dans cette fiction, où les peintures allégoriques se trouvent prodigieusement multipliées.

Suite des Traités de Physique.

Le troisième volume des *différens Traités de Physique & d'Histoire Naturelle*, par M. *Deslandes*, de l'Académie de Berlin, contient, Monsieur, sept articles intéressans, qui tous méritent d'être lûs. Je ne vous en indiquerai que ceux qui m'ont paru les plus curieux. Le *Mémoire sur l'établissement des Colonies Françoises, aux Indes Orientales*, vous apprendra comment s'est formée & accrue notre fameuse Compagnie des Indes. Quelques particuliers François, témoins des profits immenses que les Hollandois faisoient aux Indes Orientales, firent entendre aux principaux Marchands de Pa-

ris, combien il leur seroit avantageux d'entreprendre le même Commerce. Ceux-ci écrivirent aux plus riches Négocians du Royaume pour avoir leur avis ; & tous ensemble secondés par le grand *Colbert*, établirent une société de commerce sur le plan de la Compagnie de Hollande. Le Roi voulut même y prendre un intérêt, & son exemple fut imité par tous les Princes du Sang, & par les Chefs des Cours Souveraines. Pour protéger plus puissamment encore cette Compagnie naissante, Louis XIV nomma deux Gentilshommes pour aller de sa part à la Cour du Roi de Perse & à celle de l'Empereur du Mogol, afin de les engager à favoriser le Commerce François dans toute l'étendue de leurs Etats. On choisit d'abord l'Isle de Madagascar comme un entrepôt commode ; & sans un plus long délai, on arma quatre vaisseaux qui partirent pour cette Isle. On établit ensuite un Comptoir à Surate, d'où l'on se répandit pour former des liaisons & acquérir des nouvelles connoissances. Après plusieurs événemens, dont je supprime le détail, les François, de l'aveu de *Chircam-Lendi*, Prince & Seigneur de Pondicheri, formèrent un petit établissement dans cette Ville. Il

s'accrut & se fortifia par la suite ; il est enfin devenu le chef-lieu de tout ce que la Couronne de France posséde aux Indes Orientales. Les Hollandois, jaloux de notre commerce, nous enlevèrent Pondicheri en 1693 ; mais à la paix de Riswick, il fut rendu à ses premiers Maîtres. Cette Ville est aujourd'hui la rivale de Batavia ; & la Compagnie des Indes est devenue une des plus grandes ressources du Royaume.

Un article de ce recueil présente un *Mémoire abrégé sur le Crystal de Roche* & sur la manière dont se forment les Diamans. La différence qui se trouve entre ces deux pierres, ne vient que du plus ou du moins de perfection avec laquelle la nature les a travaillées ; la matière qui les compose est absolument la même. Dans le Diamant, les lames qui la forment, sont d'une extrême finesse & très-rapprochées les unes des autres, ce qui fait sa dureté & sa solidité : au lieu que dans le Crystal de Roche, elles sont plus grandes & plus écartées, ce qui le rend moins compacte & moins ferme. La diversité des couleurs qui distinguent les pierres précieuses ne vient que des vapeurs, ou métalliques ou minérales, qui s'insinuent entre les lames dont elles sont

composées ; le Diamant seul par sa dureté & sa solidité ne donne aucune entrée à ces vapeurs ; elles ne peuvent le pénétrer. Nous avons regardé jusqu'ici le Cryſtal de Roche comme une production étrangère ; c'est que nous ne connoissons point toutes nos richesses. M. *Deslandes* nous apprend qu'à une demie lieue de Landerneau, petite Ville en basse-Bretagne, sont situés plusieurs Rochers dont il se détache des fragmens considérables de Crystaux de différentes grosseurs. Peut-être que si on les travailloit avec soin, on en tireroit parti.

M. *Deslandes* prouve dans une Lettre que le luxe est une chose pernicieuse dans un Etat. Il distingue trois sortes de luxe, le luxe de table, le luxe d'habits & le luxe de meubles. Le soin de tenir une table exquise & curieuse passe dans l'esprit de bien des gens pour une affaire importante ; le choix d'un Chef de cuisine, que les *Condés* & les *Turennes* regardoient comme un domestique ordinaire, est devenu aujourd'hui plus difficile & d'une plus grande discussion, que le choix d'un Secrétaire pour le Maître, ou d'un Gouverneur pour les Enfans. L'Auteur regrette le tems où il n'y avoit que des Cuisinières, même chez les per-

sonnes du premier rang. Cette occupation convenoit à des femmes, qui par un goût simple mais juste, entretenoient un ménage avec décence.

Le luxe des habits est aussi excessif parmi nous que celui de la table. » La France est aujourd'hui le pays du faste & » de la décoration. L'air de décence & » de modestie y est méprisé, & on veut » à sa place je ne sçais quoi d'insolent & » d'audacieux, une contenance de petit-» Maître. Chacun aspire à un rang plus » élevé qu'il ne doit; chacun s'applique » à paroitre plus qu'il n'est, & à faire plus » de dépense, à mener un plus grand » train qu'il ne peut. Ce n'est point l'hom-» me qu'on recherche, ce n'est point à » lui qu'on s'attache; c'est une espèce de » phantôme orné d'une certaine manière, » & plié suivant la mode & ce qui se » nomme le bel usage. C'est un Masque, » un Acteur de Théâtre qu'on demande, » & sur lequel on jette les yeux. » Le François n'est pas moins curieux de la magnificence de ses équipages & de son logement. C'est la troisième branche du luxe, dont le détail est infini.

A cette Lettre succéde un *Traité sur le Jardinage*, où l'on fait voir les agrément & les avantages qu'on en peut re-

tirer. C'eſt une traduction libre d'un ouvrage Anglois, compoſé par un Curé de Campagne. Le but de cet Auteur eſt de blamer l'oiſiveté dans laquelle croupiſſent la plupart de ſes confrères, & de leur inſpirer le goût pour les occupations utiles & agréables de la vie retirée. Ce traité peut ſervir de ſupplement à la *Maiſon ruſtique*.

Dans la trop longue & trop célèbre diſpute, ſi les Sciences & les Arts ont plus contribué à corrompre les mœurs qu'à les épurer, peu de perſonnes ont fait attention à un trait d'hiſtoire dont M. *Deſlandes* a orné ſon recueil. La Ville de *Norcia*, quoique ſoumiſe au Pape, forme une eſpèce de République dans le Duché de Spolette à vingt-cinq milles de Rome. Ses habitans n'obéiſſent à aucune loi qu'ils n'aient faite eux-mêmes. Une des principales, c'eſt que tout homme qui ſçait lire ou écrire, ne peut poſſéder aucune charge dans la République. Ils ſont perſuadés que les Lettres ſont dangereuſes pour un Etat. Tous les procès à *Norcia* ſe décident par quatre Juges non Lettrés qui font toute la Magiſtrature de cette Ville. Si le docte diſcours de M. *Jean-Jacques Rouſſeau* eût été prononcé dans ce Sénat d'ignorans, quels ap-

plaudissemens n'y auroit-il point reçus ? Reste à sçavoir si l'on est plus vertueux à Norcia qu'ailleurs. Il est de l'intérêt de M. *Rousseau* de s'en informer. Les partisans de son systême (s'il y en a) devroient l'envoyer en Ambassade auprès de cette divine République.

Vous avez vu dans une de mes Lettres précédentes, au sujet de l'*Histoire générale des Voyages*, avec quelle gloire les Portugais se sont établis dans les Indes Orientales ; apprenez dans quel état sont aujourd'hui leurs Colonies. C'est par cet éclaircissement que finit ce Volume. Les Religieux ont la principale autorité dans presque toutes les Villes de la domination Portugaise. Le pouvoir des Jesuites y est plus grand en certains endroits que celui du Gouverneur. Ils y font la fonction de Commissaires des guerres, ayant les clefs des magasins qui renferment les poudres & les autres munitions; ils les délivrent ou les refusent, selon qu'ils le jugent à propos, & le Gouverneur ne peut faire tirer un coup de canon sans leur permission. » Autant que » Mars étoit autrefois accrédité à Goa, » autant Vénus y est-elle aujourd'hui » maitresse. Mars les faisoit redouter

» de toutes les Nations de l'Asie ; mais » Vénus les rend l'opprobre des mêmes » Nations qui leur payoient autrefois tri- » but : & quoiqu'ils la servent avec toute » sorte d'assiduité & d'application, elle » ne laisse pas de les payer de mille in- » commodités qui ne les quittent qu'au » tombeau. »

J'ai oui dire, Monsieur, à un homme de Lettres très-digne de foi, que voyageant dans l'Empire, un Baron Allemand se piqua de lui montrer sa Bibliothèque, l'une des plus nombreuses & des mieux choisies qu'il y eût dans le Pays. Croiriez-vous qu'elle étoit presque toute composée de Livres François, que cet homme de Lettres ne connoissoit pas même de nom ? Il ne pouvoit revenir de sa surprise, & le possesseur de tant de trésors le prenoit pour un ignorant. Notre François ne sçavoit pas en effet que ces sortes de Livres s'impriment en Hollande, & même en France, sans qu'on en débite un seul exemplaire à Paris, & qu'on les envoie par ballots aux Foires de Leipsick & de Francfort. Les Libraires de ce Pays là, aussi adroits que les nôtres, ne manquent pas de dire que ces ouvrages ont parmi nous le plus grand succès ;

Le voyage de Mantes.

& sur leur parole, toute la Nation Germanique s'empresse d'en faire l'emplette.

Voici quelque chose d'aussi singulier que je puis vous certifier. Un homme, que je n'aurois jamais soupçonné d'être Auteur, me dit un jour confidemment qu'il faisoit de temps en temps imprimer à ses frais des Romans de sa façon; mais qu'il se donnoit bien de garde de les publier à Paris; que le succès étoit trop incertain: que d'ailleurs on étoit exposé aux traits de la censure; qu'il avoit trouvé un moyen unique de concilier les intérêts de sa fortune & de son amour propre, & de se mettre à l'abri de l'indigence & du ridicule, attachés au métier d'Auteur médiocre. Je le priai de me faire part de son secret. Je fais partir, me répondit il, les éditions entieres de mes Romans pour les Isles, comme on y envoie des pacotilles d'autres marchandises. Je reçois en échange du caffé, du sucre, du cacao, de l'indigo, &c. dont je me défais avec avantage; ensorte qu'une petite brochure qui s'acheteroit ici tout au plus vingt-quatre sols, m'est souvent payée sur le pied de cent sols, & même de six francs. Voilà ce qui s'appelle, Monsieur, sçavoir tirer parti de sa profession. Nos bons Ecrivains avec

tout leur génie ne s'aviseroient pas en mille ans d'un pareil négoce.

Si l'on fait des ouvrages pour les Pays étrangers & pour nos Colonies, on en compose & l'on en distribue aussi pour les différentes classes de Lecteurs. Les Curés de Campagne, les Procureurs, leurs Clercs, les petits Bourgeois, les Artisans, les femmes de chambre, &c. veulent lire, soit pour s'amuser, soit pour s'orner l'esprit. Il leur faut des Livres à leur portée, & nous avons heureusement beaucoup d'Auteurs en état de n'employer que la dose d'esprit qui convient à tout ce monde là. Un Roman que vous liriez avec plaisir les ennuyeroit mortellement ; ils n'entendroient rien à des ouvrages ingénieux où le grand monde seroit dépeint avec délicatesse ; de même que vous ne pourriez supporter la lecture de tel Livre qui les enchante, parce que leurs mœurs ou celles de gens de leur connoissance y sont décrites.

Vous allez décider, Monsieur, pour quelle espèce de Lecteurs a été composé un petit Roman nouveau, intitulé : *Le voyage de Mantes, ou les vacances de 17...* orné de figures en taille douce. *M. Hugon*, Procureur, sa femme, son

fils, sa fille, son Maître-Clerc, un autre Clerc Pensionnaire, deux chiens & un Perroquet, partent un jour de Paris dans la grande Cariolle de Saint Germain pour se rendre à Mantes. Il n'arrive rien de remarquable à nos Voyageurs jusqu'à Neuilli, où ils sont témoins d'un terrible combat entre un Mitron & un Fiacre. Les deux champions débutent par de grands coups de fouet. Ils s'accrochent ensuite, & bien-tôt après on les voit rouler ensemble sur la poussière. On est contraint de jetter plusieurs sceaux d'eau pour les séparer.

Nos Voyageurs remontent dans leur voiture, arrivent à Saint Germain, & font connoissance avec un Abbé qui alloit aussi à Mantes passer quelque temps au Château de *Blemicourt*, situé à quelque distance de cette Ville. C'est justement où le Procureur & toute sa famille étoient invités. On part le lendemain à pied pour se rendre à Poissy, & on essuye un furieux orage qui endommage considérablement les juppons & les robes de Madame & de Mademoiselle *Hugon*. Un des chiens de la Procureuse occasionne dans l'Auberge de Poissy un terrible vacarme, suivi d'un combat plus sanglant que celui du Fiacre avec le Mitron.

On s'embarque dans les Batelets, & on arrive heureusement à Mantes, où Madame *de Blemicourt* avoit envoyé un Equipage, espèce de fourgon rempli de paille dans lequel on s'arrangea du mieux qu'il fut possible. Le Clerc pensionnaire qui cherchoit depuis long-tems l'occasion de se trouver seul avec la fille du Procureur, ne voulut pas monter dans la Voiture, & déclara qu'il feroit le reste de la route à pied avec Mlle *Hugon*. Il ne trouva point d'obstacle à son projet; mais au lieu de prendre le chemin du Château, il s'égara, & aboutit avec sa maîtresse dans un cabaret. La présence du fils de M. *Hugon* qui avoit absolument voulu suivre sa sœur, les incommodoit furieusement. On fit tant boire ce jeune homme qu'il fut bientôt assoupi. Nos deux Amans ne s'endormirent pas.

Madame *de Blemicourt*, quoique fille d'un Huissier, sçavoit très-bien vivre. Elle ne cherchoit qu'à amuser les *Hugons*, ses parens, & toute leur suite. On joua à ces petits jeux où l'on donne des gages. On fit aussi des parties de chasse. Le Procureur croyant une fois appercevoir une compagnie de perdreaux, tua plusieurs dindons qui appartenoient à un Paysan

& qu'il fallut payer ; ce qui donna lieu à bien des plaisanteries.

Le Maître Clerc faisoit sa Cour à la femme du Procureur. Le Clerc Pensionnaire rendoit ses devoirs à Mlle *Hugon*, à une petite Villageoise, & à Madame *de Blemicourt*. C'étoit le plus occupé. M. *Babouin*, Marchand Epicier de Mantes, soupiroit pour la fille du Procureur, & la demanda en mariage. L'Abbé se réjouissoit de son mieux, mais en tout honneur. Quelques hobereaux du Village, grands Chasseurs de leur métier, mangeoient & bûvoient beaucoup, & ne tuoient point de gibier. Le frere & la belle sœur de l'Abbé vinrent avec un jeune Baron au Château, & augmentèrent le nombre de la bonne compagnie.

Le Clerc Pensionnaire, qui est le héros de ce Roman, s'ennuye d'un si long séjour à la campagne. Il laisse Mlle *Hugon*, Madame *de Blemicourt*, & revient à Paris avec sa petite Villageoise, qu'il met dans ses meubles. Quand ses finances sont épuisées, la petite Paysanne prend parti ailleurs. Le Clerc revenu de ses égaremens, épouse le *Baron*, qui n'étoit autre chose qu'une fille déguisée.

C'est par cet heureux hymen que se termine le récit du *voyage de Mantes*. Il y a dans ce petit Roman quelques autres aventures aussi intéressantes que celles dont je viens de faire mention. Telle est l'histoire de *Lolote*, fille de l'Aubergiste de Saint Germain, & celle de M. l'Abbé, qui étoit Ecclésiastique malgré lui, & qui ne s'en consoloit que parce qu'il avoit un bon Prieuré. Sur le frontispice de l'ouvrage on trouve cette épigraphe : *Parva leves capiunt animos*. L'Auteur a voulu faire entendre que son Roman ne contenoit que des fariboles, des fadaises, des choses basses, des riens, *Parva*. Il paroît persuadé qu'un pareil Livre ne peut manquer de plaire à une Nation aussi frivole que la nôtre, *Leves capiunt animos*. Quoique le ton de l'Auteur ne soit pas noble, je suis obligé de convenir qu'il a de l'esprit, & qu'il rend assez bien les mœurs & les propos de ses personnages. Il faut des *Teniers* dans la Littérature. Le *Roman Comique* de *Scarron* & le *Roman Bourgeois* de *Furetière* sont ce que nous avons de mieux dans ce genre.

Je suis, &c.

A Paris, ce 21 Juillet 1753.

LETTRE VIII.

Projet d'ouvrage.

ON voit éclore tous les jours un nombre si prodigieux d'ouvrages de toute espèce qu'il n'est guères possible de se figurer qu'il y ait des Auteurs oisifs. Si cependant il s'en trouvoit par hazard quelqu'un qui ne fût point occupé, je lui conseille de saisir l'idée qui m'a été communiquée par un homme de condition, très-connu dans la République des Lettres, & qui se montre aussi jaloux de corriger les mœurs que beaucoup d'autres le sont de les corrompre. Son projet, qui est très-louable, a déja été exécuté en Angleterre, & peut-être n'est-ce que dans ce pays-là qu'il peut encore réussir. Car dans celui-ci, il souffriroit bien des difficultés ; l'Auteur se verroit sans cesse exposé au danger des applications. Vous en jugerez, Monsieur ; voici ce grand projet.

La France abonde en ouvrages périodiques, sous le titre de *Journaux*, de *Lettres*, de *Réflexions*, sur les Ecrits du tems, de *Nouvelles*, de *Littérature*, &c. L'objet de ces Critiques est d'examiner les

les Livres nouveaux, & d'éclairer ceux qui les composent & ceux qui les lisent. On ne sçauroit trop louer, trop protéger ce genre de travail, instructif & amusant pour tout le monde, excepté pour quelques Auteurs. Mais il seroit peut-être à souhaiter qu'il y eût moins de gens d'esprit occupés à relever les défauts des ouvrages; ce sont d'excellens ouvriers employés à détruire les édifices qu'on n'a élevés qu'avec des peines infinies. Les Critiques devroient du moins se partager. A la bonne heure que les uns s'emploient sans relache à faire sentir les défauts qui déparent nos Livres modernes. Mais je voudrois que les autres attaquassent les vices & les ridicules accumulés dans un même individu; ceux-là feroient la guerre aux fautes de grammaire & de goût, ceux-ci la feroient aux mauvaises mœurs, & je crois que l'emploi de ces derniers seroit plus noble, plus glorieux, plus essentiel que celui des premiers; il est bien plus important de former le cœur que d'éclairer l'esprit. On dira sans doute que cet emploi est aussi plus difficile; j'en conviens; mais il ne surpasse point les forces des gens de mérite qui nous donnent tous les mois des dissertations critiques dans lesquelles on voit

beaucoup d'art, d'érudition & de talens. S'ils s'appliquoient à considérer les hommes & les mœurs, je ne doute pas qu'ils ne réussissent dans cette entreprise, & qu'au lieu de remarques fines & sçavantes qu'ils font faire aux hommes sur les Livres qui les amusent, ils ne leur fournissent des reflexions sensées & profondes sur les vices qui les deshonorent.

Quand même dans un ouvrage tel que celui que j'imagine, il n'y auroit pas des choses absolument neuves, le but que l'Auteur se proposeroit seroit toujours avantageux ; il est certain que bien des reflexions, quoique déja faites, seroient encore nouvelles pour une infinité de Lecteurs qui n'ont jamais ouvert un Livre de morale, dès qu'il leur a paru un peu étendu, mais qui entreprendroient avec plaisir une lecture d'un demi quart d'heure ; ils y trouveroient des pensées qui tourneroient tout aussi-bien au profit de leurs mœurs que si elles n'avoient jamais été écrites.

Ce ne seroit peut-être pas une entreprise ridicule que de faire imprimer la traduction du *Spectateur*, feuille à feuille, tel que l'original à paru autrefois en Angleterre. Combien de gens, qui ne connoissent pas même cet excellent ou-

vrage, le liroient, si on le leur présentoit ainsi par morceaux détachés : ils liroient en dix-huit mois ce qu'à la vérité ils auroient pû lire en huit jours, mais ce qu'ils n'auroient certainement jamais lû si on ne s'étoit pas plié à leur foiblesse, & accommodé au peu de temps qu'ils ont à donner à des choses sérieuses. Peut-être aussi que les objets qu'on présenteroit dans des feuilles détachées deviendroient plus sensibles que s'ils étoient confondus avec d'autres dans un long ouvrage. Une seule figure représentée avec force dans un tableau étonne plus les yeux, fait une impression plus forte qu'une multitude de personnages, quelque bien exprimés qu'ils soient. De même un homme qui dans la peinture fidèle d'un vice, reconnoîtroit celui dont intérieurement il s'avoueroit coupable, seroit plus frappé & plus disposé à s'en corriger que si ce vice étoit combattu avec beaucoup d'autres qu'il n'auroit point à se reprocher.

Ce qui fait qu'on a méprisé les Commentateurs du dernier siécle, c'est que le but de leurs soins, de leurs veilles & de leurs recherches, étoit peu important pour la société. Corriger, éclaircir un passage de Ciceron ou de Perse,

eſt un travail dont peu de perſonnes ſont à portée de profiter. Donner des règles pour juger les ouvrages d'eſprit, quoique plus de gens recueillent le fruit de ce travail, cependant il n'eſt pas encore d'une utilité bien générale. Mais attaquer les vices, redreſſer, corriger les mœurs, c'eſt un objet qui intéreſſe non-ſeulement nos Concitoyens, mais les Nations étrangères & les générations qui ſont à naître. Ajoutez à cela qu'en cherchant à perfectionner les mœurs des hommes, on épure quelquefois les ſiennes. *Plutarque* dit qu'il avoit commencé à écrire pour les autres, & qu'il continuoit pour l'amour de lui-même, parce que l'exemple des grands perſonnages, dont il retraçoit les belles actions, l'excitoit à la vertu.

Etre utile aux hommes, perfectionner leurs mœurs, ſe corriger ſoi-même, voilà l'objet que je propoſe à des gens de mérite, dont les talens ſont enfouïs, ou qui ne les portent que ſur des objets frivoles.

Le Soldat parvenu

Nous avons un *Payſan parvenu* & une *Payſanne parvenue*. Voici encore, Monſieur, un nouveau Roman, dont le Héros fait une brillante fortune. Le titre de

cet ouvrage en deux volumes *in*-12 est : *Le Soldat parvenu, ou Memoires & aventures de M. de Verval, dit Bellerose.* Ce Soldat s'appelle *Antoine Grinedal*, fils d'un Boutonnier de Saint Omer. Il commence par s'engager dans un Regiment, & sa bravoure lui procure bien-tôt la hallebarde ; mais une affaire d'honneur l'oblige de déserter. Il se met en condition auprès d'une Marquise qui lui témoigne tous les sentimens qu'ont d'ordinaire les femmes de qualité pour les domestiques jeunes, beaux, & bien faits. On dit que les femmes sont discretes sur certains articles. Ce n'étoit point là le caractere de la Marquise *de Crémi*. Dès la première conversation qu'elle eut avec *Grinedal*, elle ne lui cacha point qu'elle avoit beaucoup aimé un jeune Peintre, & qu'elle avoit passé avec lui dix années d'une manière fort agréable. Ce petit aveu ne fit rien perdre à *Grinedal* de l'estime qu'il avoit conçue pour la Marquise ; & il se trouva trop heureux de pouvoir remplacer le Peintre. Ce n'étoit point un de ces fades héros de Roman qui ne pardonnent pas la moindre petite foiblesse à l'objet de leur amour. Il eût été ridicule que le fils d'un Boutonnier eût fait voir ua udélicatesse, dont les gens même de

condition ne se piquent pas aujourd'hui. La Marquise, avant que de rien accorder à son nouvel Amant, fut trois mois sans le voir, & exigea de lui qu'il ne sortiroit point d'un Château où elle l'envoya, & qu'il ne feroit aucune question à qui que ce fût. Après les confidences qu'elle venoit de lui faire, il n'étoit pas besoin qu'il questionnât personne sur le compte de Madame *de Crémi.*

Le sieur *Bellerose* est découvert chez la Marquise ; on le conduit en Flandre, & on le condamne à avoir la tête cassée comme déserteur. La grace arrive une minute avant l'exécution. *Bellerose* s'en revient à Paris, retourne chez la Marquise, qui démêlant tous les jours en lui un nouveau mérite, se détermine à l'épouser. Quelque temps après son mariage, elle est poignardée dans son lit. Cet assassinat est l'ouvrage du Peintre, qui trouvoit mauvais qu'on lui eût donné un successeur. On accuse *Bellerose*, & on le met en prison. Il se sauve en Espagne, où il rentre au service, passe par tous les Grades militaires, & parvient à celui de Colonel. Sa bonne mine le fait aimer d'une Veuve Espagnole, femme de grande condition, qui donne sa main à *Bellerose*, qu'on appelloit pour lors M.

de Verval. De ce nouveau mariage viennent quelques enfans qui ne vêcurent point. La sœur de notre héros joue un rôle distingué dans ce Roman. Après avoir été assez long-temps femme de chambre, elle épouse un Officier Irlandois qui la ruine, & qui lui laisse en mourant deux garçons & une fille dont *Verval* prend soin. Le laquais même du *Soldat parvenu* parvient à son tour ; ce qui n'est pas extraordinaire. Tel est, Monsieur, le fond principal des aventures du fils du Boutonnier de Saint Omer.

Quoiqu'*Antoine Grinedal* n'eût pas reçu une excellente éducation, il se piquoit de connoître assez bien le monde. » Les hommes, dit-il, & sur tout les fem» mes, n'estiment guères que les quali» tés extérieures. Ayez une taille un peu » haute, la jambe bien faite, de beaux » cheveux, de la vivacité, de l'agilité, » & un peu bon air, on vous tient quitte » des vertus & des talens. On veut des » graces ; mais ordinairement ce sont les » graces du corps qu'on demande, & » non pas celles de l'esprit. Peu de fem» mes ressemblent à cette Princesse qui » embrassoit un homme fort laid, parce » qu'il avoit beaucoup d'esprit. La nais» sance est aussi un point qui couvre

» bien des défauts aux yeux des femmes.
» Soyez Prince, & ayez la jambe torte,
» le corps petit, bossu, vous n'en êtes
» pas moins sûr de plaire, non pas peut-
» être autant que si vous aviez le corps
» & la jambe bien faite, mais mieux
» qu'un Cavalier qui n'a ni Principauté
» ni titres, &c. » Il me paroît que *Grinedal* est un peu en contradiction avec lui-même ; car si un petit homme laid & bossu est sûr de plaire lorsqu'il a de la naissance, comment peut-on dire que les femmes n'aiment dans les hommes que les graces du corps ? D'ailleurs notre *Soldat parvenu* est moins en droit que personne de soutenir que les femmes n'ont coûtume d'aimer un homme qu'à cause de sa noblesse & de ses titres ? Si ce reproche étoit bien fondé, deux veuves du plus haut rang auroient-elles épousé *un polisson* (ce sont ses termes) tel qu'*Antoine Grinedal* ?

Notre héros s'étoit formé une idée très-avantageuse de la charité Monastique. Un jour qu'il se trouvoit sans argent, & qu'il ne sçavoit où diner, il apperçut un beau Monastère. Les heureux habitans de cette Maison, se disoit-il à lui-même, vivent sans inquiétude & sans travail ; ils jouissent de gros revenus,

fruits de la piété de nos pères ; ils doivent en faire part aux pauvres. « Je ne » suis, ajouta-t-il, rien moins que riche. » Ne pourrois-je pas sans bassesse exiger » d'eux un peu de ce superflu ? Y au» roit-il du mal à leur aller, par exemple, » demander à dîner ? Ne voit-on pas des » gens très-distingués aller demander la » soupe à un ami ? Ces gens-ci sont les » amis des pauvres, je suis dans l'indi» gence ; ils sont donc de mes amis. » Ce raisonnement lui parut sans replique. En conséquence il s'approche du Monastère ; il s'adresse au Frere Portier, & lui dit : Je viens vous demander à déjeuner & à diner. J'espère que vous ne me refuserez pas. Pardonnez-moi, Monsieur, répondit le très-cher Frère ; je n'ai pas l'honneur de vous connoître. Il ne s'agit pas de cela, reprit notre héros affamé. Vous & vos pères vous êtes tous de mes amis. Eh bien mon ami, puisqu'ami il y a, repliqua le Moine, je vais vous donner un conseil ; c'est de vous retirer, de peur qu'on ne vous fasse rentrer aux Petites-Maisons, d'où vous me paroissez échappé. En disant cela il ferme la porte au pauvre Soldat. Cette aventure n'est qu'une copie de celle des Rats, qui dans *la Fontaine* vont demander du secours à un

de leurs camarades enfermé dans un fromage de Hollande. Quelle fable charmante ! Quelle fine critique !

L'histoire du Comte d'*Uffai* fait un épisode considérable dans ce Roman. Le Comte d'*Uffai* étoit un Gentilhomme du Dauphiné, qui se lassant d'être sous la férule d'un sévère Précepteur, le tua un beau jour d'un coup de fusil. Il se sauve, & trouve un Hermite qui lui offre charitablement un asile. Le jeune Comte accepte la proposition, & se laisse conduire à l'hermitage. C'étoit une caverne de voleurs à peu-près semblable à celle dont il est fait mention dans le Roman de *Gil-Blas*. Les aventures du Comte d'*Uffai* sont presque la matière du second volume. Ces sortes d'épisodes sont d'une grande ressource pour les Romanciers. Quand leur imagination s'est épuisée sur le fond principal, ils font paroître sur la scène un autre Héros qui raconte tous les événemens de sa vie. Par ce moyen on fait sous un même titre plusieurs Romans à la fois. Il y a de quoi en faire trois & même quatre dans le *Soldat parvenu*.

L'Auteur caractérise assez bien la vanité ridicule des Gentilshommes campagnards. « Mon père en mourant, dit

» le Comte d'*Uſſai*, avoit laiſſé trois fils
» dont j'étois l'aîné. Il fut décidé dans la
» famille que je ſerois *Comte*, mon puîné
» *Marquis*, & le cadet *Chevalier* : manie
» aſſez commune parmi nos hobereaux,
» qui de leur autorité privée font leurs
» enfans Comtes, Marquis ou Cheva-
» liers, leur ôtent leur véritable nom
» pour leur faire porter celui de quelque
» chaumière, & ne leur laiſſent pour tout
» héritage que de vains titres uſurpés,
» des noms frivoles, avec beaucoup d'or-
» gueil & de fatuité. »

Il me ſemble que le Comte d'*Uſſai* pouſſe la ſincérité un peu trop loin ; il n'épargne pas même ſa mère, & il fait entendre qu'elle entretenoit un commerce de galanterie avec le Précepteur de ſes enfans. Ce n'étoit point un pédagogue craſſeux. « Il portoit d'ordinaire un ha-
» bit violet à boutons d'or. Ses cheveux
» étoient toujours friſés & muſqués avec
» grand ſoin. Il employoit des pâtes, des
» pommades, & je ne ſçai combien d'au-
» tres brimborions pour conſerver la
» fraîcheur de ſon teint & la blancheur
» de ſa peau. A tout cela il joignoit une
» figure avantageuſe. Il avoit de l'eſprit,
» faiſoit des vers, chantoit joliment, ſça-
» voit toutes ſortes de chanſons ; & la

» musique à fond, parloit bien, & possé-
» doit en perfection l'art de s'insinuer. »
Je ne comprends pas comment un Abbé de ce mérite pouvoit rester en Province; il auroit fait fortune à Paris. Quoique le Roman du *Soldat parvenu* soit très-mal écrit en général, on est obligé de convenir qu'il attache le Lecteur. En réformant le style, & en retranchant beaucoup de superfluités, on en pourroit faire un ouvrage assez agréable.

Lettres critiques &c. Le célèbre M. *de Voltaire* n'est pas ménagé, Monsieur, dans un Livre qu'on vient de réimprimer & qu'on trouve chez *Duchesne*, Libraire, rue Saint Jacques; il a pour titre: *Lettres Critiques sur les Lettres Philosophiques de M. de Voltaire, par rapport à notre ame, à sa spiritualité & à son immortalité, avec la défense des pensées de Paschal contre la Critique du même M. de Voltaire.* Le but de cet ouvrage est de prouver que M. *de Voltaire* est un mauvais Philosophe. » Tout le mon-
» de, dit le Critique, connoissoit depuis
» long-tems le talent poëtique de cet
» Auteur. Il s'est signalé par des Pièces
» de Théâtre, par un long Poëme, & mê-
» me par une histoire de Charles XII,
» assez dans ce genie là; mais jusqu'ici,

…onne que je sçache, ne le soupçon-…e de science. En louant cette ima-…ation forte & brillante, qui lui dicte … très-beaux vers, on ne s'étoit point …isé de le mettre dans la classe des gens …ui pensent & qui raisonnent .... Sans …entir, M. *de Voltaire* est bien heureux d'avoir fait le voyage d'Angleterre ! Il faut qu'il s'y soit emparé de la scien-ce universelle, & que les divers genres » de sçavoir qui fleurissent dans cette Isle » chérie des Muses, se soient arrangés » tout d'un coup, je ne sçai comment, » dans sa tête .... A présent il parle de » tout en Maître. Il paroit tout à la fois » Théologien, politique, Géomètre & » qui plus est Philosophe .... J'ai lu ses » Lettres *sur les Anglois*, & je vous » avouerai naturellement que loin d'y » trouver un Philosophe, je n'y ai recon-» nu que le Poëte. » Après cet heureux préambule, l'Auteur entre en matière, & traite durement le Poëte Philosophe. Je ne ferai qu'effleurer cette Critique amè-re. M. *de Voltaire* s'est contredit en par-lant d'un célèbre Métaphysicien du der-nier siécle. » Mallebranche de l'Oratoire, » dans ses illusions sublimes, non seule-» ment *admit* les idées innées ; mais il ne » doutoit pas que nous ne vissions tout en

» Dieu, & que Dieu, pour ainsi dire, ne fût » notre ame. » L'Oratorien enseigne que notre ame voit les objets en s'appliquant à la Substance divine qui les lui représente ; il n'avoit donc garde de croire que notre ame renfermât en elle-même les idées de ces objets, ni que ces idées fussent nées avec elle. M. *de Voltaire* rejette cette faute sur l'Imprimeur, & dit qu'au lieu d'*admit les idées innées*, il faut lire *n'admit point*. Il est certain que la contradiction disparoit; mais la phrase ne seroit pas correcte, & le Censeur prétend que M. *de Voltaire* sçait mieux parler que penser.

Le Métaphysicien bel-esprit, dit dans un autre endroit : *Personne ne me fera jamais croire que je pense toujours.* On convient qu'il a raison dans un certain sens ; mais on lui prouve ensuite qu'il est essentiel à l'ame de penser toujours. » Je » suis corps & je pense. Je n'en sçai pas » davantage. Irai-je attribuer à une cause » inconnue ce que je puis si aisément at- » tribuer à la seule cause seconde que » je connois ? Ce raisonnement est encore de M. *de Voltaire*, qui attribue au corps la faculté de penser, par la raison qu'il connoit le corps, & que c'est la seule chose qu'il connoisse ; & quelques pages plus bas, il dit : Je ne connois point du

tout la matière. S'il ne la connoit point, il n'a pas plus de droit d'affirmer qu'elle pense, que de le nier, & il ne lui est pas plus aisé d'attribuer cet effet à la matière qu'il ne connoit point du tout, qu'à toute autre cause inconnue.

C'est en faveur de la Religion que M. *de Voltaire* soutient que la matière peut penser. » En effet, dit-il, quel est l'hom» me qui osera assurer sans une impiété » absurde, qu'il est impossible au Créa» teur de donner à la matière la pensée » & le sentiment. Voyez, je vous prie, » à quel embarras vous êtes réduit, vous » qui bornez ainsi la puissance du Créa» teur. » Tous les Philosophes Chrétiens ne craindront point de passer pour des impies, en soutenant que Dieu ne peut pas *donner à la matière la pensée & le sentiment*, parce que les natures des choses immuables ne sont point l'objet de la Toute-puissance divine.

On reproche à notre Philosophe de ne pas connoitre les termes des Sciences dont il parle. Par exemple, il dit quelque part : Je soupçonne avec bien de l'apparence, qu'Archimede & une Taupe sont de la même *espèce*, quoique d'un *genre* différent. Il a voulu dire : Ar-

chimède & une Taupe sont du même *genre* quoique *de différente espèce.*

Qu'est-ce que le pouvoir d'appercevoir & de sentir, se demande à lui-même M. *de Voltaire*? Je satisferai, dit-il, à cette question quand *les humanités* m'auront appris ce que c'est que le son, la lumière, l'espace, le corps, le tems. Je ne sçache pas que *les humanités* enseignent de pareilles choses.

Dans la seconde partie de cet ouvrage, on justifie les pensées de *Paschal*, attaquées par M. *de Voltaire.* Je ne citerai qu'un très-petit nombre de ces pensées, & je rapporterai en même tems la critique & la réfutation de la critique. Selon *Paschal*, » les Sages parmi les payens » qui ont dit qu'il y a un Dieu, ont été » persécutés; les Juifs haïs, les Chré- » tiens encore plus. » M. *de Voltaire* prétend que les Sages, les Juifs & les Chrétiens n'ont eu que ce qu'ils avoient bien mérité. *Socrate* étoit un étourdi, un mal avisé qui s'éleva contre le culte extérieur de son pays, & qui se fit des ennemis puissans fort mal-à-propos. Les Juifs étoient un vil peuple, superstitieux, ignorant, privé des arts & du commerce, qui massacroit sans pitié ses ennemis vaincus, & qui méprisoit les peuples les

plus policés. Les Chrétiens ne tendoient qu'à renverser la Religion & l'Empire: tous très-dignes, par conséquent, des cruelles persécutions qu'ils essuyèrent. Si la conduite de *Socrate* étoit un crime digne de mort, comment doit-on traiter tous ces prétendus Philosophes de nos jours, qui frondent ouvertement la Religion de leur pays, & qui se font *des ennemis puissans fort mal-à-propos.* Pour agir de la sorte, ne faut-il pas être *un mal-avisé, un étourdi? M. de Voltaire* appelle les Juifs un peuple vil, ignorant, privé des arts & du commerce. Ces traits ne conviennent ni aux Juifs qui vivoient sous le regne de Salomon, ni à ceux du siécle d'Herode, ni même à ceux du tems de *Philon* & de *Joseph.* Il est bien vrai que la Religion de *Jesus-Christ* tendoit à détruire l'Idolâtrie; mais jamais les Chrétiens ne formèrent le complot de renverser l'Empire.

Voici une autre pensée de *Paschal:* » L'extrême esprit est accusé de folie, » comme l'extrême défaut. Rien ne passe » pour bon que la médiocrité. » M. *de Voltaire* remarque fort-bien que l'extrême esprit ne sçauroit être folie, mais sa censure porte à faux, parce que *Paschal* n'a point dit que l'extrême esprit *soit fo-*

lie, mais qu'on l'accuſe de l'être. En effet, l'expérience a juſtifié plus d'un fois ce mot d'*Ariſtote*, cité par *Seneque : Nullum magnum ingenium ſine mixturâ dementiæ fuit.* M. *de Voltaire* nous explique ce que c'eſt que la Folie. C'eſt, dit-il, l'extrême vivacité & volubilité d'eſprit, que cauſe un certain dérangement dans les organes, qui fait voir pluſieurs objets trop vîte, ou qui arrête l'imagination ſur un ſeul avec trop d'application & de violence. Une telle diſpoſition, ajoute le Critique, exclud le talent de raiſonner juſte. Cependant comme elle a différens degrès, l'on peut en prendre des teintures plus ou moins fortes. Les beaux eſprits en général, & les Poëtes en particulier ont un peu le malheur d'y être ſujets.

Si la foudre, dit *Paſchal*, tomboit ſur les lieux bas, les Poëtes manqueroient de preuves. M. *de Voltaire* répond à cela que les comparaiſons ne prouvent rien ni en vers ni en proſe. Il a raiſon. Mais, ajoûte le Critique, il n'arrive que trop aux eſprits que l'imagination gouverne, tels que ſont les Poëtes en général avec leurs admirateurs outrés, de ſe laiſſer perſuader par un trait brillant, d'être convaincus par un Antithèſe, & de pren-

dre de ſimples convenances pour de bonnes preuves.

Paſchal s'eſt trompé en avançant que la Poëſie n'avoit point d'objet fixe. Ce ſublime génie qui ſçavoit tant de choſes, & qui les ſçavoit ſi bien, ne ſe connoiſſoit que très-médiocrement en beautés Poëtiques. Pourquoi parler de ce qu'on n'entend pas ? C'eſt un reproche que M. *de Voltaire* fait avec raiſon à *Paſchal*. M. *de Voltaire* auroit dû ſe renfermer ainſi dans ſon talent, ſans vouloir étendre une critique audacieuſe ſur des choſes qui ne ſont pas du reſſort du bel-eſprit. S'il eût ſuivi ce judicieux précepte d'*Horace*,

Sumite materiam veſtris, qui ſcribitis, æquam viribus.

Il ſe ſeroit bien gardé, comme le remarque le Critique, d'attaquer un Auteur tel que *Paſchal*, & il n'auroit pas juſtifié par ſon propre exemple qu'il y a loin d'un Poëte à un grand Homme.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 24 Juillet
1753.

LETTRE IX.

Térée. LA Tragédie, Monsieur, n'est point faite pour le Cabinet. Comme elle doit être toute action, il lui faut le Théâtre. C'est là que le Public rassemblé laisse à l'esprit & plus encore au cœur le soin d'apprécier ce qu'on y représente. L'admiration qui s'écrie, les larmes qui coulent, sont de sûrs garans, non pas toûjours de la bonté, mais du moins du succès d'une Pièce. Un Auteur Dramatique est bien à plaindre lorsqu'il n'a que la voie de l'impression pour se faire connoître. Comment recueillir les suffrages de tant de Juges dispersés, qui d'ailleurs ne sont plus dans les mêmes dispositions ? Ce n'est plus ce corps de lumière & de goût dont tous les Membres réunis au spectacle se prêtent un secours mutuel, s'échauffent ensemble par le jeu de la représentation, & concourent par le plaisir au même jugement. Le Public en effet ressemble assez à la Prêtresse, qui ne rendoit ses oracles que dans le Temple, & sur le trépié d'Apollon. Hors de là le

Dieu qui l'agitoit l'abandonnoit ; elle ne se sentoit plus inspirée.

Il y auroit cependant de la cruauté à refuser à de jeunes Auteurs la consolation de faire imprimer des Pièces qui n'ont point été jouées. Si ce n'est pas remporter une victoire brillante, c'est du moins faire une retraite quelquefois honorable. Le génie dramatique, malgré tout le sang froid d'une lecture tranquille, ne peut échapper au connoisseur ; & tel qui n'aura point obtenu les honneurs de la scène, peut paroître les mériter mieux que bien d'autres, à qui la faveur les procure. Vous allez juger, Monsieur, si une Tragédie nouvelle intitulée, *Térée*, imprimée depuis peu, méritoit d'être reçue au Théâtre. L'Auteur, M. *Guis*, a certainement du génie, de l'invention, du feu, & c'est pour cela que j'ai cru devoir vous parler de son ouvrage, quoiqu'il soit ignoré.

Suivant la Fable, *Térée*, Roi de Thrace, amoureux de *Philomèle* fille de *Pandion* Roi d'Athènes, attira cette Princesse dans un Temple de Mars pour satisfaire sa passion ; & comme elle n'y voulut point consentir, il lui coupa la langue, & la fit enfermer. *Philomèle* peignit sur une toile tout ce qui lui étoit

arrivé, & l'envoya à *Progné* sa sœur, femme de *Térée*. Celle-ci vint à la tête d'une troupe de femmes délivrer *Philomèle* de sa prison ; puis elle fit à *Térée* un festin de son propre fils *Ytis*. Après qu'il eût mangé, elle lui apporta encore la tête. *Térée* s'étant mis en devoir de tuer sa femme, fut métamorphosé en épervier, *Progné* en hyrondelle, & *Philomèle* en rossignol. Voici comme M. *Guis* a plié cet horrible sujet aux regles du Théâtre.

Progné ouvre la scène par le spectacle d'une pompe funèbre en l'honneur de *Philomèle*, qu'on lui a dit assassinée par des brigands. *Térée*, qu'elle soupçonne, vient lui-même se lier au serment qu'elle fait de venger la mort de sa sœur. *Philomèle* arrive à la Cour, & juge à propos de ne point se faire connoître à la Reine ; elle se dit une certaine *Déidamie*, qui accompagnoit *Philomèle* lorsqu'elle a été massacrée. Après s'être un peu fait prier, elle dévoile les crimes de *Térée*, en accommodant l'histoire à sa façon, comme si elle étoit réellement *Déidamie*. *Progné* laisse pressentir son affreuse vengeance. *Térée* decouvre toutes ses fureurs à un confident, & les feux criminels dont il brûle toûjours pour *Philomèle*. Il se dé-

termine à tuer *Déidamie*, qu'il ſoupçonne d'avoir tout révélé. Il la reconnoit pour *Philomèle* au moment qu'il va la poignarder ; il tombe à ſes genoux ; la Princeſſe fuit épouvantée. *Térée* forme le projet de l'enlever ; *Progné* en eſt inſtruite un inſtant après qu'elle a reconnu & embraſſé ſa ſœur. Furieuſe, égarée, elle ſaiſit ce moment pour ſe venger. Elle aſſaſſine ſon propre fils, & ſe tue elle-même ſur le corps de cet enfant. *Térée*, à cet affreux ſpectacle, ſe punit de tous ſes crimes, & ſe poignarde à ſon tour. *Pandion* témoin de tant d'horreurs, fuit avec ſa chere *Philomèle*, ſeul eſpoir de ſa famille.

Tel eſt, Monſieur, le fond de ce Poëme. Si le Sujet n'eſt point des plus heureux pour notre Théâtre, il eſt du moins des plus tragiques pour tous les Théâtres du monde. Que de ſituations terribles ! On y trouve des beautés vraiment tragiques ; mais trop de petits mouvemens cauſés par des ſorties fréquentes & par des retours multipliés ſur la Scène, ſouvent même forcés, qui embarraſſent la rapidité de l'action, qui dégradent ſa nobleſſe, & qui ne font que diminuer ſa force. Ce n'eſt pas ainſi que nos grands Maîtres font agir leurs per-

ſonnages. Les mêmes Acteurs ne reviennnent que rarement dans le même Acte, & lorſqu'ils y reparoiſſent, leur préſence produit quelque grand effet. Ce n'eſt pas que les paſſions ne ſe heurtent dans cette Tragédie ; mais leur choc n'a pas aſſez de violence ; ce ne ſont que pluſieurs petits coups répétés. J'aurois d'ailleurs ſouhaité qu'on eût donné à *Philomèle* un Prince aimable pour amant ; il eût accompagné *Pandion* à la Cour de Thrace, la vengeance à la main ; & ce tendre intérêt eût adouci la férocité de cette Pièce. C'étoit peut-être le ſeul moyen d'accommoder le Sujet à la Françoiſe ; avec ce tempérament, il auroit pû paſſer. *Térée* reconnoiſſant *Philomèle*, lorſqu'il eſt près de la poignarder, forme un coup de Théâtre frappant, & cet endroit eût beaucoup gagné à la repréſentation. Mais le caractère de *Philomèle* n'eſt-il pas manqué par l'eſprit de déguiſement & d'artifice que l'Auteur lui donne en pure perte, puiſqu'elle n'en révèle pas moins tous les crimes de *Térée*, & qu'elle eſt reconnue un moment après ? L'ingénuité, ce me ſemble, lui convenoit mieux. Qu'avoit-elle à craindre devant ſa ſœur, & pourquoi n'y point paroître, comme le doit une Princeſſe, jeune, aimable,

vertueuſe, & par conſéquent, incapable de feinte ? Eſt-il un caractère plus heureux, plus charmant ? N'eſt-il pas dans la nature, dans la vraiſemblance ? Je dis plus ; il auroit fallu le lui donner dans la Pièce, ſi elle ne l'avoit pas eu dans l'hiſtoire. Le Théâtre corrige les mœurs pour augmenter le plaiſir, & la vertu malheureuſe fait l'intérêt le plus touchant.

Je dois cette juſtice à l'Auteur qu'il entend aſſez bien le dialogue. Ses diſcours pour l'ordinaire ſont juſtes, précis & paſſionnés ; ce qui n'eſt pas peu de choſe dans un temps où les écarts emphatiques, les déclamations ampoulées vouloient s'emparer de notre Théâtre, & prendre la place de la juſteſſe & du ſentiment. Il ne manque à M. *Guis* qu'un certain goût dans l'exécution ; & c'eſt ce qui fait aujourd'hui le grand mérite.

Ce tombeau, ces ſermens, cette pompe par laquelle commence ſon Poëme, ſont un coup de Maître. L'étincelle part ; un vaſte incendie va s'allumer : il falloit ſoûtenir ce ton ; c'eſt celui de la grande Tragédie, & c'eſt auſſi un des plus beaux endroits de cet ouvrage : le voici. *Progné* parle.

D'une Sœur immolée ombre pâle & sanglante,
A mes sens éperdus ombre toujours présente;
Si les cris des vivans percent les sombres bords,
Entend ma triste voix des régions des morts;
Et du sein du tombeau que j'élève à ta cendre,
Reçoi ces pleurs amers que tu me fais répandre.
Et vous, terribles Dieux; Dieux vengeurs des forfaits,
Ecoutez les sermens & les vœux que je fais:
Si son sang répandu, ce sang de l'innocence,
Est monté jusqu'au Ciel, & demande vengeance,
Nommez le criminel, & je jure par vous,
Par ce sacré tombeau que j'embrasse à genoux,
De livrer à la mort la tête du coupable,
Et de perdre avec lui sa race abominable.
Ministre du Dieu Mars, & vous de qui les pleurs
Dans ce lugubre jour honorent mes malheurs;

Allez, volez au Temple, & qu'un prompt
sacrifice,
De nos Dieux irrités appaise la justice.

Puis s'adressant à son époux :

Seigneur, cette journée
A de tristes devoirs, aux larmes destinée,
N'offre dans ce Palais que de pâles flambeaux,
Une pompe funèbre, & l'horreur des tombeaux.
Si l'assassin cruel, auteur de nos allarmes,
A pû dans les combats échapper à vos armes,
J'ai juré par ma Sœur, par tout son sang
versé,
Et par ce juste Ciel, comme nous offensé,
De punir sans pitié sa criminelle audace,
Et de faire avec lui périr toute sa race.
Unissez vos fureurs à mes ressentimens,
Et qu'un serment affreux vous lie à mes
sermens.

L'infame *Térée* ose lui répondre avec la même force.

Oui, de votre ennemi la perte est légitime.
Le Ciel même vous doit cette grande
victime,

Madame ; & quand les Dieux suspendant leur courroux,
De sa tête coupable éloigneroient les coups,
Reposez-vous sur lui du soin de son supplice ;
Lui-même mieux que nous il se fera justice :
Dans son sein malheureux il porte un trait vengeur ;
Et déja ses bourreaux sont au fond de son cœur.

Voilà de la Poësie mâle & tragique. Mais en général la versification de cette pièce n'est point soûtenue. On sçait que la matière tombe quelquefois ; c'est alors qu'il faut la relever par l'expression. Il y a bien des vers foibles, prosaïques & languissans dans l'ouvrage de M. *Guis*, sans compter les défauts de style & les fautes de langage. Il n'y a point de Lecteur qui puisse supporter ce *Térée*, qui *mugit*, cette sœur *d'un si parfait mérite*, *&c.* L'Auteur est encore jeune ; avec des conseils, du courage & de l'étude, il peut se corriger :

Nunc animis opus, Ænea, nunc pectore firmo.

M. *Guis* a dédié sa Pièce à l'homme

de France qui mérite le plus les hommages littéraires, à M. *Titon du Tillet*, si célèbre par le Parnasse François qu'il a fait exécuter en bronze. Simple particulier, c'est l'ami des Talens; près du Trône, il en eût été le Mécène.

Les frères *Estienne*, Libraires rue St. Jacques, ont mis en vente depuis quelques jours un ouvrage solide & bien intéressant pour tous ceux qui s'appliquent au Commerce, cette source féconde de gloire & de félicité pour tous les Etats où il fleurit. Cet ouvrage en 2 volumes *in*-12, est, *Le Négociant Anglois, ou Traduction libre du Livre intitulé*, THE BRITISH MERCHANT, *contenant divers Mémoires sur le Commerce de l'Angleterre avec la France, le Portugal & l'Espagne, publié pour la premiere fois en* 1713. On découvre dans cet écrit, composé contre nous par quelques-uns des principaux Négocians de Londres, le génie de la Nation Angloise, ses lumières sur tout ce qui a rapport au Commerce; enfin ces principes heureux, dont la pratique constante a conduit la Grande Bretagne à ce point de grandeur où elle est parvenue. Les plus saines maximes du Commerce sont donc rassemblées dans ce

Le Négociant Anglois.

Livre ; mais les conséquences ne sont pas toûjours tirées avec justesse. L'habile Traducteur relève dans des notes judicieuses les faux raisonnemens des Marchands Anglois. Il a mis audevant de sa version un discours de sa façon, qui tient plus de cent cinquante pages, & dans lequel il développe avec une sagacité & une netteté singulière la nature & les principes invariables du Commerce en général ; il y donne aussi une histoire abrégée & une idée précise du nôtre. Ce discours profond & très bien écrit doit faire un honneur infini au Traducteur vis-à-vis de tous ceux qui sont en état d'en sentir le mérite.

Après le discours préliminaire, on trouve un petit Traité *de l'usage de l'Arithmétique politique dans le Commerce & les Finances*. Cette Arithmétique n'est autre chose que l'art de raisonner par chiffres sur des matières qui ont rapport au Gouvernement. Pour en donner un exemple, on suppose qu'un Peuple entreprend une guerre dont le succès pourra être heureux s'il se trouve en état de la supporter plus long-temps que l'ennemi. On suppose en même-temps que cette guerre deviendra fatale à la Nation, qui sera obligée de céder la première,

Dans cette ſuppoſition un habile Miniſtre commence par calculer & comparer la puiſſance & les richeſſes des Partis oppoſés. Il combine juſqu'à quel point chacun peut menager ſes reſſources, & la durée qu'elles peuvent avoir. Les conſéquences qu'il en tire forment ce qu'on appelle l'Arithmétique politique.
„ C'eſt à l'aide de cette méthode, dit-
„ on, que Fabius Maximus rompit les
„ meſures d'Annibal, & rétablit les af-
„ faires de Rome. Ce Dictateur conſidé-
„ ra que les forces de ſon ennemi n'é-
„ toient pas de nature à ſe ſéparer; qu'il
„ ne pourroit lui venir de ſecours que
„ d'un pays éloigné & rempli de fac-
„ tions; qu'Annibal étoit un Capitaine
„ rempli de ſtratagêmes, trop habile pour
„ s'y laiſſer ſurprendre lui-même, & dont
„ l'Armée invincible dans un jour de
„ bataille, mais compoſée de différentes
„ Nations, ſe détruiroit pendant les lon-
„ gueurs de la guerre. Les Romains
„ au contraire combattoient dans leur
„ propre pays, ſans ceſſe à portée de
„ nouveaux renforts. Ce grand homme
„ n'héſita point à changer de plan de
„ Campagne. La juſteſſe de ſes calculs
„ fut le ſalut de ſa patrie, que le courage
„ fougueux ou inconſidéré de tant de

„ Consuls ou de Dictateurs avoit entraî-
„ née sur le penchant de sa ruine. „ On voit par là que l'Arithmétique est plus nécessaire qu'on ne pense, puisque sans elle on ne peut être ni grand Homme d'Etat, ni habile Général d'Armée.

Dans l'article du commerce de l'Angleterre avec la France, on remarque que ce dernier Royaume jouit d'un très-grand avantage, à cause que le commun du peuple y vit de racines, de choux, & de chataignes, tandis que les Anglois ne peuvent se passer de bœuf ni de pudding. Voilà ce qui fait que le prix de la main-d'œuvre est beaucoup plus considérable en Angleterre qu'en France. L'entretien d'une Armée est une preuve sensible du bon marché auquel la France nourrit ses habitans. Le Roi peut mettre sur pied trois cens mille hommes avec la même somme qu'il en coute aux Anglois pour en entretenir cent douze mille cinq cens. Si l'Angleterre se plaint qu'il lui en coute trop pour la nourriture de ses troupes, que n'accoûtume-t-elle ses soldats à la frugalité? Cette vertu que la Hollande sçait si bien pratiquer, est le fondement de son extrême opulence. “ Aucune Nation ne trafique au-
„ tant & ne consomme aussi peu. Elle

„ achete infiniment ; mais c'est pour re-
„ vendre à profit, soit en améliorant la
„ marchandise, soit en la portant dans
„ les lieux où elle se vend le plus cher.
„ Elle est très-riche en Epiceries des
„ Indes & en Soies de Perse ; mais son
„ peuple s'habille uniment d'étoffes de
„ laine, se nourrit de poissons & de ra-
„ cines. Bien plus, le Hollandois vend
„ à la France ses plus beaux draps, &
„ en achete de communs en Angleterre
„ pour son usage. Il envoie par tout son
„ meilleur beurre, & il achete le moins
„ cher d'Irlande ou du Nord de l'An-
„ gleterre, pour sa propre consommation.
„ Enfin il fournit mille choses de luxe, sans
„ en faire usage ; il procure aux autres
„ Peuples mille choses d'agrément & de
„ délicatesse, sans en être tenté. „ Mais
quel avantage retirent les Hollandois de
toutes ces richesses qu'ils amassent avec
tant de peine ? Ils mangent du fromage,
& boivent de la biere.

Un des Auteurs du *Négociant Anglois* dit qu'en voyageant dans les Provinces-Unies, il ne put voir sans regret un grand nombre de ses Compatriotes établis en différentes Villes de la Hollande, & surtout à Roterdam. Près de cent mille Anglois ; persécutés pour leur Religion,

avoient été contraints de quitter leur Patrie. Cette transmigration fait perdre à l'Angleterre chaque année plus de 600000 l. sterling. L'Auteur, pour faire voir combien ces sortes de désertions sont préjudiciables à l'Etat, raconte l'histoire suivante. « Un Théologien res-
„ pectable de l'Eglise Anglicane avoit
„ essayé sans fruit toutes les rigueurs
„ que nous avons employées ci-devant.
„ Les Non-Conformistes se multiplioient
„ sous la persécution. On vint enfin à
„ les tolérer. Lui en son particulier en
„ usoit bien avec eux, les traitoit avec
„ charité ; & il en ramena plusieurs
„ à la Profession Anglicane. Il me mena
„ un jour avec lui visiter sa Paroisse ;
„ nous tombames chez un Fermier, hom-
„ me très-zélé, & qui de bon cœur eût
„ voulu voir tous les Non-Conformistes
„ bannis du Royaume. Le Théologien
„ sans le reprendre de son zèle, lui de-
„ manda le prix des laines. Le Fermier
„ répondit qu'elles étoient à si bas prix,
„ qu'il avoit été obligé de demander
„ une diminution. Eh bien, reprit le
„ Théologien, si l'on bannissoit encore
„ trois à quatre cens mille Presbytériens
„ qui s'habillent de nos étoffes, pensez

„ vous que le prix de votre laine ren-
„ chérît ? „

L'Auteur Anglois ajoute que le zèle de ses Compatriotes est si grand en général, qu'il les aveugle sur les conséquences ; que tout homme est en état de raisonner comme il faut sur cette matière ; mais que le préjugé est si fort, qu'il ne suffit pas d'attester le sens commun, qu'il faut des autorités. Il cite donc deux fameux personnages de la Cour de Charles II. Le premier, c'est M. *Guillaume Temple*, qui s'exprime ainsi au sujet de la Religion en Hollande. « Quiconque a
„ dessein de changer la Religion dans un
„ Etat par d'autres voies que par celle
„ de la conversion volontaire du Peu-
„ ple, forme le dessein d'attirer les plus
„ terribles fléaux dans cet Etat. La
„ croyance d'un homme n'est pas plus
„ en son pouvoir que la configuration de
„ ses traits, ou le choix de sa stature.
„ Celui qui me dit que je dois changer
„ d'opinion pour embrasser la sienne,
„ parcequ'elle est meilleure, & sans me
„ convaincre par des raisons, pourroit
„ me dire avec autant de justesse que je
„ dois changer mes yeux bruns contre
„ des blonds, parcequ'ils sont meilleurs
„ ou plus estimés. Un homme prend au-

„ tant d'intérêt à son ame qu'un autre
„ homme. C'est pourquoi la Constitu-
„ tion des Provinces-Unies a reglé que
„ chacun vivroit libre dans sa Religion,
„ & que personne ne pourroit être re-
„ cherché à ce sujet. Aussi n'y emploie-
„ t-on aucune violence sur la conscience
„ des habitans, dont les opinions n'ap-
„ portent aucun trouble dans la société.
„ La liberté commune & générale appai-
„ se ici les aigreurs & les inimitiés que
„ la différence des Religions occasionne
„ dans les autres Etats. Enfin, c'est cette
„ liberté de conscience qui a peuplé si
„ prodigieusement les Provinces-Unies,
„ qui a le plus contribué à la grandeur
„ de leurs richesses & de leur commer-
„ ce.

M. *Petty* est le second Ecrivain dont on cite ici l'autorité. Entr'autres raisons qu'il apporte de la liberté générale & absolue de Religion que le Gouvernement Hollandois accorde à ses sujets, il donne celle-ci. « Nul homme ne pourra
„ croire ce qui lui répugne; & le forcer
„ de dire qu'il croit ce qu'il ne croit
„ pas, c'est une violence inutile, ab-
„ surde & injurieuse à Dieu. Les Hol-
„ landois pensent que chacun désire sin-
„ cérement son salut, & le Magistrat ne

„ se croit pas plus obligé d'y pourvoir, „ que d'exiger des Matelots une pro- „ messe de ne pas se noyer volontaire- „ ment. L'hétérodoxie prévaudra toû- „ jours où l'on prendra des soins exces- „ sifs de conserver l'uniformité de croyan- „ ce. Quand même tous les Hétérodoxes „ d'un Pays en seroient chassés, ils se- „ roient bientôt remplacés par une nou- „ velle Secte. On peut même dire en „ général que ce sont les sujets de l'E- „ tat les plus industrieux, & ceux qui „ contribuent le plus à la richesse de la „ Nation. „

Le Négociant Anglois est un ouvrage de détails infinis, dans lesquels il me seroit impossible d'entrer. Tout ce que je puis vous dire, Monsieur, c'est que, suivant mes lumières, à la vérité très-foibles dans cette partie, le Traducteur entend supérieurement la matière qu'il a traitée, & que son Livre peut donner des vûes saines & étendues à tous ceux dont l'ambition louable est d'étudier le commerce.

Je ne vous ai point encore parlé, Monsieur, de tous les Voyageurs François, dont les Relations font partie de l'immense Recueil de M. l'Abbé *Prévost*. Suite des voyages.

Les Pères *Loyer* & *Labat* & le sieur d'*Elbée* nous ont laissé des Mémoires curieux dont je vais rappeller quelques traits. Je trouve d'abord dans le Journal du Père *Loyer*, Jacobin, l'Histoire du Prince *Louis Aniaba*, avec qui ce Religieux fit le voyage de la Côte de Guinée en qualité de Missionnaire. Le Prince *Aniaba*, Monsieur, étoit un jeune Nègre, qui vint en imposer à la bonne foi des François en se donnant pour le fils & l'héritier presomptif du Roi d'*Issini*. Il avoit été conduit en France par un Capitaine de Vaisseau qui s'étoit proposé d'en faire son valet : mais il lui fut ensuite dérobé par quelques personnes qui trouvèrent de l'avantage à le faire passer pour un Prince. Il fut baptisé à Paris par M. *Bossuet*. *Louis XIV* voulut être son Parrain ; il communia de la main du Cardinal de Noailles, & il gagna si bien l'estime de toute la Cour, que le Roi lui fit donner une éducation convenable à un Prince, & le tint pendant quelques années à son service en qualité de Capitaine de Cavalerie. Le Roi d'*Issini* étant mort, on jugea à propos de faire retourner le prétendu Prince dans son Pays avec deux vaisseaux de guerre pour l'escorter. Mais en y débarquant, il

fut reconnu pour un simple esclave d'un habitant d'*Issini*, au service duquel il rentra aussi-tôt après son arrivée. Vous voyez, Monsieur, que malgré la stupidité qu'on attribue aux Nègres, ils ont encore assez d'esprit pour nous dupper.

La Compagnie des Indes manquant d'esclaves pour ses établissemens, équippa deux vaisseaux au Havre de Grace pour faire le voyage de Guinée. Le sieur d'*Elbée*, Commissaire de la Marine, en eut le commandement. Lorsqu'il fut arrivé au Royaume d'*Ardra*, le Roi de ce Pays le reçut avec beaucoup de distinction; mais comme d'*Elbée* lui demandoit la permission de faire augmenter les batimens qui servoient aux Comptoirs de la Compagnie: « Vous commencerez, lui dit le Prince, par une batterie „ de deux pièces de canon; l'année d'après vous en aurez une de quatre; & „ par degrés votre Comptoir deviendra „ un fort qui vous rendra Maîtres de „ mon Pays, & capables de me donner „ des Loix. „ Il accompagna ce refus de tant de politesse, que d'*Elbée* ne put s'en offenser. Après l'audience du Roi, les François furent admis à celle du Prince son fils. Le Commandant nous ap-

prend qu'il eut l'honneur de boire avec lui *bouche à bouche*. Il avoit déja reçu cette marque de distinction du Roi même. Boire *bouche à bouche*, c'est boire deux à la fois dans le même verre. C'est le plus grand témoignage de considération & d'amitié qu'on puisse donner chez cette Nation. A l'exemple du Prince, chacun s'empressa de faire accueil au Commandant. Il fut invité à dîner chez le Grand Prêtre : là il vit au coin d'une gallerie une figure blanche de la grandeur d'un enfant de quatre ans. Il demanda ce que c'étoit ? C'est le Diable, lui dit le Prêtre. Mais le Diable n'est pas blanc, lui répondit d'*Elbée*. Vous le faites noir, repliqua le Négre, & nous le faisons blanc.

Pendant le séjour que le Commandant fit au Royaume d'*Ardra*, il survint entre lui & les Hollandois un différend au sujet de la préséance que ceux-ci vouloient avoir sur les François à raison de leur ancienneté dans le Pays. L'affaire fut remise à la décision du Conseil du Roi, & voici quelle fut la réponse de ce Prince. « Le réglement des droits de la „ préséance appartient à vos Maîtres. „ Comme j'ignore leur puissance, il ne „ me conviendroit pas de décider là-

„ dessus. Quoique la date de l'établisse-
„ment des Hollandois semble leur donner
„ quelque droit sur de nouveaux venus,
„ les grandes choses qu'on m'a racontées
„ du Roi de France, me portent plûtôt
„ à blesser un peu les prétentions des
„ Hollandois qu'à manquer de respect
„ pour un si grand Prince. Ainsi je vous
„ défends à tous deux d'arborer vos pa-
„ villons, & de recommencer vos dis-
„ putes, jusqu'à ce que vous ayez reçu
„ la décision de vos supérieurs. En at-
„ tendant, ma volonté est que vous vous
„ embrassiez devant moi, que vous bu-
„ viez ensemble, & que vous me pro-
„ mettiez de vivre en bonne intelligen-
„ ce. „

Le desir de s'enrichir des dépouilles de l'Asie & de l'Afrique avoit attiré les Peuples de l'Europe dans ces contrées éloignées. Vous avez vû, Monsieur, les Portugais y établir de puissantes Colonies, les Anglois en rapporter de l'or & d'autres marchandises précieuses, & les François y jetter les premiers fondemens d'une Compagnie de Commerce. Les Hollandois & les Russiens vont maintenant paroître sur la scène; & leurs voyages ne sont pas ce qu'il y a de moins curieux dans cette collection. Mais, pour mettre

L'Ambassade de Russie se fit avec plus d'éclat que celle de Batavia ; on fit aussi à l'Ambassadeur Moscovite de plus grands honneurs qu'à ceux de Hollande. *Isbrand-Ides*, c'est le nom de l'Ambassadeur, n'eut pas plutôt fait son entrée sur les terres de l'Empire, que tous les Gouverneurs s'empresserent à lui faire les plus magnifiques réceptions. Il dit dans son Journal, qu'étant à souper chez un Mandarin, on fit jouer devant lui la Comédie pendant le repas. Le principal Comédien se mettant à genoux devant le Mandarin, lui présenta un livre de papier rouge qui contenoit en lettres noires la liste des Comédies qu'il étoit prêt à représenter. Lorsque le Mandarin eut déclaré celle qu'il choisissoit, le Comédien baissa la tête jusqu'à terre, se leva, & commença aussi-tôt la représentation. On vit d'abord paroitre une très-belle femme vêtue de drap d'or, parée d'un grand nombre de joyaux, avec une couronne sur la tête, & tenant son éventail à la main. Elle déclama son role d'une voix charmante. Ses mouvemens & ses gestes n'étoient pas moins agréables. Ce Prologue fut immédiatement suivi de la Pièce. Elle rouloit sur un ancien Empereur Chinois, dont la Patrie avoit ref-

senti les bienfaits, & qui avoit mérité que le souvenir en fût consacré au Théâtre. Ce Monarque paroissoit quelquefois en habits royaux, suivi de ses Officiers avec des enseignes, des armes & des tambours. Pour intermède, on donna une Farce représentée par les Laquais des Comédiens. Le fond de cette Farce étoit un homme trompé en mariage par une femme de mauvaise vie, qu'il croyoit fort fidèle, quoiqu'elle reçût les caresses d'un autre en sa presence. On représenta successivement trois Pièces, qui durèrent jusqu'à minuit.

Il est un Seigneur aimable & plein d'esprit, qui, malgré sa naissance, son rang & sa jeunesse, aime les Livres, sçait les apprécier, protége les gens de Lettres, prend un intérêt vif à leur fortune, vole au-devant de leurs désirs, prévient ou répare leurs disgraces. Lorsque ces malheureuses Feuilles furent supprimées; j'appris avec autant d'admiration que de surprise que M. le Comte de ***, de qui je n'avois pas l'honneur d'être connu, se donnoit des mouvemens incroyables pour faire rétablir mon ouvrage. Que n'est-il permis à ma recon- Epître.

noissance de faire connoître le bienfaiteur en même temps que le bienfait ? Le nommer, ce seroit justifier les foibles éloges que je lui donne ici, & il n'est point de Lecteur qui les attribuât à ma seule gratitude.

M. *Palissot*, qui tous les jours éprouve les bontés de ce Seigneur, & qui, quoique Poëte, en ressent tout le prix, vient de lui adresser une Epître au sujet de la maladie qui a pensé enlever à M. le Comte de *** une épouse adorée, & dans la fleur de son âge. Cette Epître est pleine de sentiment, & par-là bien digne de l'homme du monde le plus fait pour en inspirer.

Aimable Comte, il faut que je vous gronde ;
J'ai bien voulu respecter jusqu'ici
Ce noir chagrin, cette douleur profonde
Où votre cœur étoit enseveli.
Mais à présent que ce fatal orage
Est dissipé par les soins de *Vernage* ;
Que cette fièvre, inégale en son cours,
De son ferment, sur une épouse aimée,
N'exerce plus l'ardeur envenimée :
A présent, dis-je, où la main des amours
Va desormais lui filer d'heureux jours,
Souffrez, Monsieur, que ce cœur qui vous aime
Ose aujourd'hui s'expliquer sans détours,

Et que de vous il se plaigne à vous-même.
  Entre vos mains les bienfaits embellis
Ne laissent pas à la triste infortune
Le doute affreux de se croire importune;
Un ingrat même en sentiroit le prix.
  Malgré ces traits qu'un autre coloris
Rendroit sans doute avec plus d'énergie,
Mais que trop d'art eût peut-être affoiblis,
Ne croyez pas que je vous justifie.
  Quoi, vous m'aimez, vous étiez malheureux,
Et d'autres mains ont essuyé vos larmes!
C'étoit alors, & parmi ces allarmes,
Qu'il falloit être encor plus généreux.
Ah! si jamais mon amitié sincère
Ne s'occupa que du soin de vous plaire;
Si, redoutant un soupçon d'intérêt,
Cette amitié délicate & sévère
N'a quelquefois souffert qu'avec regret
De vos bontés le tribut ordinaire:
Dans vos bienfaits, s'il est vrai que mon cœur
Chercha l'ami plus que le Protecteur,
Vous m'en deviez la juste récompense
En vous prêtant à ma reconnoissance.
  Vous m'auriez vû par les plus tendres soins
Tromper vos maux, les partager du moins;
Ou des secours de la Philosophie

Faire un rempart à votre ame affermie ;
J'aurois tenté d'oppofer à vos pleurs
L'efpoir qui flatte au fond des précipices,
Dieu bienfaifant, dont les douces erreurs,
De la nature innocens artifices,
Cachent l'épine, & préfentent les fleurs :
Un feul moment furpris à vos douleurs
M'eût trop payé de ces foibles fervices.

De vos égaux n'attendez pas toûjours
Des vœux fi purs, de fi tendres retours ;
La vérité, la candeur, la franchife,
Sont des tréfors peu connus dans les Cours,
La beauté même, à l'art qui la déguife,
Y doit l'accueil dont on la favorife.

Ces dons du Ciel, ces végétaux puiffans,
Soutiens d'un corps affoibli par les ans,
Ne naiffent point dans ces jardins fuperbes,
De nos Palais faftueux ornemens ;
Mais dans nos champs ils rampent fous les herbes :
Qu'un peuple obfcur les foule avec mépris ;
Il vient un Sage, il en connoît le prix.

J'ai trop long-temps, ô Fortune volage,
Brûlé pour vous un encens affidu ;
Pourquoi briguer un brillant efclavage ?
Aimez-moi, Comte, & j'ai tout obtenu.

Je fuis, &c.

A Paris ce 30 Juillet 1753.

LETTRES SUR QUELQUES ECRITS DE CE TEMPS.

LETTRE X.

L'ESPAGNE, divisée en plusieurs Souverainetés, étoit livrée à des troubles continuels par l'ambition de ses Maîtres. *Alfonse le Grand*, Roi de Léon, venoit de faire de nouvelles conquêtes sur les Maures, lorsqu'un orage domestique lui fit perdre son Royaume. Sa femme & ses enfans conspirèrent contre lui, & *Don Garcie* son fils aîné le fit consentir à lui céder sa couronne. Les Rois de Navarre s'étoient déja fait un Etat considérable aux dépens des Sarrasins; mais *Sanche I.* à qui son frère avoit abandonné le trône pour se faire Moine, poussa plus loin qu'aucun autre les

Suite de l'Histoire d'Espagne.

conquêtes de ses ancêtres. *Abderame III* regnoit à Cordoue. Ce Prince profita du secours des Mahométans Afriquains pour réparer les pertes de sa Nation. Les Comtes de Barcelone s'étoient agrandis par leurs victoires sur les Maures, & le Comte *Miron* gouvernoit tranquillement ses Etats. La Castille s'étoit affranchie de la domination des Rois de Léon, & s'affermissoit dans sa liberté sous le Gouvernement de *Ferdinand*. Telle étoit, Monsieur, la situation de l'Espagne au commencement du dixième siècle. Le Roi de Léon étant mort sans postérité, laissa ses Etats à *Ordono* son frère, dont le regne n'offre rien de particulier, non plus que celui de la plûpart de ses successeurs. Parmi les Princes qui, après la mort de *Sanche I*, occupèrent le trône de Navarre, *Sanche III*, dit *le Grand*, est celui dont la vie nous présente le plus d'événemens considérables. Un des principaux est la réunion de la Castille à la Navarre, & la division de ses Etats en trois Royaumes, qu'il laissa en mourant à ses trois fils. C'est l'origine des Royaumes d'Arragon & de Castille. Celui de Cordoue, divisé en plusieurs branches, donna aussi naissance à de nouveaux Royaumes, qui prirent le nom de Sér-

ville, de Tolede, de Valence & de Sarragosse ; & ces quatre Souverainetés furent possédées par les Sarrazins. Dans le temps que ces Peuples infidèles ne formoient qu'une seule Monarchie, ils étoient continuellement déchirés par des guerres intestines. Les Gouverneurs des Provinces profitèrent de ces troubles, & s'érigèrent en Princes ou petits Rois des Pays qu'ils gouvernoient. Mais à mesure que la puissance Mahométane se divisoit par l'ambition, les Princes Chrétiens acquéroient plus de facilité à la détruire. Le Royaume de Tolede fut le premier délivré de la domination des Maures. *Alfonse VI*, Roi de Léon, qui regnoit vers le milieu du onzième siécle, fit le siége de cette Ville, s'en rendit maître, & obligea le Roi Sarrazin à lui céder sa couronne. Il avoit déja réuni la Castille à son Royaume par droit de succession ; il ne tarda pas à y joindre aussi celui de Valence. Ce fut le fameux *Rodrigue*, surnommé *le Cid*, dont *Corneille* a fait le héros d'une piêce de Théâtre, qui entreprit cette conquête avec les troupes du Roi *Alfonse*. Il en eut la souveraineté jusqu'à sa mort. *Chimène* son épouse ne pouvant la conserver, invita le Roi de Léon de pourvoir à sa sûreté, & de s'en rendre

maître. Les Ecrivains, pour relever la gloire du *Cid*, ont raconté tant d'événemens chimériques, que les fables ont terni ses actions les plus éclatantes. Voici ce que l'on peut assurer de plus certain de ce Héros. Il étoit de Burgos, & d'une race illustre du Royaume de Castille. Attaché à la fortune de *Sanche III*, son Souverain, il l'accompagna dans toutes ses expéditions militaires jusqu'à la mort de ce Prince. Il épousa ensuite *Dona Ximene*, fille d'un Seigneur du Royaume des Asturies. Peu de temps après son mariage, ayant reçu quelque mécontentement du Roi *Alfonse VI*, successeur de *Sanche III*, il quitta la Castille avec plusieurs de ses amis, & fit des courses sur les terres des Mahométans. Il trouva mille occasions de se signaler contre ces infidèles; mais ce qu'il fit de plus glorieux pour lui, & de plus avantageux pour les Chrétiens, ce fut de s'emparer de la Ville & du Royaume de Valence. Voilà, Monsieur, quel étoit ce Héros, aussi célèbre en France par les beaux vers de Corneille, qu'il le fut en Espagne par ses exploits & ses triomphes.

Après la mort du *Cid*, le Roi *Alfonse* se trouva maître de quatre Royaumes,

sçavoir, de Léon, de Castille, de Tolede & de Valence. C'étoit sans doute pour y joindre celui de Séville ou d'Andaloufie, qu'il épousa la Princesse *Zaïde*, héritiere de cette couronne. Le Roi de Séville, quoique Mahométan, consentit à ce mariage ; & *Zaïde*, déja Chrétienne dans le cœur, se fit baptiser sous le nom d'*Isabelle*. L'union du Roi *Alfonse* avec *Aben-Habet*, père de *Zaïde*, leur fit concevoir à l'un & à l'autre le désir d'agrandir leurs Etats. Ils demanderent du secours à *Juceph* Roi d'Afrique, qui passa en Espagne avec une nombreuse armée ; mais ce Prince profita pour lui-même de l'occasion qu'on lui offroit de conquérir. Il dépouilla *Aben-Habet* du royaume d'Andalousie, enleva plusieurs Villes aux Princes Chrétiens, força les Maures d'Espagne à le reconnoître pour leur Roi ; & réunissant ainsi tous ces infidèles sous sa domination, il fonda avec eux une Monarchie formidable sous le nom d'Andalousie. Tandis que le Roi de Léon perdoit l'espérance de se rendre Maître de Séville, il jettoit les fondemens d'un nouveau Royaume. *Henri* de Bourgogne, Général des troupes de France, étoit venu en Espagne pour servir dans les armées du Roi *Alfonse*. Ce

Prince lui fit épouser une de ses filles, à qui il donna pour dot tout le Pays qu'il avoit conquis en Portugal, & dont *Henri* devoit jouir sous le titre de Comte. Ce fut là l'origine du Royaume de Portugal. *Henri* en fut, pour ainsi dire, le Fondateur ; & ce sont ses descendans qui y regnent encore aujourd'hui.

Le Roi d'Arragon ne porta pas aux infidèles des coups moins funestes que le Roi de Castille. Il leur enleva le Royaume de Sarragosse, & le joignit à son Domaine. Le Comté de Barcelone fut réuni à la même couronne, & toute l'Espagne ne se trouva plus partagée alors qu'entre cinq Souverains, sçavoir, les Rois de Léon, d'Arragon, de Navarre, de Portugal, & les Maures. Elle resta dans cet état jusqu'à l'année 1154, que le Royaume de Castille fut détaché de nouveau de celui de Léon par le testament d'*Alfonse VIII*, qui partagea ses États entre ses deux fils *Don Sanche* & *Don Ferdinand*. Les guerres que ces Princes & leurs Successeurs se firent les uns aux autres, les secours qu'ils se prêterent mutuellement contre les Sarrasins, leurs divisions domestiques, leurs querelles particulières rendent la fin du troisième

volume de cette grande histoire fort intéressante.

Le quatrième commence avec le treizième siécle, & nous offre des événemens aussi variés. Mais comme la matière est extrêmement abondante, je ne m'attache qu'aux divers changemens arrivés dans le Gouvernement. Les Princes qui regnoient au temps dont je parle étoient *Alfonse IX*, Roi de Léon, *Alfonse III*, Roi de Castille, *Sanche VI*, Roi de Navarre, *Don Pedre II*, Roi d'Arragon, *Sanche I*, Roi de Portugal, & *Aben-fut*, Roi d'Andalousie. Ce dernier s'étoit emparé de la Ville de Murcie dont il étoit Gouverneur; & après avoir secoué le joug du Roi d'Afrique, il s'étoit approprié tout ce que les Maures possédoient en Espagne. Il prit d'abord le titre de Roi de Murcie, & donna naissance à ce nouveau Royaume; mais ses autres Etats retinrent le nom d'Andalousie jusqu'à sa mort. Ils furent alors divisés en plusieurs Souverainetés, & ensuite réunis sous le titre de Royaume de Grenade, dont le Souverain *Mahomet Alhamar* devint Maître de toute l'Espagne Mahométane. Ce *Mahomet* étoit un Maure Espagnol, qui ayant quitté la charrue pour embrasser le parti des ar-

mes, s'y fit une si grande réputation, que les Mahométans lui déférerent la souveraine puissance. On le regarda comme le plus capable de la Nation de défendre les Maures contre les armes victorieuses des Princes Chrétiens.

Le Roi de Castille étant mort, ses Etats passèrent par succession au Roi de Leon, & furent enfin réunis à perpétuité à cette couronne sous le regne de Saint *Ferdinand*, fils du Roi *Alfonse*. *Ferdinand* est un des Princes d'Espagne qui a le plus contribué à affoiblir la puissance des Maures. Chaque année son regne étoit marqué par de nouveaux succès; & il leur enleva en particulier le Royaume de Murcie, ainsi que Cordoue & Séville, les plus fortes Places & les Villes les plus considérables de l'Andalousie.

Don Jayme succéda à *Don Pedre* dans le Royaume d'Arragon. C'est le premier Roi d'Espagne qui se soit appellé *Jacques* dans un Pays où ce Saint Apôtre est en si grande vénération: encore ne lui auroit-on pas donné ce nom sans l'aventure que rapporte *Ferreras*. Sa mère voulant lui faire prendre le nom d'un des douze Apôtres, fit allumer douze cierges d'un égal poids & d'une égale grosseur, à chacun desquels on attacha le nom

des mêmes Saints, afin de lui donner celui de l'Apôtre dont le cierge brûleroit plus long temps. Ce fut le cierge du glorieux Saint Jacques qui finit le dernier. L'événement le plus mémorable du regne de *Don Jayme* est la conquête des Isles de Majorque, de Minorque & d'Ivique. Ces trois Villes devinrent le partage de ses enfans & de leurs successeurs, qui les gouvernèrent avec la qualité de Rois de Majorque. *Don Pedre* son fils aîné joignit aussi la Sicile à ses Etats. Ce Prince fit massacrer tous les François, sujets du Roi de Naples, qui étoient dans cette Isle lorsqu'il s'en empara. C'est ce massacre qu'on appelle les *Vêpres Siciliennes.*

Le Roi de Navarre étoit mort sans enfans, & sa couronne appartenoit de droit à son neveu *Thibaut*, Comte de Champagne. Ce Prince vint en prendre possession en 1234. Pendant son regne & celui de ses successeurs la Navarre n'éprouva aucun changement; mais *Jeanne* sa petite fille, par son mariage avec *Philippe le Bel*, porta cette Couronne dans la Maison de France.

Quoique le Royaume de Portugal soit un Etat distingué de l'Espagne, *Ferreras* en continue l'histoire avec celle des Rois

de cette dernière Monarchie. Mais je me dispenserai d'en faire mention dans la suite ; je m'en tiendrai à la seule Nation Espagnole, dont je continuerai de retracer à vos yeux les différentes revolutions.

Aventures de Williams Pickcle.

Des scènes de cabaret, de places publiques, de grands chemins, force batteries à coups de poing & de bâton, des détails extrêmement bas & peu intéressans ; tel est pour l'ordinaire le fond des Romans Anglois, & c'est ce que vous trouverez, Monsieur, dans l'*Histoire & Aventures de Sir Williams Pickle*, en quatre volumes *in-12* qui viennent de paroître. Il faut convenir cependant qu'il y a des caractères bien soutenus, & dont quelques-uns sont originaux.

Williams Pickle est un jeune homme bien fait, spirituel, brave, généreux, fier, vif, étourdi, fat, libertin, courtisan chez les Grands, bel esprit avec les Poëtes, frivole dans la bonne compagnie, fou & extravagant dans les tavernes. L'Auteur Anglois entre dans le détail de toutes les espiègleries de son héros. Je ne rapporterai que le tour qu'il joua aux habitans de Bath. Il avoit remarqué que l'on n'a dans ce Pays d'au-

tres tournebroches que des chiens dressés à ce manège. Ces animaux ont coûtume, à ce que prétend l'Auteur Anglois, de se rendre le soir à la cuisine pour y faire leurs fonctions. *Pickle* s'avisa un jour de faire enlever tous ces chiens, & les enferma sous la clef. A l'heure où l'on avoit coûtume de mettre la broche, les Cuisiniers parurent sur leur porte, & sifflèrent pour appeller leurs chiens ; pas un ne parut. Tout fut en rumeur dans la Ville. Il fallut se résoudre à tourner les broches à la main ; on ne mit les prisonniers en liberté que quand les viandes furent cuites. Il faut que les chiens tournebroches d'Angleterre soient mieux instruits que les nôtres ; car en France ces animaux ont soin de se cacher, lorsqu'ils sentent que l'heure du travail approche.

Il arrive bien des aventures à *Williams*. Il vient à Paris, & est mis à la Bastille pour avoir donné un coup de poing à un Prince. Il retourne en Angleterre où il se ruine par de folles dépenses. Il est obligé de se faire Auteur pour avoir de quoi vivre. On l'admet dans une société de Sçavans, où il trouve un habile Méchanicien qui avoit inventé une belle machine pour hâcher en peu de temps une grande quantité de persil. Il est vrai

qu'il falloit un cheval pour mettre la machine en mouvement; ce qui n'étoit pas commode dans une cuisine. Un fameux Naturaliste lut ensuite une dissertation dans laquelle il donnoit une méthode sure pour recueillir les œufs des puces, les conserver & les faire éclorre, même au plus fort de l'hyver, par le moyen d'une chaleur artificielle.

Le talent de composer des Livres ne put mettre *Williams* à l'abri de la misère. Ses Créanciers le firent conduire en prison, où il resta jusqu'à ce que sa fortune eût changé de face. L'adversité le rendit plus sage. Il épousa une jeune Demoiselle qu'il avoit toûjours aimée, quoiqu'il lui eût été souvent infidèle : car *Villiams Pickle* n'étoit rien moins qu'un *Celadon.*

Je ne passerai point en revûe tous les héros qui jouent un rôle dans ce Roman. Je me contenterai de faire connoître ceux dont le caractère a quelque chose de singulier ; je commence par le Capitaine *Trunnion.* C'est un Marin, bourru, grand jureur, qui tient garnison chez lui comme s'il étoit en guerre, dont le Château est entouré de fossés, & fermé d'un pont levis. De peur de surprise

il a toûjours vingt carabines chargées & braquées ſur des affuts. Il aſſomme tout le monde par le recit de ſes expéditions de mer, & ne rêve que canons, bombes & coups d'épée. Dans toutes ſes converſations il n'emploie que des termes de marine. Choſe étonnante dans un vieux Militaire, il croit aux Eſprits. Son averſion pour les Procureurs & autres gens de Juſtice eſt inſurmontable. Il n'aime pas plus les femmes, & ne veut pas même que ſes ſervantes couchent dans ſa maiſon. Cependant il épouſe une vieille fille qui auroit inſpiré du dégoût au libertin le moins difficile. Cet homme eſt d'ailleurs libéral & bienfaiſant.

Cawallader eſt un original dont on ne peut donner une idée que par le détail de ſes principales aventures. Il étoit cadet d'une bonne maiſon, & n'hérita de ſon père qu'un emportement immodéré. A l'âge de dix-huit ans on le recommanda à un Pair qui promit de l'avancer, & ne tint pas parole. Son Hôte, à qui il devoit de l'argent, le fit mettre en priſon où il reſta pluſieurs mois au pain du Roi. En ſortant de ce gîte, il tua ſon créancier. Sa conduite le mit ſouvent dans le cas de revoir les priſons. Dans

sa jeunesse aucun Prévôt n'osoit l'arrêter sans être accompagné d'une douzaine de soldats, & les Juges eux-mêmes trembloient sur leur siège quand on amenoit *Cawallader* devant eux. Il se battit avec un Charretier, qui l'estropia ; un Boucher lui coupa une partie de la hanche ; il eût une oreille emportée par une bale de pistolet. Ayant un jour tué un de ses ennemis, il passa en France où il s'avisa de parler avec irrévérence de S. M. T. C. On le logea à la Bastille ; il contrefit l'insensé dans l'espérance qu'on lui rendroit la liberté ; ce qui arriva effectivement, mais ce fut pour l'envoyer aux Galères. Il trouva le moyen de se mettre en liberté. Il se rendit en Portugal, où il s'avisa de prêcher le Protestanisme ; on le mit à l'Inquisition. Lorsqu'il en fut sorti, il traversa l'Espagne, arriva à Bologne, & y exerça la profession de Médecin. C'est ainsi qu'il parcourut la plus grande partie de l'Europe tantôt en Pélerin, tantôt en Prêtre, en Soldat, en Manœuvre, en Charlatan, &c.

Après avoir beaucoup souffert il revint à Londres, & y vécut quelque tems dans un galetas. Il vendoit des drogues dans les rues, haranguant le

peuple en mauvais Anglois, & voulant se faire passer pour un Docteur Allemand : par bonheur un de ses parens mourut, & lui laissa une fortune assez considérable. *Cawallader* alors reparut dans le monde, non comme un membre de la société, mais comme un spectateur qui venoit jouir du ridicule des hommes. Pour mieux réussir dans ce dessein, il feignit d'être sourd ; par ce moyen il devint dépositaire de mille petits secrets dont il n'auroit jamais eu la connoissance sans sa prétendue surdité. Il avoit accès dans les cercles les plus brillans, & quand on vouloit dire quelque chose on ne se génoit pas plus devant lui que devant le chien & le chat de la maison. Ce vieux Misantrope étoit instruit de toutes les anecdotes scandaleuses, & ne tardoit pas à les publier.

Williams Pickle avoit gagné la confiance de *Cawallader* : celui-ci lui dit un jour : "Quoique nous nous connoissions „ depuis peu de tems, vous avez pu re- „ marquer que j'ai pour vous des égards „ particuliers. Ne les attribuez pas à vos „ qualités personnelles, ni aux bonnes „ façons que vous avez pour moi ; ce „ n'est point pour tout cela, mais c'est „ que j'ai observé en vous des dispositions

„ qui marquent un mépris décidé pour
„ les hommes. J'ai d'abord appris les
„ efforts que vous aviez fait pour en ri-
„ diculiser une partie aux yeux de l'autre.
„ Voilà ce qui me porte à vous offrir
„ mes avis, & mon secours pour mettre
„ à exécution de nouvelles tentatives de
„ même espèce. „ Notre Misantrope fut
on ne peut pas mieux secondé par *Williams Pickle.*

Il y a encore dans ce Roman un Original qui mérite d'être connu. C'est un jeune Docteur Médecin, grand admirateur de l'Antiquité, & frondeur éternel de tous les usages modernes. Il invite chez lui plusieurs personnes à manger, & pour leur marquer plus de considération, il fait préparer le repas à la manière des Anciens. Il place d'abord trois lits ou Canapés autour de la table pour représenter le *Triclinium*. On servit d'abord une oye bouillie, avec une abondante sauce de poivre, de coriandre, de menthe, de rue, d'anchois & d'huile. A chaque bout de la table, étoient des tourtes à la Romaine ; l'une étoit remplie d'une admirable bouillie faite de sirop de pavot ; l'autre garnie de boulettes de jambon cuit dans du miel : le tout accompagné de persil, de panais, de fromage, & de foies de poule. Il y avoit

auſſi une longe de veau en ragoût avec du fenouil & de la graine de chervi nageant dans une ſauce compoſée de ſaumure d'huile de miel, d'un curieux hachis de vers luiſans, & d'un foye de lievre délayé avec ſon ſang. On apporta enſuite une freſſure de porc remplie de la chair du même animal hachée très-menu avec des œufs, des clous de giroffle, de l'ail, de l'anis, de la rue, du gingembre, de l'huile, & du poivre. Le roti conſiſtoit dans quelques poulets farcis d'un mélange de poivre, & *d'Aſſa Fœtida* détrempé avec du vin & du vinaigre où l'on avoit mariné des harangs. Pour entre-mets c'étoit une fricaſſée de limaçons cuits dans du lait, & des bignets de courge, d'origan, & d'huile. Le deſſert parut, & on vit avec plaiſir une grande jatte pleine d'olives, accolée d'une autre qui contenoit une bouillie d'une eſpèce ſingulière. De tout ce qui fut ſervi à ce repas ridicule on ne toucha guères qu'aux olives. Les autres mets penſerent empoiſonner les convives, excepté l'Amphytrion de la fête qui trouvoit tout excellent. On but beaucoup de vin de Bourgogne, parce qu'on n'en avoit point de Falerne.

A l'imitation d'*Homère* & de *Virgile*,

qui ont décrit tout ce qui étoit gravé sur le bouclier de quelques-uns de leurs héros, l'Auteur Anglois fait la description d'un pot de chambre. „ Ce vase „ avoit quatre cartouches qui partageoient „ tout son contour en quatre faces. Sur „ le premier étoit représenté le Patriar„ che qui planta la vigne, dans cet état „ de desordre où les fumées du vin l'a„ voient mis ; & ce que ce spectacle au„ roit pû avoir de choquant pour des „ yeux modestes étoit voilé par le pan „ de manteau qu'un des fils du Patriar„ che apportoit pour couvrir son père. „ Le second cartouche représentoit des „ vendanges ; tout y paroissoit en action, „ & il sembloit qu'on lût tout à la fois „ sur les visages des Vendangeurs la joie „ que produisoient en eux la vûe d'une „ abondante recolte, & le sentiment de „ volupté qu'ils puisoient dans les yeux „ agaçans de leurs galantes Vendangeu„ ses. Le troisième étoit un festin d'une „ ordonnance superbe avec quatre gros „ muids ventrus où les flacons vuidés à „ table se renouvelloient sans cesse. Le „ quatrième représentoit Bacchus dans „ l'attitude d'un fleuve, tenant en guise „ d'urne un baquet de cabaret d'où sor„ toit une liqueur trouble qui roulant au

„ loin ſur des débris de verres & de fla-
„ cons, alloit enfin ſe perdre dans l'O-
„ céan. „

Les traits ingénieux ou plaiſans qui ſe rencontrent dans cet ouvrage, ne ſont pas capables de dédommager de l'ennui que cauſe la lecture de quatre gros volumes. Le Traducteur convient que les meilleurs Romans des Anglois ne peuvent ſouffrir de comparaiſon avec les notres. Qu'avons-nous donc beſoin de toutes ces productions Anglicanes ?

Vous devinerez aiſément, Monſieur, pour quelle Actrice charmante ont été faits les vers heureux que je vous envoie. La figure la plus intéreſſante, le ſon de voix le plus flatteur, le jeu le plus noble, le plus naturel, le plus attendriſſant, l'ingénuité la plus piquante, en font l'idole du Public. Vous reconnoîtrez auſſi l'Auteur de cette Ode à la molle facilité, aux graces touchantes, à l'expreſſion délicate de ſon pinceau. Qu'il eſt doux, qu'il eſt glorieux, lorſqu'on réunit les traits & les talens de *Corinne*, de rencontrer un *Ovide* qui les célèbre dignement ! Ode Anacréontique.

Si, près de celle que j'adore,
J'ai souvent chanté mon bonheur;
Par des sons plus touchans encore,
Puissai-je exprimer ma douleur!

Toi, dont la beauté, la tendresse
Egale celle des Amours;
Toi, dont la main enchanteresse
Serre mes chaînes tous les jours;

Que ne vois-tu couler mes larmes?
Ces vers en sont presque effacés;
Mais ils en auroient moins de charmes
Si ma main les eût mieux tracés.

Les traits de cette main tremblante
Seront déchiffrés tour à tour;
Rien n'échappe aux yeux d'une Amante
Qui lit au flambeau de l'Amour.

Ton Amant loin de toi soupire,
Tandis que Paris enchanté
T'écoute, & tous les jours admire
Et tes talens & ta beauté.

Le triste joug dont la Fortune
M'accable & m'impose la loi,
Ces vains honneurs, tout m'importune;
Je ne lui demandois que toi.

C'est en vain pour moi que l'Aurore
Du soleil hâte le retour;
Je ne dois point te voir encore,
Je désire la fin du jour.

Toute la Nature en silence
N'offre qu'un désert à mes yeux;
Et les oiseaux en ton absence
N'ont plus de chants harmonieux.

Quelquefois couronné de lierre,
De Silène le nourrisson
M'agace, me présente un verre,
Et me demande une chanson.

Mais du tendre Amant de *Délie*
Ma voix a perdu les accens;
Et du triste Amant de *Julie*
J'imite les tons languissans.

Pour éviter les jours de fête
Je voudrois fuir dans les forêts;
Je ne couronne plus ma tête
Que de soucis & de cyprès.

En vain je voudrois à l'étude
Pouvoir donner quelques momens;
L'esprit a trop d'inquiétude,
Et le cœur trop de sentimens.

Charles-Quint eſt le premier qui paroît ſur la ſcène. On ſçait que ce Prince joignoit à l'étendue de la ſcience militaire toute la profondeur de la politique; mais pour ſe former une idée juſte de ſon caractère, il faut lire les Lettres qu'il écrivoit à ſes Miniſtres. C'eſt dans ces ſortes d'écrits que l'homme ſe montre quelquefois à découvert. L'Auteur rapporte quelques Lettres écrites par *Charles V*, qui donnent de ce Monarque une idée avantageuſe. On y voit un cœur magnanime occupé des plus grands deſſeins, & ſi actif qu'il voudroit les voir exécutés auſſi-tôt que conçus. On y découvre auſſi de la prudence, de la modeſtie, de l'attention à récompenſer le mérite; des marques autentiques de Religion, de la fermeté d'ame, de la pénétration d'eſprit, & même de la franchiſe. Il y a pluſieurs Hiſtoriens qui conteſtent cette dernière qualité à *Charles V*. Ce Prince aimoit beaucoup les ſciences, & les animoit par des libéralités. Il diſoit ſouvent: *Les Seigneurs & les gens de qualité me dépouillent; les Sçavans m'inſtruiſent, & les Marchands m'enrichiſſent.* Il ſe plaiſoit à voir travailler le *Titien*; & un jour ce Peintre ayant laiſſé tomber un de ſes pinceaux, l'Empereur le ramaſſa

en disant que le *Titien* méritoit d'être servi par *César*.

Charles V avoit une grande quantité d'horloges dans sa chambre, & l'un de ses plus grands plaisirs étoit d'en observer les mouvemens, & d'en étudier les rapports & les différences. Ce goût pour l'horlogerie donna lieu à un bon mot, dont l'Auteur fut châtié. Comme l'Empereur aimoit la bonne chère, & qu'il auroit voulu de nouveaux ragoûts à tous ses repas, ses Cuisiniers se trouvoient souvent embarrassés. Son Maître d'Hôtel lui dit un jour: Je ne sçais à présent qu'un seul mets qui puisse remettre Votre Majesté en appetit, & je vais de ce pas commander une fricassée d'Horloges.

On représente *Philippe II*, fils & successeur de *Charles-Quint*, comme un Prince qui avoit l'esprit vif, pénétrant, éclairé, mais irrésolu, défiant, dissimulé, dur, inflexible, plus ambitieux que sa timidité naturelle ne sembloit l'exiger, plus négligent & plus paresseux que ne devoit le permettre la passion insatiable qu'il avoit de commander.

Comme il étoit fort timide, il n'osoit soutenir son autorité quoiqu'il en fût

excessivement jaloux. Cette espèce de contraste dans son caractère causa la révolte & la perte des Pays-Bas. Le sçavant Benedictin prétend que *Philippe II* n'étoit pas si habile dans les affaires qu'on le croit communément. Il s'attachoit souvent à des minuties indignes d'occuper un Roi. Incapable de prendre un parti dans les circonstances épineuses, il trouvoit plus commode d'attendre que le temps lui fournît des expédiens. « La valeur de ses troupes, l'habileté de ses Ministres, la magnificence „ de ses Ambassadeurs, ses dépenses ex„ cessives, sa gravité affectée, sa dissi„ mulation profonde, & plus que tout „ cela, le bonheur qu'il eut de se dé„ mêler des affaires les plus embarrassan„ tes, lui acquirent une grande reputa„ tion qui se soutient peut-être encore „ dans l'idée de certaines gens ; mais „ d'un autre côté ses manières hautaines, „ ses défiances continuelles, la mort de „ son fils & le soulevement de ses sujets, „ l'ont assez decrédité dans l'esprit de ses „ contemporains, pour que la Postérité „ puisse le regarder comme un Prince „ médiocre. „ Le point de vûe le plus favorable sous lequel on puisse envisager *Philippe II*, est l'amour de la justice & la

délicatesse de conscience. Il montra toûjours aussi beaucoup de zèle pour la Religion. Au lieu d'envoyer de grosses remises en Flandre, comme on l'en sollicitoit, il y envoya un Jubilé.

Marguerite d'Autriche, fille naturelle de *Charles V*, Duchesse de Parme & Gouvernante des Pays-Bas, joignoit les charmes extérieurs aux perfections de l'esprit. Elle n'avoit que douze ans lorsqu'on la maria avec *Alexandre de Medicis*, qui fut assassiné la première année de son mariage. *Marguerite* épousa en secondes nôces *Octavio* de la Maison de *Farnese*, qui lui apporta les Principautés de Parme & de Plaisance. Cette Princesse avoit beaucoup d'élévation dans les sentimens, de la fermeté dans l'ame, une vivacité & une présence d'esprit admirable, une adresse singulière pour amener les affaires au but qu'elle se proposoit. Enfin tout repondoit en elle à l'ambition & au désir qu'elle avoit de commander.

Je crois que l'Auteur auroit pû se dispenser de faire le portrait de *Marie Stuard*, dont l'histoire n'a aucun rapport avec les Mémoires du Cardinal *de Granvelle*. On ne peut pas dire la même chose à l'égard du Duc *d'Albe*, qui joua un si grand

rôle dans la révolution des Pays-Bas. On n'eut pas d'abord une haute idée de ses talens militaires : car le Roi d'Espagne en lui donnant le titre de Général, ne lui confia point le commandement des troupes. Ce fut ce qui engagea un Seigneur Espagnol à lui adresser une Lettre avec cette suscription : *A Monseigneur le Duc d'Albe, Général des Armées du Roi en temps de paix, & Grand Maître de la Maison de Sa Majesté en temps de guerre.* Ce trait de satyre lui fut utile. Il se livra entièrement à la profession des armes, & devint un des plus grands Capitaines de son siècle. Il trouva dans la suite le moyen de faire couper la tête à celui qui lui avoit donné une si bonne leçon. Le *Duc d'Albe* étoit un homme altier, inflexible & cruel.

L'Auteur nous fait connoître aussi *François Vargas*, *Gonzalo Perez*, *Viglius de Zuichem*, *Joachim Hopperus*, *Jean Fonch*, *Nicolas Baron de Polviller*, *Simon Renard*, *Maximilien Morillon*, qui tous, nés avec des talens supérieurs, furent employés dans le ministère sous le regne de *Philippe II*; mais aucun ne se montra avec plus d'éclat que le Cardinal *de Granvelle*. Bien des gens ont avancé que ce Cardinal étoit le petit-fils d'un Maréchal

ferrant. Les découvertes qu'a fait le sçavant Benedictin prouvent évidemment que *Granvelle* étoit originaire d'Ornans, petite Ville de Franche-Comté. Ses ancêtres étoient de ces Bourgeois respectables avec qui la plus haute Noblesse ne dédaigne pas de s'allier, & qui furent ensuite ennoblis par des charges considérables. Son père fut Chancelier du Brabant. Le Cardinal est celui qui a le plus illustré la famille des *Granvelles*. Voici en peu de mots l'histoire de ce fameux Ministre.

Antoine Perrenot naquit le 20 d'Août 1517 à Besançon, alors Ville Impériale. Il fit ses études avec beaucoup de succès, & apprit le Latin, le Grec, l'Allemand, l'Italien & l'Espagnol. Après avoir brillé dans les Universités de Padoue & de Louvain, il entra dans les Ordres sacrés. Son père le mena à la Cour de l'Empereur *Charles V*, qui ne tarda pas à l'employer dans les négociations. Le jeune *Granvelle* se rendit en peu de temps fort habile. Semblable à *César*, il occupoit cinq Sécrétaires à la fois, en leur dictant des Lettres en différentes langues; il en sçavoit sept parfaitement.

A l'âge de 25 ans il fut nommé à l'Evêché d'Arras. Il assista au Concile de

[illegible]

„ la fidélité & de la soumission d'un „ sujet ; assez adroit pour affecter toutes „ les vertus nécessaires pour gagner les „ peuples & tromper son Souverain ; „ mais dans le fond assez peu vertueux „ pour s'embarrasser des moyens qui „ pouvoient contribuer à son élevation. „ On convenoit que *Guillaume de Nassau* étoit un des plus grands hommes de son siécle par sa valeur & sa capacité ; mais on prétendoit en même-temps qu'il avoit plus d'hypocrisie que de Religion, plus d'artifice pour sa propre fortune que de zèle pour le bien Public. Ce Prince avoit continuellement entre les mains les ouvrages de *Machiavel*, & il paroît qu'il en adoptoit les maximes. Il étoit mélancolique, dissimulé, défiant, dur, & n'aimant personne. Le Comte d'*Egmont* au contraire étoit gai, badin, agréable, sincère & de bonne amitié. Ces deux hommes causèrent bien des chagrins au Cardinal de *Granvelle* ; le premier surtout qui étoit un ennemi extrêmement dangereux.

L'Auteur rapporte tous les troubles qui arrivèrent en France & dans les Pays-Bas à l'occasion des erreurs de *Luther* & de *Calvin*. Pour sauver la Religion Romaine en Flandre, le Roi d'Espagne

jugea à propos d'ériger plusieurs Abbayes en Evêchés. Cela mit de fort mauvaise humeur tous les Flamands, qui s'imaginèrent qu'on vouloit établir l'Inquisition. Le Prince d'Orange ne manquoit pas d'entretenir le peuple dans cette idée, & il accusoit *Granvelle* d'être l'auteur de toutes ces innovations. On cabala si fortement contre le Cardinal, qu'il craignit pour sa personne. Il demanda au Roi la permission de se retirer à Besançon pour quelque temps ; ce qui lui fut accordé. L'Archevêque de cette Ville étant venu à mourir, *Granvelle* fut élu à sa place ; il ne demeura que peu de temps à Besançon. Il assista deux fois au Conclave, fut chargé de négocier une Ligue contre le Turc, & obtint la Vice-Royauté de Naples. Il étoit sur le point de revenir à Besançon pour y résider lorsque *Philippe II* le nomma Ambassadeur pour aller conclurre & célébrer le mariage de *Charle Philibert, Duc de Savoie*, avec l'Infante *Catherine*, fille du Roi d'Espagne. *Granvelle* partit & exécuta sa commission. La fatigue de ce voyage lui causa la mort ; il tomba malade à son retour, & termina sa carrière à Madrid le 22 Septembre 1586 à l'age de 70 ans.

Le Cardinal *de Granvelle* eſt repréſenté comme un homme d'un grand ſens, d'un eſprit auſſi pénétrant que ſolide, qui avoit des vûes ſûres & étendues, autant de fermeté que de prudence. Il étoit d'un caractère complaiſant ſans flatterie, ſenſible aux injuſtices, & les ſçachant diſſimuler; mais ſans trahiſon, fidèle aux devoirs de l'amitié, bon par tempérament & par principes, libéral à propos & ſans vûes particulières, attaché à ſa Religion & à ſon Roi, mais ſe prêtant un peu trop aux principes du deſpotiſme Eſpagnol. On l'accuſe auſſi d'avoir eu de l'ambition; mais il ne la ſatisfit point par des voies ſuſpectes. Telle eſt l'idée avantageuſe qu'on nous donne d'un Cardinal que pluſieurs Ecrivains ont peint avec d'aſſez noires couleurs. Si tous les Hiſtoriens travailloient ſur d'auſſi bons Mémoires que Dom *Proſper Levêque*, ils nous donneroient, comme ce ſçavant Benedictin, des ouvrages utiles & dignes de l'attention du Public.

En vous rendant compte, Monſieur, des deux premières parties du *Choix d'Hiſtoires* par M. *Feutry*, je n'ai point fait attention à une particularité qui intéreſſe la gloire de cet Auteur; c'eſt qu'il Suite du Choix d'Hiſtoires.

n'avoit dessein de donner qu'environ douze de ces histoires. Mais une personne qui ne veut pas être connue en ayant fait à peu près un même nombre, les lui a remises; & il a bien voulu les ajouter à son Recueil, en avertissant néanmoins dans sa Préface qu'elles ne sont point de lui; il les a même distinguées par un *D*; les siennes sont marquées de la Lettre *F*. Il a dû n'en être que plus flatté de ce que j'ai dit de ses deux premières parties; car il est arrivé, sans que je songeasse à la distinction des deux Ecrivains, que la critique est tombée sur l'Anonyme & l'éloge sur lui. En effet, (j'y ai pris garde depuis) les morceaux de la façon de M. *Feutry* sont sans contredit les meilleurs de cette collection, dont les deux dernières parties voyent le jour.

Une jeune personne qui refuse un Empereur pour amant; un mari qui, dans un accès de jalousie, perce le cœur de sa femme & se poignarde lui-même; un Anglois qui fait fortune au Pérou, & qui enlève une Espagnole; deux Princes Mahométans qui se font une guerre cruelle, & qui deviennent amis; un Russe exilé dans la Sibérie, & qui passe en Amérique, où il amasse des richesses

immenses ; une femme qui, pour se venger d'un mari infidèle, le fait périr au milieu des flammes & se brûle avec lui ; deux amis qui s'enrichissent par le commerce, & qui marient leurs enfans ensemble ; un libertin qui n'attend pas qu'il soit veuf pour prendre une seconde femme, & qui est assassiné par la première ; une jeune Françoise abandonnée avec son mari dans une Isle déserte. Tels sont, Monsieur, les sujets des différentes histoires qui composent la suite de cet ouvrage extrêmement varié.

Parmi toutes ces avantures tragiques, je choisirai celles d'*Elise* ; elles sont très-intéressantes & très-bien écrites ; M. *Feutry* en est l'Auteur. L'héroïne de cette histoire avoit à peine dix-huit ans lorsqu'elle perdit la Comtesse *de Monval* sa mère, dont voici le portrait : « C'étoit „ un de ces composés bizarres qui ne „ sont aujourd'hui que trop communs ; „ esprit fort & femme foible ; elle ne „ croyoit point en Dieu, & avoit peur „ du Diable ; remplie de Livres abstraits „ qu'elle avoit lûs sans les entendre, elle „ se croyoit d'une science profonde, & „ renonçoit à l'imagination qu'elle avoit „ assez brillante pour des systêmes de „ Philosophie qu'elle ne comprenoit

„ pas. „ Ce fut auprès de cette mère qu'*Elise* fut élevée. On lui donna des Maîtres en tout genre. Sa pénétration & sa mémoire lui firent faire en peu de temps des progrès rapides dans les langues sçavantes, dans l'Histoire, dans la Philosophie, & dans les Arts qu'elle cultiva jusqu'à la fin de ses jours. Elle avoit un frère, le Comte *de Monval*, qui n'avoit point été élevé dans la maison, & qui connoissoit à peine sa sœur. Il servoit dans la Marine; c'étoit un Officier d'un caractère inflexible, rigide sur le devoir & sur l'honneur. Il auroit bien voulu que sa sœur prît le parti du Couvent; mais trop juste pour lui faire violence, il la mit chez une parente nommée *Emilie*, qui voyoit beaucoup de monde. Dans la foule des adorateurs qui vinrent rendre hommage à la beauté d'*Elise*, elle distingua un jeune homme appellé *Menneville*, doué des plus rares qualités, mais dépourvû de fortune. Sa jeunesse, ses graces lui gagnèrent le cœur d'*Elise*. Il touchoit admirablement du luth; & la musique est souvent l'interprête de l'amour. Ces amans étoient heureux, lorsque le sévère *Monval*, Commandant de Vaisseaux, & chargé d'aller reconnoître des terres nouvelles pour y établir des

Colonies, vint prendre congé de sa sœur. La vûe de ce frère fit rentrer *Elise* en elle-même. Dans l'impossibilité d'être à son amant, elle prit une résolution étrange pour vaincre sa passion. *Monval* devoit mettre incessamment à la voile ; son armement étoit prêt. Elle le pria de permettre qu'elle l'accompagnât sur mer. Le frère, quoiqu'étonné de la nouveauté de cette demande, y consentit. Il fit habiller sa sœur en Officier de Marine, & l'emmena joindre ses vaisseaux. *Menneville* qui ne se doutoit point de ce départ, l'apprit chez *Emilie* ; il prit sur le champ la même route, & arriva au Port deux jours après sa Maîtresse ; il alla s'offrir à *Monval* comme volontaire. Ce Commandant qui ignoroit la passion de sa sœur, & qui ne connoissoit point *Menneville*, le reçut avec plaisir, & lui donna un emploi honnête. Il sçut se contenir & éviter *Elise*, jusqu'à ce qu'on fût assez éloigné de terre, pour qu'on ne pût l'y descendre, au cas que sa Maîtresse desapprouvât sa démarche. Le Vaisseau, poussé par un vent favorable, fut bientôt en pleine mer. Un soir que le Ciel étoit pur, *Menneville* prit son luth, & en joua sur le tillac avec tant d'art, qu'il charma tout l'équipage. *Elise* ne put méconnoî-

tre son amant ; sa flamme se ralluma avec plus de force. *Menneville* profitant de la liberté qui regne sur mer, suivit *Elise* jusques dans sa chambre. On sent tout ce que ces amans purent se dire dans cette rencontre. On ne pouvoit soupçonner leur intelligence ; l'équipage ne voyoit dans *Elise* qu'un jeune Cavalier, parent de *Monval*. Cependant l'intrigue fut découverte. Qu'on juge par le caractère du Capitaine quelle dût être sa colère. L'Aumônier du Vaisseau l'appaisa, & l'engagea même, pour sauver son honneur, à unir *Elise* & *Menneville*. Il y consentit, & renferma dans son ame un horrible projet de vengeance. Il rencontra une isle déserte ; il la fit reconnoître, & l'équipage y descendit pour réparer le bâtiment ; on y resta quelques jours. *Monval* prit si bien ses mesures, qu'une belle nuit il leva l'ancre, tandis qu'*Elise* & *Menneville* dormoient profondément dans une petite cabane de branches d'arbres qu'ils s'étoient formée. Ils furent consternés à leur réveil. *Menneville* s'abandonna à la douleur ; *Elise* s'arma de courage, & tâcha d'en inspirer à son mari. On leur avoit laissé leurs coffres, des armes, des munitions, quelques outils & autres ustenciles ; ils se firent des

arcs & des fléches ; *Elise* apprit à chasser. Ils vêcurent ainsi près de six ans, pendant lesquels *Elise* mit au monde une fille qu'ils nommèrent *Laïda.* Le père, toûjours accablé de chagrin, expira dans les bras de sa chere *Elise.* Il fallut tout l'amour de cette tendre mère envers sa fille pour soutenir ce malheur.

Laïda fut élevée comme si elle eût dû passer toute sa vie dans cette isle déserte. *Elise* crut ne devoir lui donner que des idées conformes à sa situation, & seulement sur les objets qui frappoient ses sens. Sa mère, en lui apprenant qu'il y avoit dans le monde des êtres semblables à elle, lui cacha leurs systèmes, leurs cultes, leurs préjugés ; elle laissa à la simple nature le soin de conduire son esprit & son cœur. « A peine eut-„ elle seize ans, dit M. *Feutry*, que lors-„ qu'elle se trouvoit seule dans un bois, „ elle éprouvoit des émotions qui, sans „ porter aucune clarté dans son esprit, „ jettoient du desordre dans ses sens. Ses „ yeux s'allumoient ; elle sentoit une „ secrette inquiétude s'emparer de son „ ame. Elle frémissoit d'un état qui ce-„ pendant ne lui déplaisoit pas ; elle cou-„ roit éteindre le feu qui la dévoroit „ dans le ruisseau prochain ; mais avant

„ que de s'y plonger, elle s'y regardoit
„ avec complaisance, & se croyoit em-
„ bellie ; sans avoir la moindre notion
„ de la beauté, il lui sembloit que ce feu
„ la rendoit plus belle. »

Elise avoit appris à lire à *Laïda*. Un jour que la première étoit à la chasse, la fille trouva un Livre dans un coffre que sa mère avoit imprudemment laissé ouvert. Cet ouvrage contenoit des descriptions fort vives de plaisirs inconnus à notre jeune Insulaire. Le mot d'*amour* se trouvoit à presque toutes les pages ; elle ne comprenoit pas trop bien ce qu'elle lisoit ; ce qui l'embarrassoit le plus étoit ces mots de *vertu*, de *pudeur*.... *La vivacité & les transports d'un Amant à la vûe des beautés de sa Maîtresse.... La timidité de l'une, & l'ardeur de l'autre.* Sa mère se vit contrainte de l'instruire. Après lui avoir donné quelques idées des Sociétés & des Loix, elle lui expliqua les différens systêmes des Philosophes sur la Nature. Dans l'incertitude où elle étoit du culte que sa fille seroit obligée d'embrasser si le hazard la rendoit au monde, elle ne lui donna que les principes de la Religion naturelle. *Laïda* paroissoit plus curieuse de connoître l'amour, que tous les systêmes philosophiques. *Elise* l'in-

ſtruiſit encore ſur cette matière, & fit ſagement ; c'eſt le moyen de prévenir les dangers de l'ignorance.

Nos deux Héroïnes trouvèrent le moyen de ſortir de leur Iſle. Un Vaiſſeau vint y mouiller, & le Capitaine les reçut ſur ſon bord. *Laïda* épouſa un jeune homme aimable à qui elle inſpira le goût de la ſolitude ; elle ſe retira avec lui & avec *Eliſe* dans une terre, & ils vécurent tous heureux. Ce petit Roman eſt extrêmement agréable. La ſituation de ces deux femmes, le dévéloppement & le progrès des idées de *Laïda*, attachent ſingulièrement le Lecteur. La diction eſt ſimple, naturelle & pure, telle qu'elle doit être dans ces ſortes de récits. L'Auteur y mêle de temps en temps des reflexions qui naiſſent ſans contrainte, & dont la briéveté ne coupe point le fil de l'intérêt. Je vous en citerai deux qui ſe préſentent à moi. « La raiſon triomphe „ quelquefois des erreurs ; elle cède preſ- „ que toujours aux paſſions...... Si l'on „ ſe bornoit à l'exact beſoin, on ſe con- „ tenteroit de bien peu de choſes, & il „ n'y auroit preſque point de malheu- „ reux. „

Mais ce qui relève le mérite de ce *Choix d'Hiſtoires*, c'eſt qu'il n'y en a au-

cune qui ne fournisse un trait de moralité ; ensorte qu'on peut mettre en toute sûreté ce Livre entre les mains des jeunes personnes ; elles y puiseront d'excellens principes pour la conduite de la vie. Par la peinture des malheurs de l'amour, elles apprendront à l'éviter, ou du moins à le vaincre. Par la description des charmes d'une vie douce & consacrée à la vertu, elles deviendront indifférentes pour les plaisirs tumultueux & pénibles. Par le tableau des vices qui dégradent notre être, elles en concevront une juste horreur. M. *Feutry* n'est point un Ecrivain indulgent qui ménage les passions, & qui caresse le sot orgueil de la naissance & des richesses. Voici comme dans un endroit il parle des grands Seigneurs. « Les vertus & la „ raison les ennuyent ; les talens sem„ blent les humilier ; ils les applaudis„ sent dédaigneusement. La vile bouf„ fonnerie, la basse complaisance peu„ vent seules les affecter. Ce n'est pas „ en les voyant dans le monde qu'on „ peut les bien connoître ; on n'apperçoit „ là que leurs ridicules ; il faut les sui„ vre dans l'intérieur de leurs maisons ; „ on y découvre tous leurs vices. „

Une réflexion que vous ferez encore,

Monsieur, c'est que nous avons de terribles Romans, dans lesquels il n'est question que d'un seul Héros ou d'une seule Héroïne qui occupe impitoyablement dix & souvent douze volumes ; au lieu que dans les quatre petites parties qui composent le Recueil de M. *Feutry*, on trouve vingt-trois histoires différentes. Cet ouvrage se vend à Paris chez *Durand* & *Pissot*, Libraires ; le premier, rue S. Jacques ; le second, Quai des Augustins. L'Auteur fait aussi des vers ; nous avons de sa façon deux petits Poëmes imprimés, dont je me propose de vous entretenir quelque jour.

Vous connoissez, Monsieur, l'Epître de M. *de Voltaire* à M. le Cardinal *Querini*, dans laquelle vous avez admiré l'ingénieuse accolade du *Paradis* & du *Parnasse*, d'*Horace* & de *Saint Augustin* ; de la *Grace de Jesus Christ* & des *trois Graces d'Homère*. Ce grand Poëte ne s'est pas contenté de payer ce tribut Poëtique à son Eminence, à l'occasion de l'Eglise Catholique qu'elle fait bâtir à ses frais à Berlin, avec la permission du Roi de Prusse. Il lui a écrit quatre Lettres en Italien. Le docte Cardinal a été si flatté de tous ces hommages, qu'il

Lettres Italiennes.

a fait imprimer à Rome & l'Epître & les Lettres de son Panégyriste. Je suis sûr que les vers & la prose de M. *de Voltaire* auront beaucoup réussi en Italie. Sa manière de penser & d'écrire me paroît assez dans le goût de ce Pays-là. Quoiqu'il en soit, comme il m'est tombé un exemplaire de ses Lettres Italiennes, je me fais un plaisir de vous les communiquer, en y joignant une traduction fidèle. C'est sur-tout dans ces petits riens que brille le grand esprit de M. *de Voltaire.* Vous verrez qu'il ne parle pas un Italien bien élégant & bien pur, & qu'il y a des tours & des expressions qui ne sont guères Toscans ; mais il faut s'arrêter aux choses, & non aux mots.

LETTERA PRIMA.

Berlin, 7 *Janvire* 1752.

La morte del Conte di Rotembourg, l'uno de' Direttori di questa Chiesa tanto favorita da V. E. a cagionato qui un grand ramarico ; io sarei molto sorpreso se egli non avesse lasciato nel suo testamento una considerabil somma di danari, per contribuire alla fabrica del vostro Edifizio. I continui assalti della malatia che mi distrugge, mi fanno augu-

rare anderò dove è gito il povero Conte di Rotembourg, e dove non s'edificano case nè per Iddio, nè per gli Uomini. L'ultime mie voglie saranno in favore della Chiesa di Berlino; ma darò poco, giacchè sono un Uomo da poco. E bisogna pigliar cura de' suoi parenti & amici prima di pensare alle pietre d'un Monumento. Tocca a un Vescovo, a un grand Cardinale, a un celebratissimo Benefattore come voi siete, di segnalare la sua beneficenza dovunque va la sua gloria. Rimango con ogni riverenza del suo impareggiabile merito, si come di sua Eminenza,

Umillissimo & devotissimo Servitore
VOLTAIRE.

TRADUCTION.

La mort du Comte de Rotembourg, l'un des Directeurs de cette Eglise si favorisée par votre Eminence, a occasionné ici un grand chagrin. Je serois bien surpris s'il n'avoit pas laissé dans son Testament une somme considérable pour contribuer à la fabrique de votre Edifice. Les assauts continuels de la maladie qui me tourmente, me font augurer que j'irai où gît le pauvre Comte de Rotembourg, & où l'on ne bâtit point

de demeures ni pour Dieu, ni pour les hommes. Mes dernières volontés seront en faveur de l'Eglise de Berlin; mais je donnerai peu, parce que je suis un homme qui ai peu.* Il faut avoir soin de ses parens & de ses amis avant que de penser aux pierres d'un Monument. Il appartient à un Evêque, à un grand Cardinal, à un célébre bienfaiteur comme vous l'êtes, de signaler sa bienveillance par tout où se répand sa gloire. Je demeure avec tout le respect dû à un mérite incomparable comme l'est celui de votre Eminence, le très-humble, &c.

LETTERA SECONDA.

Postdam 4 Lulio 1752.

Io ho ricevuto i nuovi contrasegni della benevolenza di vostra Eminenza verso di me, e gliene porgo i più vivi ringraziamenti. La veggo sempre intenta a beneficare la Chiesa & le buone Lettere; insegna il mondo co i precetti; lo sprona co gli esempi; dà de' Ducati e de' Marchesati a Monache, de' danari e delle Statue à un Tempio Catholico eretto nella Pagania. Io applaudo da lontano, sempre ammalato, sempre stimolato dal desiderio di riverirla, e ritenuto appresso d'un Re eretico, ma pure amabile, colle catene

* M. *de Voltaire* n'a que cent mille liv. de rente.

dell'ozio, della libertà e del piacere, che sono di rado regie catene. Vorrei cantar le laudi di Vostra Eminenza; ma chi pur sempre,

Colla febre garisce, e con Galeno,
Vien rauco e perde il canto e la favella.

Ma non ne sono meno ammiratore, e
Di vostra Eminenza,

Servo umilissimo VOLTAIRE.

TRADUCTION.

J'Ai reçu les nouveaux témoignages de la bienveillance de votre Eminence à mon égard, & je lui en fais les plus vifs remercimens. Je la vois toujours disposée à rendre service à l'Eglise & aux bonnes Lettres; elle instruit le monde par des préceptes; elle l'excite par des exemples. Elle donne des Duchés & des Marquisats aux Religieuses, de l'argent & des statues à un Temple Catholique, érigé au milieu du Paganisme. J'applaudis de loin, toujours malade, toujours brulant du desir de lui présenter mes respects, & retenu auprès d'un Roi hérétique, mais très-aimable, avec les chaines du loisir, de la liberté & du plaisir, qui sont rarement des chaines royales. Je

voudrois chanter les louanges de votre Eminence ; mais quand on a toujours la fièvre & qu'on vit avec Gallien, la voix devient rauque, & l'on perd le chant & la parole. Je n'en suis pas moins l'admirateur, & le très-humble Serviteur de votre Eminence, &c.

LETTERA TERZA.

Postdam, 29 Settembre 1752.

CHE dirà l'Eminenza vostra quando ella riceverà questa Pistola, doppo aver letto quella del Salomone del Settentrione? Dirà che si degna di aggradire il tributo d'un Pastore, quando ella ha ricevuto l'Oro, l'Incenso, e la Mirra d'un che vale li tre Re dell' Epiphania.

Ella si diletta nell' edificar delle Chiese; ma si erigge un Tempio nella memoria degli vomini. Bramo di aggiungere i miei gridi à quelli applausi, che le Bresciane Stampe fanno risuonare. Ma la mia voce è rauca e debole. Il corpo langue, così fa l'anima. Oh quando vederò io qualche valente Libraio raccogliere tutte le opere di vostra Eminenza già troppo sparse!

Foliis tantùm ne carmina manda:

Ma

Ma siano tutti i suoi scritti radunati ad æternam memoriam.

Auguro che la sua Eminenza dia ancora ad multos annos *benedizioni a i Fedeli, ed esempi al mondo. Io intanto, picciola lucciola, m'inchino profondamente alla stella di prima grandezza; e sono per sempre con ogni maggiore ossequio e venerazione, &c.*

TRADUCTION.

QUe dira votre Eminence, lorsqu'elle recevra cette Lettre, après avoir lû celle du Salomon du Nord? Elle dira qu'elle daigne agréer le tribut d'un Berger, après avoir reçu l'or, l'encens & la myrrhe d'un Roi qui vaut les trois Rois de l'Epiphanie.

Elle se plait à bâtir des Eglises; mais elle s'érige un Temple dans la mémoire des hommes. Je désire de joindre mes acclamations à ces applaudissemens que font retentir les Imprimeries de Bresse; mais ma voix est rauque & foible; mon corps languissant; ainsi fait l'ame. Oh, quand verrai-je quelque habile Libraire recueillir tous les ouvrages de votre Eminence, déja trop dispersés! Ne confiez pas vos Vers à de simples feuilles volantes; mais que tous vos écrits soient

réunis pour vivre ensemble éternellement.

J'augure que votre Eminence donnera longtems des bénédictions aux Fidéles & des exemples au monde. Pour moi qui ne suis qu'un très-petit ver luisant, je me prosterne devant un astre de la première grandeur, & je suis pour toujours avec la vénération la plus profonde, &c.

LETTERA QUARTA.

Postdam, 21 Novemb. 1752.

L'EMINENZA *vostra adorna la dottrina col fregio dell'ingegno, rinforza l'ingegno col zelo, e compisce il zelo colla munificenza. Ella edifica di una mano una Chiesa in Berlino, e coll'altra slega dal giogo eretico un valente Monaco, rimanda all'ovile la smarrita Pecorella. In somma la sua liberal mano diffonde altretanto di danaro, quanto d'inchiostro; ed ammaestra i dotti, e sollieva i poveri. Bramo di vedere i suoi scritti, ed i suoi atti generosi tutti raccolti nelle Bresciane stampe; ma tengo un più vivo desiderio d'inchinarla personalmente, &c.*

TRADUCTION.

VOtre Eminence orne l'érudition de la parure du génie; elle fortifie le génie par le zèle; elle met le comble au zèle par sa munificence. D'une main elle bâtit une Eglise à Berlin, de l'autre elle délivre du joug hérétique un Moine * de mérite, & fait rentrer au bercail la brebis égarée. Enfin sa main libérale répand autant d'argent que d'encre; elle instruit les Sçavans & soulage les pauvres. Je désire voir tous ses doctes Ecrits & toutes ses actions généreuses recueillis par les Imprimeries de Bresse; mais je désire plus vivement encore de la saluer personnellement, &c.

Je suis, &c.

A Paris ce 5 Août 1753.

* Deux Religieux d'un Ordre très-respectable apostasièrent il y a quelque tems, & se retirèrent en Allemagne, où ils se firent Luthériens. M. le Cardinal *Querini* a eu le bonheur d'en ramener un au giron de l'Eglise.

LETTRE XII.

Lettre sur l'Electricité.

VOus avez lu, Monsieur, dans la Lettre IV du sixième Volume de ces Feuilles, une *Lettre sur l'Electricité*, adressée à une Dame par le P. *Berthier*, Prêtre de l'Oratoire & membre de l'Académie d'Angers. Comme cette Lettre n'étoit qu'un essai, l'Auteur a été invité par d'habiles Physiciens à donner plus d'étendue à son système, à le développer d'une manière plus sensible, à entrer dans plus de détails. C'est ce qu'il vient d'exécuter, & j'insére ici sa nouvelle Lettre avec d'autant plus de plaisir que la cause & les effets de l'Electricité, dont tout le monde parle encore, y sont expliqués avec beaucoup de vraisemblance & de clarté.

LETTRE SUR L'ELECTRICITÉ.

VOus voulez sçavoir, Madame, la cause de l'Electricité en général, & en particulier celle de l'Electricité des nuages orageux qui fait aujourd'hui la matière de la plupart des conversations. Je

vous ai déja renvoyée pour ce ſujet au Livre de M. l'Abbé *Nollet*, où cette matière eſt traitée d'une manière ſçavante & ingénieuſe ; mais vous voulez abſolument que je vous diſe mon ſentiment: voici, non pas des démonſtrations & de l'évidence, mais des conjectures & des probabilités: c'eſt tout ce que vous pouvez demander ſur une pareille matière.

Il eſt certain que la matière du feu que pluſieurs Phyſiciens diſent être répandue par-tout, & dont il font la matière de l'Electricité, eſt ſujette à de très-grandes difficultés. Le feu enfermé & qui n'eſt pas dans un air libre & circulant, s'éteint dans le moment ; comment donc celui qui eſt dans les pores des corps ne s'éteint-il pas ? Un corps chaud ſe refroidit peu à peu en communiquant ſa chaleur aux corps voiſins ; comment la chaleur de ce feu enfermée dans tous les corps n'a-t-elle pas le même ſort ? D'où vient qu'un caillou qu'on dit contenir tant de feu dans ſes pores ne donne pas une ſeule étincelle étant preſſé, ou même écraſé ſous un poids immenſe, comme celui d'une meule ? D'où vient que ce mê-

me caillou qui a tant de feu dans ſes pores, eſt plus froid qu'une brique qui n'en donne point, & qui par conſéquent doit en avoir moins? Un feu ſe conſume bien-tôt, ſi on ne lui fournit ſans ceſſe de l'aliment: qui eſt-ce qui fournit de l'aliment à celui-ci dans ſa priſon? Le feu eſt extrêmement éclaſtique & s'étend de tous les côtés, témoin celui qui eſt dans un canon, & qui cauſe de ſi grands effets en ſe dilatant: il eſt plus élaſtique & s'étend bien plus que l'air: d'où vient que le feu qui eſt dans la Zone torride ne s'étend pas dans les glaciales, juſqu'à ce qu'il ſoit en équilibre dans les unes & dans les autres, comme feroit l'air dans cette Zone s'il n'y en avoit point dans les autres Zones? D'où vient qu'un tuyau de fer qui a moins de pores, donne plus de feu qu'une verge ſolide qui en a davantage? Il y a une infinité d'autres difficultés ſur cette matière du feu répandue & enfermée dans tous les corps; mais je crois que celles-ci vous ſuffiront pour vous en faire voir le faux.

Matière de l'électricité.

Mais quelle eſt donc cette matière de l'Electricité? Il eſt aiſé de voir d'abord que la ſource en eſt le globe, & la cauſe qui l'en fait ſortir, le frottement.

Si la verge de fer, qui en eſt le canal ou le conducteur, ne communique point avec lui, s'il ceſſe de tourner pendant quelques momens, il n'y a plus d'Electricité. C'eſt donc le globe qui en eſt la ſource. Mais quelle eſt encore une fois cette matière qui vient de cette ſource? Les phénomènes ſuivans nous feront voir que ce ſont les parties du globe frotté & du corps frottant.

Il s'exhale de tous les corps frottés une odeur, qui ſans doute n'eſt autre choſe que leurs parties détachées par le frottement. Dans quelques-uns, comme le bois, cette odeur augmentant de plus en plus devient fumée, & cette fumée frappe nos yeux. Enfin la fumée augmentant toujours par le frottement, lorſqu'elle a le plus d'épaiſſeur & de viteſſe, elle diſparoit tout d'un coup, & ſe change en flamme. Je dis qu'elle ſe change en flamme. Car elle ne ceſſe pas de s'élever dans le moment qu'elle eſt la plus forte; elle exiſte donc dans cette flamme; elle y eſt donc vue non plus comme fumée, mais comme flamme, & cette flamme, par conſéquent, eſt la même choſe que les parties de ces même corps détachées par le frottement.

Ce qui arrive à ces corps, arrive auſſi à

à quelque chose près, au globe frotté, & au corps qui le frotte. De l'un & de l'autre il sort de l'odeur, qui n'est autre chose que leurs parties propres, & qu'une fumée rare, legère, & invisible. Celle-ci sans passer par l'état de fumée visible, par lequel elle passe dans les autres corps, devient lumineuse & flamme, qui est par conséquent les parties mêmes des corps frottés.

Communication de l'Electricité. Cette flamme & cette odeur ou ces parties détachées du globe ont encore cela de singulier, qu'elles s'étendent du globe aux corps qui le touchent & surtout au fer, & c'est un phénomène qu'il faut expliquer. Ces particules détachées du globe & du corps qui le frotte, se trouvent dans l'air, qui, de l'aveu de tout le monde, a un mouvement en tout sens. Elles trouvent de plus une matière éthérée dans laquelle la terre est plongée & emportée, & qui a aussi un mouvement en tout sens; de quoi tous ceux qui ne sont pas Newtoniens conviennent, & ce que nous prouverons dans la suite. Cet air & cette autre matière repoussent ces particules dans tous les sens, & s'il y a auprès d'elles un corps dont les parties n'aient pas le même mouvement, comme sont tous les solides, &

parmi eux les plus durs, tels que le fer, elle se réfugie auprès de ces corps qui ne les repoussent point. Voilà donc la raison pourquoi elles passent du globe à la verge de fer.

Il y a plus : les parties de l'air en frottant contre les surfaces de ces solides, & celles de la matière éthérée en frottant même contre leurs parties internes, perdent de leur mouvement en tout sens ; en sorte que la couche, soit d'air soit d'éther ou matière éthérée qui les touche, a d'autant moins de mouvement en tout sens qu'elle en est plus près, & que non seulement les corps insensibles mais même les sensibles sont poussés par cette cause contre les solides : nous en verrons la preuve en expérience dans la suite.

Ce n'est pas tout. Il faut encore donner la raison pour laquelle nous tirons des étincelles de cette verge, quand nous en approchons un solide tel que le doigt ; ce second solide étant ainsi approché, les particules ou cette athmosphère qui voltige autour de la verge, ont la même raison pour s'approcher de lui, étant repoussés par l'air & par la matière éthérée, qu'elles en ont d'approcher de la verge : elles courent donc Cause du feu électrique.

avec une grande vitesse pour se réfugier auprès de lui. Mais elles ne peuvent faire cela sans choquer ce corps, & sans en être reflechies ; de sorte que celles qui sont refléchies rencontrant celles qui viennent encore au nouveau solide, il se fait entr'elles un choc & un frottement violent ; or nous sçavons que toutes les fois qu'il y a un frottement rude entre deux corps, il se fait du feu; il doit donc se faire du feu dans celui-ci. Ces étincelles ou ces aigrettes continuent à s'exciter par vibrations & comme par secousses, parceque les secousses continuelles du globe poussent par vibrations l'athmosphère du conducteur vers le corps approché, qui la refléchit de la même façon ; ce qui fait un flux & reflux continuel.

Commotion. Quand avec le doigt on tire une étincelle du conducteur, on sent une forte commotion, le plus souvent au coude du bras qui a opéré. C'est un effet de l'athmosphère, qui étant poussée par la cause dont nous avons trouvé l'existence contre les parties tant externes qu'internes du solide approché, donne un coup violent contre celles qui lui servent de point d'appui, & par lesquelles elle est refléchie vers le conducteur.

On a trouvé divers moyens d'augmenter l'action de l'athmosphère ou la force de l'Electricité. L'un est une boule de verre couverte d'une feuille de métal dans laquelle plonge un fil de fer qui communique au conducteur *; un autre moyen est une plaque de verre couverte aussi d'une feuille de métal & posée sur une chaine de fer venant du conducteur. Par ces artifices on amasse l'Electricité qui vient du globe autour de ce verre couvert de métal, comme on amasse l'eau d'une source dans un réservoir. Ensuite avec un gros fil de fer tourné en C, on tire l'athmosphère du globe électrique d'un côté, & de l'autre celle du réservoir, pour mettre entre deux feux le solide qu'on veut faire frapper; & ces deux athmosphères se rencontrant en même tems dans ce corps, s'y choquent avec une violence extrême, & y font un feu brillant qui ressemble à une petite foudre.

Augmentation de l'Electricité.

Si au lieu de mettre un corps inanimé entre ces deux feux, on s'y met soi-même en portant en même tems une

* D'ordinaire on la remplit d'eau aux trois quarts; mais Mr. l'Abbé *Nollet* a trouvé qu'elle faisoit aussi son effet sans eau.

main à la bouteille, & l'autre au conducteur, on reçoit une commotion terrible, & l'on se sent frappé comme du tonnerre. La raison en est la même. Deux parties d'athmosphère venant en même tems par les deux bras, se rencontrent & se choquent dans notre corps, & ce feu qui dans l'expérience précédente s'allume entre le doigt & le conducteur, s'excite ici au-dedans de nous ; ce qui ne peut se faire sans une forte commotion.

Voilà, Madame, les principes sur lesquels j'explique tout ce que l'on découvre tous les jours dans l'Electricité.

Electricité du tonnerre.

Vous ne manquerez pas sans doute de me demander l'application de ces principes aux découvertes que M. *Franklin* vient de faire de l'Electricité des nuages orageux. La voici en deux mots. Il y a toujours deux vents contraires, souvent l'un supérieur, l'autre inférieur dans un tems d'orage. Ces deux courans se frottent l'un l'autre dans la ligne du contact. Voilà donc déja un frottement, comme dans l'Electricité du globe & du tube électrique, & peut-être qu'un jour l'on trouvera de l'Electricité venant de ces vents seulement, sans nuages ora-

geux. Mais, puisque l'on n'en a trouvé jusqu'à présent que dans les nuages, il faut s'en tenir à cette cause, & trouver la manière dont elle produit son effet.

Vous venez de voir, Madame, qu'on a trouvé le secret d'augmenter prodigieusement la force de l'Electricité au moyen d'une bouteille pleine d'eau, vers laquelle on conduit la matière Electrique. Les nuages font l'effet de cette bouteille; ils augmentent la force de l'Electricité jusqu'à la faire sentir sur la terre, & lui faire produire les effets surprenans du tonnerre.

Ces vents qui s'électrisent ainsi par un frottement en ligne droite, imitent le tube qu'on électrise de même, en le frottant en ligne droite. Mais il y a de plus des vents qui s'électrisent par un frottement en ligne courbe, & qui imitent ainsi le globe qu'on électrise par un frottement en ligne courbe; car on a remarqué que les nuages orageux tournoient quelquefois autour d'un centre & faisoient plusieurs révolutions sur un même lieu. Ces nuages sont donc poussés par des tourbillons de vent, qui sont comme de vastes globes Electriques, qui occupent une Province entière, dont

l'axe est perpendiculaire à l'horison, dont le plan des cercles & le frottement est horisontal, & dont les nuages orageux sont comme les bouteilles électriques.

Vous n'avez pas besoin maintenant, Madame, que je vous en dise davantage. Vous voyez déja de vous-même des tubes & des globes électriques naturels avec leurs bouteilles. La pointe de Mr. *Franklin* est leur conducteur répété; les montagnes & les clochers sur la terre, & les vaisseaux sur la mer, plongeant plus souvent dans leur athmosphère que les corps moins élevés, tirent plus souvent qu'eux des étincelles qui sont le feu du Ciel.

Un phénomène que l'on n'a jamais pû expliquer avant la découverte de l'électricité du tonnerre, n'a plus rien de difficile après cette découverte, & après les principes que nous avons posés. Comment peut-il se faire, disoit-on il y a peu de temps, que la foudre qui est poussée avec autant de vîtesse qu'un boulet de canon revienne sur ses pas plusieurs fois, & fasse plusieurs zigs-zags avant que de tomber à terre. Il n'y a plus là de mystère aujourd'hui. C'est une suite toute naturelle de ce que nous avons dit. L'at-

mosphère électrique ne peut se refugier avec une vîtesse extrême auprès d'un solide sans en être refléchie, ni retourner vers celui d'où elle est partie sans être de nouveau refléchie par lui & par la partie d'athmosphère qui est restée auprès de lui; & tout cela ne peut se faire sans plusieurs allées & venues, sans plusieurs choses, & par conséquent sans plusieurs zigs-zags, tels que ceux que nous voyons tracés par la foudre au sortir d'un nuage orageux.

Vous voyez avec étonnement, Madame, éclorre sous vos yeux des prodiges nouveaux, que vous n'auriez pas même osé soupçonner il y a peu d'années. Que seroit-ce si l'on vous disoit que cette athmosphère que vous venez de voir autour des nuages & des globes électriques est continuellement autour de vous-même & de tous les solides, & que tout ce que fait de plus le frottement dans les premiers, est de l'exciter & de la rendre plus forte & plus sensible à vos yeux? Vous pouvez voir dans les Lettres de M. l'Abbé *Nollet* sur l'Electricité, & vous verrez dans les Mémoires de l'Académie de cette année, que l'Electricité est un phénomène tou-

Tous les corps s'attirent les uns les autres.

jours existant autour de tous les corps, lesquels s'attirent tous, & se repoussent tous sans être frottés sensiblement, mais seulement un peu moins alors que s'ils l'étoient sensiblement.

Il faut suspendre horisontalement à un cheveu, soit dans l'air libre, soit dans un Récipient ou une cloche de verre pleine ou vuide d'air, toutes sortes de corps mis en bandes ou lames fort minces, de la largeur d'un pouce ou deux, de la longueur d'un pied ou d'un demi pied, & approcher de cette lame à un pouce ou un demi pouce de distance toute sorte de matière, ou se tenir soi-même près de la cloche ou du Récipient, & l'on voit alors ces lames tourner autour du cheveu, & s'approcher ou s'éloigner du corps qu'on approche d'elles.

Gravitation ; effet d'électricité.

Il y a des mystères dans la Physique autant & peut-être plus que dans la Religion. La chûte des graves vers le centre de la terre est de ce nombre. Ce seroit une surprise pour bien des Philosophes si l'on trouvoit dans l'Electricité la clef de ce mystère, comme on peut assurer qu'on y trouve celle du tonnerre. C'est ce qui arrivera pourtant si l'on fait attention à ce que nous avons dit jusqu'ici.

Cette même tendance & cette espèce de gravitation que non-seulement l'athmosphère, mais encore les corps sensibles ont vers tous les solides dans l'expérience précédente, ces mêmes corps l'auront plus grande sans doute vers la terre qui est un solide comme eux, & bien plus grand qu'eux : & cette tendance sera la cause de la gravité des corps. La couche d'éther qui pénètre la terre jusqu'à son centre, étant retardée par ce nombre infini de parties qu'elle rencontre, poussera vers ce grand solide tous les corps sensibles ou insensibles qui s'y trouveront sans en excepter les parties de l'air ; & ces dernières étant mûes elles-mêmes de ce mouvement en tout sens retardé par la surface de la terre, feront un effet pareil à celui de l'éther, mais proportionné à leur force.

Le feu élementaire; effet de l'électricité.

Voilà déja plus de propriétés dans l'Electricité que vous n'auriez osé vous le promettre. Mais quelque Physicien plus hardi pourra bien n'en rester pas-là ; & voyant que le commencement, soit du feu électrique soit de notre feu commun, vient d'un frottement, & que la continuation du feu électrique vient encore d'un frottement, il croira, en ju-

geant de l'inconnu par le connu, & de la continuation du feu ordinaire par celle de l'électrique, que la continuation du premier vient d'un frottement continué comme celle du second ; sçavoir, du frottement répété mille & mille fois que les parties de la fumée & celle des cendres mêlées les unes avec les autres se donnent reciproquement les unes montant, & les autres descendant ; de celui que les souffres, les sels, & les eaux qui composent la fumée se donnent en montant avec différente vîtesse, & de celui que les sels fixes & les terres qui composent les cendres se donnent aussi mutuellement en descendant avec une vîtesse inégale.

Le feu des fermentations. Le feu des fermentations sera dans le même cas ; leurs parties différemment pesantes ne pourront, les unes monter, les autres descendre, sans se frotter un million de fois, & sans donner lumière & chaleur, jusqu'à ce que chacune ait pris sa place, & que le frottement ait cessé.

Le feu du soleil. Dès qu'il y a frottement par-tout où il y a lumière, le soleil étant comme les autres feux un fluide, son mouvement aura, selon la regle de *Kepler*, d'autant

plus de vîtesse qu'il sera plus près de son centre, & dès-lors ses couches internes tournant plus vîte que les externes, les frotteront avec force, & donneront ainsi lumière & chaleur.

Lumière boréale. Ce même Physicien, admettant avec *Kepler* & *Descartes* un fluide qui emporte & enveloppe la terre, se croira en droit de conclurre que ces lumières boreales qui sont constantes aux Poles, & s'étendent quelquefois jusqu'à notre horizon, ne sont autre chose que l'axe du tourbillon terrestre, dont les couches internes ayant plus de vîtesse que les externes, selon la regle de *Kepler*, les frottent violemment, & les rendent lumineuses; & profitant des recherches sçavantes & ingénieuses d'un des plus illustres Académiciens * de nos jours, il attribuera l'extension de cette lumière jusqu'à notre horison à l'augmentation de la pression, & à l'extension du frottement de ces couches dans les périhélies, dans les équinoxes, & peut-être dans les sizygies de la Lune.

Lumière des Cometes. Dès qu'il est prouvé qu'il y a frottement violent par-tout où il y a lumière, les Cometes ne seront autre chose que

* M. de *Mairan*.

des tourbillons d'éther qui se formeront de temps en temps dans le fluide céleste lorsqu'il sera plus pressé qu'à l'ordinaire entre deux ou plusieurs Planetes, comme il s'en forme dans nos fleuves pressés. Celles qui ont paru pendant des éclypses, comme celle de 817, qui commença à paroître pendant une éclypse de Lune, favoriseront cette opinion. Les cercles internes de ces fluides tournant plus vîte que les externes qui les touchent, les rendront lumineux, comme nous l'avons dit du Soleil & de l'axe du tourbillon terrestre. La figure conique de plusieurs d'entr'elles, à qui l'on a refusé pour cela, mais mal-à-propos, le nom de cometes, & la ligne qu'elles décrivent autour du Soleil, pareille à celle que décrit la boule des quilles Angloises, fera croire à notre Physicien qu'elles sont toutes des cones entiers ou tronqués qui sont tous poussés autour du Soleil par le mouvement du fluide d'Occident en Orient, mais qui par leur revolution propre sont poussés vers cet astre, soit dans le sens du fluide, soit dans le contraire, selon qu'ils tournent dans un sens ou dans l'autre; qui même, lorsque leur pointe est opposée au Soleil, sont pouf-

lés par leur rotation à l'oppofite de cet aftre, comme il arriveroit à la boule Angloife en pareil cas ; qui enfin par un mouvement compofé du fluide & du propre, peuvent s'approcher du Soleil en tournant autour de lui, foit dans le fens du fluide, foit dans le contraire.

Colonnes de lumière.

Plufieurs colonnes de lumière qui ont paru fur la terre, & qui n'ont été que des tourbillons d'air, peut-être emporté par l'éther, confirmeront cette penfée. De ce nombre eft une colonne lumineufe vûe auprès de Reims, & dont parle le P. *Lamy* Bénédictin, dans un Livre intitulé, *Conjectures Phyfiques fur quelques colonnes de nue.*

Matière éthérée.

Il pourra fe trouver quelqu'un qui arrêtera tout court notre Phyficien & nous auffi, en niant abfolument qu'il y ait une matière éthérée qui emporte les Planetes, & qui ait par conféquent un mouvement en tout fens. A cela l'on pourra répondre qu'il faut raifonner de l'inconnu par le connu ; & que du mouvement des corps fur la terre & de celui des nuages dans l'air que nous fçavons caufé par d'autres corps & par impulfion, il faut s'élever jufqu'à celui des corps fupérieurs : fçavoir, des Planetes.

& des autres corps célestes, & faire mouvoir ces derniers par des corps & par impulsion comme les premiers; que d'ailleurs tous les corps dont nous connoissons le mouvement, ne se meuvent & ne quittent leur place que par nécessité, lorsqu'il faut la céder à un autre, ou être pénétrés; que celui des Planetes doit être de même; qu'elles ne doivent quitter leurs places, que parce qu'il faut qu'elles la cédent à un corps ou qu'elles en soient pénétrées, & non parce qu'elles sont à cent lieues de lui; qu'il y a donc un fluide qui emporte les Planetes, & la terre par conséquent.

Son mouvement en tout sens.

Ce fluide ne peut exister sans un mouvement en tout sens de ses parties. C'est une suite de son mouvement commun, plus grand au centre qu'à la circonférence. Car ses cercles internes ne peuvent tourner plus vîte autour du centre commun que les externes, ni s'y frotter plus violemment, sans faire pirouetter leurs parties, & les faire tourner autour de plusieurs centres, & sans faire ainsi que ces cercles soient tout composés de petits tourbillons, dont le mouvement est un mouvement en tout sens.

Athmosphère autour de tous les corps.

Le mouvement en tout sens des parties de l'éther une fois établi, on

n'aura pas de peine à expliquer l'existence continuelle d'une athmosphère autour de tous les corps, que nous avons prouvée par l'expérience. Le fluide céleste pénétrant dans leurs pores, en arrachera continuellement des parties qui étant repoussées contre eux par la couche qui les entoure, dont le mouvement est d'autant plus petit, qu'il est plus près de leurs surfaces, se tiendront autour d'eux & voltigeront à l'entour.

Voilà, Madame, ce que vous me demandiez sur l'Electricité. Je souhaite que vous trouviez dans ce petit Essai de la clarté & de la simplicité dans les idées. Ce dont je peux du moins me flatter, c'est que j'ai tâché d'y suivre les phénomènes de la nature, & non de m'en faire suivre, ce qui est l'écueil le plus dangereux de la Physique. J'ai l'honneur d'être, &c.

Guérisons électriques.

A cette ingénieuse théorie de l'Electricité je joindrai, Monsieur, un peu de pratique. Je vous ai déja fait part de quelques miracles opérés à Stockolm sous les yeux de M. le Baron *de Scheffer*, dont l'esprit, le sçavoir & la politesse ont fait les délices de notre Nation, où il a été Ambassadeur. Cet illustre Membre du Sénat de Suede, toujours zélé pour le progrès des Sciences, & curieux surtout de les rendre utiles à l'humanité, a fait faire dans sa Patrie de nouvelles expériences qui ont réussi. Je vous envoie l'extrait d'une Lettre qu'il a écrite depuis peu à un

Académicien François, avec qui les Rois & les Sçavans sont jaloux d'être en correspondance " Il n'y a qu'un „ mois qu'un des plus grands Négocians de cette Ville „ retrouva sa vûe presque perdue en se frottant seulement „ les yeux d'une main, tandis qu'il avoit l'autre appli- „ quée à la boule de l'appareil électrisant. Avant cette „ opération il ne pouvoit ni lire ni écrire, même avec le „ secours des Lunettes. Il m'a dit qu'il voit aujourd'hui „ aussi-bien qu'il voyoit à vingt-cinq ans. L'effet de l'é- „ lectricité sur les oreilles n'est pas moins surprenant, ni „ moins constaté. Le quatrième volume des Actes de notre „ Académie des Sciences pour l'année 1752, renferme „ un Journal des cures électriques qui ont été faites pen- „ dant les mois de Novembre & Décembre derniers. Il y „ a dans le nombre des Malades une fille de sept ans & un „ garçon de dix-neuf, tous deux nés sourds, & tous deux „ bien guéris. Peut-être y a-t-il dans l'air de ce Pays-ci „ quelque chose qui favorise l'impression du feu électrique „ sur le corps humain. „

M. le Baron *de Scheffer* n'aura pas rendu un service médiocre à la Société, si les prodiges qu'il rapporte peuvent engager les Physiciens des autres Nations à répeter les expériences qui ont eu, & qui tous les jours encore ont en Suede un si prodigieux succès. C'est pour leur faciliter ces expériences qu'il a bien voulu faire dessiner les instrumens dont on se sert à Stockolm, & que j'ai fait graver. Tous ces instrumens sont de fil d'archal & exactement de la grosseur des figures que vous voyez ici La première représente l'instrument qu'on emploie pour les maux de dents; on applique la boule qui le termine à la dent malade. Les figures, 2e, 3e & 4e sont les instrumens qui servent pour la surdité. On introduit dans l'oreille le bout A B; des personnes nées sourdes ont été guéries par ce moyen. Les lettres A, A, A, A, A, A, A, marquent la cire d'Espagne dont l'instrument est couvert. Les lettres B, E, B, désignent le bout des instrumens où il faut que le fil d'archal paroisse nud au travers de la cire d'Espagne.

Je suis, &c.

A Paris, ce 10 Août 1753.

LETTRES SUR QUELQUES ECRITS DE CE TEMS.

LETTRE XIII.

UN Livre nouvellement traduit de l'Anglois, vous fera connoître particulièrement, Monsieur, la personne & les écrits du fameux Docteur, qu'on appelle le *Rabelais* de l'Angleterre. Ce sont des *Lettres historiques & philologiques du Comte d'*ORRÉRI, *sur la vie & les ouvrages de* SWIFT, *pour servir de supplément au Spectateur moderne de* STEELE, à Paris chez *Lambert*, Libraire, Rue & à côté de la Comédie Françoise. Le Comte d'*Orréri* a été l'ami du Docteur, & le dépositaire de ses plus secrettes pensées. Son but en écrivant ces Lettres n'est pas seulement de développer le caractère & les talens

Lettres historiques, &c.

de *Swift*, mais encore de former l'esprit & le cœur d'un fils qui lui est cher, en le précautionnant contre l'abus que l'on peut faire de ces talens. Il mêle au récit des faits les réflexions les plus judicieuses; le tout ensemble forme vingt-quatre Lettres très-bien rendues en François par un jeune homme d'Avignon, appellé M. *de la Combe*.

Jonatham Swift naquit à Dublin d'une bonne famille le 30 Décembre 1667. Les liaisons de sa mère avec le Chevalier *Temple* ont fait concevoir quelques doutes sur la légitimité de sa naissance. On prétend que *Swift* lui-même n'a pas peu contribué à accréditer ce soupçon, ne doutant pas qu'il ne fût plus glorieux d'être fils naturel de *Jupiter*, que fils légitime de *Philippe*. Son enfance n'eut rien de remarquable. Il fit ses premières études avec beaucoup d'indifférence pour tout ce qui s'enseigne dans les Colléges; & il n'y apprit que ce qu'il est absolument nécessaire de sçavoir pour être reçu Maître-ès-Arts. Il alla prendre ses Grades à Oxfort où il continua ses études, & où *Temple* fournissoit aux frais de son éducation. Ce Seigneur ayant renoncé aux affaires publiques s'étoit retiré dans une de ses Terres où il recevoit souvent

des visites du Roi *Guillaume*. Là le jeune *Swift* eut des occasions fréquentes de converser avec ce Prince. Le Roi lui offrit une place de Capitaine de Cavalerie qu'il refusa, & qu'il se repentit dans la suite de n'avoir pas acceptée ; mais alors il avoit du goût pour l'état Ecclésiastique. Il obtint un bénéfice en Irlande à la recommandation du Chevalier *Temple*. Il se lassa bientôt d'une place qui l'éloignoit de l'Angleterre qu'il aimoit, & le privoit de ses sociétés ordinaires. Il résigna sa Prébende à un ami, & vint retrouver son protecteur. *Swift* employa tout le temps qu'il passa avec lui à cultiver l'esprit & les talens d'une jeune personne qu'il a célébrée dans ses ouvrages sous le nom de *Stella*. C'étoit la fille de l'Intendant du Chevalier, qui devint la femme du Docteur, quoique leur mariage ait toujours été caché. L'orgueil de *Swift* l'empêchoit d'avouer pour son épouse la fille d'un domestique. Il continua même de vivre avec elle après son mariage comme auparavant ; & il ne parut rien dans leur conduite qui fût au-delà des bornes d'un amour Platonique. *Stella* ne s'accommoda point de ce genre de vie ; le chagrin altéra sa santé ; une maladie de langueur la plongea dans

une noire mélancolie ; & contente intérieurement de voir arriver sa fin, elle mourut la victime d'un sort aussi cruel que bisarre.

Long-temps avant la mort de sa femme, *Swift* avoit perdu son protecteur. Privé de tout secours du côté de la fortune, il vint à Londres solliciter une nouvelle Prébende. Il présenta une Requête au Roi *Guillaume* ; mais ce Prince avoit oublié le Docteur. C'est au mauvais succès de cette démarche qu'il faut attribuer l'aigreur répandue dans tous les ouvrages de *Swift* contre les Rois & les Courtisans. Il obtint pourtant quelque temps après plusieurs Bénéfices, entr'autres, le Doyenné de Saint Patrice en Irlande ; ce qui l'obligea à retourner encore dans sa Patrie. Il n'y fixa pas tellement son séjour, qu'il ne fît de fréquens voyages en Angleterre, où il passoit toûjours un temps considérable. Réduit à son Doyenné de Saint Patrice, il fit de l'étude sa principale occupation. Il s'y appliqua durant l'espace de vingt-trois ans. En 1736 il fut attaqué d'une fièvre violente qui eut pour lui des suites très-facheuses. Sa mémoire s'affoiblit ; un noir chagrin s'empara de son ame ; il devint de jour en jour d'une humeur plus

difficile, & tomba enfin dans un triste délire. Il traîna le reste de sa vie dans cet état déplorable. Il eut cependant des momens heureux, quelque temps avant sa mort qui arriva à la fin de l'année 1745. Il mit à profit ces instans de raison pour faire son testament, par lequel il a laissé une partie de son bien pour la fondation d'un Hôpital de fous de toute espèce : " Fondation charitable, ,, dit M. *d'Orréri*, & d'un très-grand ,, avantage pour les trois Royaumes, où ,, les maladies du cerveau sont si fré- ,, quentes, qu'ils ne fourniront que trop ,, de malheureux pour remplir toutes les ,, loges qu'on leur a bâties. ,,

L'Auteur nous représente son ami comme un homme capricieux & inconstant dans toutes ses actions. Né ambitieux, il ne se nourrissoit que de projets vastes, mais chimériques ; & il échouoit dans presque tous ses desseins. Sa fierté étoit extrême, & son humeur indomptable. Il recherchoit l'amitié & le commerce des Grands ; & il se plaisoit à converser avec le petit peuple. Dans ses voyages, qu'il faisoit presque toujours à pied, il logeoit dans les plus minces Auberges, mangeoit avec les Valets d'écurie, les Voituriers & les gens de cette

sorte. Il étoit aimable dans ses politesses ; constant & sincère dans ses amitiés, & sans déguisement dans ses haines : partout où il se trouvoit il parloit généralement comme il pensoit. Il eut pour amis les plus grands hommes de son siécle. Il étoit sur-tout étroitement lié avec le Comte d'*Oxfort*, le Vicomte de *Bolingbroke* & le célèbre *Pope*. Les femmes, celles particulièrement qui se piquoient de bel esprit, recherchoient son amitié, & se glorifioient d'être en liaison avec lui. Il avoit sur elles un pouvoir étonnant ; sa maison étoit une espèce d'Académie de femmes qui l'écoutoient depuis le matin jusqu'au soir.

Il n'y a point de genre de littérature dans lequel il ne se soit exercé. Histoire, Poësie, Romans, éloquence, Grammaire, traités de Philosophie, de morale, de politique, de commerce, de critique, écrits graves & badins, ouvrages de Religion & de galanterie, Panégyriques, apologies, satyres : tout a été de son ressort ; & partout on trouve un génie surprenant & bizarre, une imagination féconde & emportée, des idées vives, des descriptions fleuries, des reflexions fines, mais presque toûjours assaisonnées de fiel, & dictées par une som-

bre misantropie. Vous n'exigez pas que je fasse des remarques sur chaque pièce en particulier ; il y en a plusieurs que la critique met au rebut ; je ne m'arrêterai que sur celles qui méritent quelque attention. L'ouvrage le plus long & le plus estimé que le Docteur ait fait en vers, est un Poëme intitulé, *Cadenus & Vanessa* : c'est l'histoire de ses amours, ou, pour mieux dire, de son indifférence pour une femme qui brûla pour lui d'une flamme inutile. Son véritable nom étoit *Esther Vanhomrigh*. Elle étoit fille d'un Négociant d'Amsterdam qui s'étoit enrichi en Angleterre. Après la mort de son père, *Vanessa* alla s'établir en Irlande, où l'ambition de passer pour bel esprit lui fit rechercher la société du Docteur. « *Vanessa* estimoit beaucoup les „ ouvrages de *Cadenus*. Un jour tenant „ en main un volume de ses Poësies, „ Cupidon, cet enfant des plaisirs, toû„ jours aux aguets pour surprendre les „ cœurs amoureux, lui décocha adroi„ tement une de ses fléches ardentes avec „ tant de force, qu'elle perça le mince „ volume, lui blessa le sein, & porta „ dans son cœur une si vive douleur, „ qu'elle la jetta à l'instant dans une „ sombre rêverie, où *Vanessa*, à peine

„ agée de vingt ans, s'imagina dans son
„ délire être vieillie, & avoir perdu la
„ vûe par ses grandes lectures, apper-
„ cevant dans la personne de *Cadenus*
„ un jeune Adonis qui la ravissoit par les
„ charmes de sa figure & de sa voix. „
Ce fut par ces deux endroits seulement que *Cadenus* sçut se rendre recommandable à sa Maîtresse. Elle eut le même sort que la tendre & malheureuse *Stella*; il se contenta de la célébrer dans ses vers. *Vanessa* s'en plaignit; l'insensible Docteur objecta le devoir; on attribua ses refus à quelque imperfection naturelle, plûtôt qu'au scrupule d'une conscience timorée. Quoiqu'il en soit, *Vanessa* ne put tenir contre tant de rigueurs; elle appella la mort à son secours, & ce fut la seconde femme que le barbare *Swift* fit mourir d'amour & de langueur.

L'ouvrage qui a fait le plus d'honneur à *Swift* sont les voyages de *Guliver* à *Liliput*, à *Brodignac*, &c, traduits en François par l'Abbé *Desfontaines*. C'est une satyre fine du gouvernement Anglois, mais où les autres nations de l'Europe ne sont point épargnées. Dans *Liliput* on voit une quantité de petits insectes sous une forme humaine, engagés ridiculement dans des affaires d'u-

ne grande importance : ce pays repréſente l'Angleterre. On voit à *Brodignac* des monſtres d'une groſſeur énorme employés à des babioles ; c'eſt la France qu'on a eu en vue. L'Auteur ne s'en tient pas à une critique générale du gouvernement ; il deſcend dans le détail de toutes les conditions humaines ; il attaque même quelques particuliers ; ſa ſatyre un peu trop libre va quelquefois juſqu'à la baſſe plaiſanterie. En général, *Swift* a ſemé dans ſon Roman une morale & une politique dans leſquelles il a déployé toute la force de ſon génie, & toute la ſubtilité de ſon eſprit. Sa narration eſt agréable ; & malgrè le fiel répandu dans cet ouvrage, l'Auteur a traité ſon ſujet d'une façon ſi comique, il y a mêlé des avantures ſi ridicules, que l'homme le plus grave ne peut s'empêcher d'en rire.

Des matières plus ſérieuſes occupèrent le Docteur. En 1720 il fit paroître une Feuille périodique qui lui gagna l'affection de tout le peuple. Voici ce qui donna lieu à cet Ecrit intitulé *Lettres de Draper*. Le Roi d'Angleterre avoit accordé à *Guillaume Wood* des Lettres Patentes qui l'autoriſoient à fabriquer pendant 14 ans une certaine mon-

noie pour l'usage d'Irlande. *Swift* fit voir au peuple l'abus qu'il y auroit à recevoir les nouvelles espèces. Au son de la Trompette de *Draper*, un murmure s'éleva parmi ses compatriotes; les esprits s'échaufferent; on déclama avec force contre le gouvernement, & l'on ne prévint la revolte qu'en supprimant cette monnoie. *Swift* devient dès lors l'idole du peuple; le nom de *Draper* lui fut donné avec un applaudissement général; on célébra sa fête; son portrait fut exposé dans les rues de Dublin; les acclamations & les vœux de ses concitoyens l'accompagnoient par-tout; les ouvriers le regardoient comme leur père; les Communautés venoient recevoir ses avis, & le consultoient sur tous les points qui concernent la Police & le Commerce. On trouve dans les *Lettres de Draper* une relation curieuse dont voici le titre : *Détail véritable & exact de la Procession solemnelle faite à l'exécution de Guillaume Wood & des faux monnoyeurs.* L'Auteur fait accompagner le Patient au gibet par plusieurs ouvriers qui le suivent, en l'injuriant chacun dans l'esprit de sa profession; le Cuisinier en le flambant, l'Imprimeur en lui barbouillant le visage avec des balles noires, le Tailleur en

lui arrachant les plis de son habit, & ainsi des autres.

Il a composé un grand-nombre d'autres ouvrages dans le même genre, dont le détail nous mèneroit trop loin. Je ne vous parlerai plus que de deux pièces singulieres, le Conte du *Tonneau*, traduit en François, & la *Guerre des Livres*. La première est une satyre contre l'Eglise de Rome, contre la réforme de *Luther* & le faux zèle des Presbytériens. Cette pièce fit grand bruit quand elle parut; & il y eut contre elle des critiques sans nombre, où l'Auteur n'étoit nullement ménagé. Il est vrai qu'il avoit traité lui-même sans aucun égard les personnes les plus respectables; mais en condamnant le fond de l'ouvrage, on ne peut s'empêcher de convenir qu'il joint à la force d'un esprit mâle & vigoureux les graces de la naïveté & de l'enjoûment.

La guerre des Livres dut sa naissance à une dispute qui s'éleva vers la fin du dernier siécle, entre *Wooton* & le Chevalier *Temple*, au sujet des Anciens. Cette pièce ingénieuse est écrite dans un style héroï-comique. Le Docteur *Swift* y donne la palme au Chevalier son protecteur & son ami. Il y a des vuides qui

interrompent souvent la narration ; mais en général il est très-bien écrit, & il contient des choses extrêmement amusantes.

Histoire des anciennes Revolutions, &c

Ne vous laissez point prévenir, Monsieur, par le titre imposant d'un Livre nouveau, dont je vais vous entretenir. L'*Histoire des anciennes révolutions du Globe terrestre*, à Paris, chez *Damonneville*, Quai des Augustins, n'est autre chose que l'exposition ennuyeuse & rebattue des rêveries des Philosophes touchant l'origine & la formation de l'Univers, auxquelles l'Auteur a joint ses propres visions. Un pareil ouvrage est peu susceptible d'un extrait. Les paradoxes surannés qui forment plus des deux tiers de ce Volume, ne sont ni amusans ni instructifs ; & vous n'attendez pas de moi une analyse suivie de toutes ces chimères. Vous sçavez en général que les différentes opinions des Anciens & des Modernes touchant l'origine de l'Univers, peuvent être rangées sous l'une de ces trois classes. 1°. Que le Monde est éternel pour la matière & pour la forme. 2°. Que la matière qui compose l'Univers est éternelle, & non la forme. 3°. Que le Monde a com-

mencé, & qu'il finira, étant périssable de sa nature. Ces trois opinions ont eu des défenseurs, qui tous ont attribué à l'Univers des changemens prodigieux arrivés seulement dans leur imagination. C'est le vain étalage de ces révolutions imaginaires qu'on nous donne comme des annales philosophiques de ce qui s'est passé dans le Monde avant qu'il fût habité. Nous rencontrons de si grandes difficultés lorsqu'il ne s'agit que de développer quelque événement de nos jours, comment devinerions-nous ceux qui sont arrivés avant l'origine des hommes? Je supprimerai donc le détail de toutes ces conjectures inutiles sur le commencement, la durée, la matière & la forme des corps célestes qui environnent notre globe : je n'examinerai pas non plus si la terre étoit un corps fluide; comment les montagnes s'y sont formées; si le déluge a été produit par une Comète; s'il y a eu plusieurs déluges, & mille autres questions aussi difficiles à résoudre. Je dirai avec l'Auteur que « le
„ peu de temps que nous avons à vivre
„ est trop précieux pour le prodiguer à
„ nous inquiéter de choses qu'il est im-
„ possible de connoître avec certitude,
„ & qui contribuent si peu à notre bon-

heur. Malgré cette maxime, notre Historien n'a pas laissé de s'inquiéter beaucoup, pour nous prouver que notre Planète avoit souffert trois grandes révolutions ; sçavoir, deux tremblemens universels & un délnge général, indépendamment de celui de Moïse. Il place ces événemens dans les siecles les plus reculés, même avant la création de l'homme, pour éviter, dit-il, tout anachronisme, & pour rendre son Livre vénérable par l'antiquité de son sujet : c'est là du moins la raison qu'il en donne ; je doute qu'elle paroisse bien solide. « Les „ Chinois, dit-il, respectent un certain „ Livre, qui n'a d'autre mérite que d'ê- „ tre très ancien. Nous voyons des gens „ vanter l'antiquité de leur race, parce „ qu'ils supposent que tout ce qui est „ ancien doit être excellent ; nous res- „ pectons dans les vieux Poëmes des „ avantures grotesques qui nous parois- „ sent risibles dans l'histoire de *Don Qui-* „ *chote* ; nous avons de la vénération „ pour un vieux habit ou un vieux meu- „ ble rongé des vers, parce qu'il vient „ de nos ancêtres ; ne pourrois-je pas „ me flatter aussi que mon ouvrage sera „ lû & respecté au-delà de tout ce qui „ compose nos bibliothèques ; & qu'à la

„ faveur de son antique sujet on me pas-
„ sera volontiers les défauts qui pour-
„ ront se trouver dans l'exécution ? Les
„ antiquités humaines & littéraires sont
„ des choses très-modernes en compa-
„ raison de celles du globe terrestre ; &
„ si les premières ont un si grand prix,
„ celles-ci doivent être inestimables. „

L'histoire des Révolutions terrestres est suivie d'une *Relation Chronologique & historique des plus remarquables tremblemens de terre arrivés sur notre globe depuis le commencement de l'Ere Chrétienne, jusqu'à l'année* 1750. Cette seconde partie est un peu moins ennuyeuse que la première, quoiqu'elle représente toûjours les mêmes objets. Par tout ce ne sont que des maisons renversées, des montagnes englouties, des plaines entr'ouvertes, des peuples effrayés, des Villes détruites, &c.

L'Auteur compte plus de cent vingt tremblemens arrivés durant l'espace de dix-huit siècles, & qui tous ont eu des suites très-funestes. La France a rarement été le théâtre de ces terribles révolutions ; c'est en Italie principalement, en Angleterre, au Pérou & à la Chine que se sont passées les scènes effrayantes, dont le seul récit inspire la terreur. Pour

vous donner une idée du désastre épouvantable que causent de pareils accidens, voici ce qu'on raconte d'un tremblement arrivé à Antioche sous l'Empire de *Trajan*, qui étoit alors dans cette Ville. On entendit d'abord de grands coups de tonnerre, des vents extraordinaires & des bruits souterrains. La secousse fut si vive, que la terre trembla de tous côtés. Plusieurs maisons tombèrent, & d'autres furent balancées à droite & à gauche comme un vaisseau l'est par les flots. Le craquement des charpentes, la chûte des bâtimens, les bruits affreux qu'on entendoit sans cesse sous la terre dominoient sur les cris & les lamentations du peuple. Presque tous ceux qui étoient dans leurs maisons furent enterrés sous leurs ruines: ceux qui se sauvoient dans les rues étoient jettés les uns contre les autres, ou lancés contre les murs avec tant de violence, qu'ils en mouroient la plûpart, & que les autres en étoient dangereusement blessés. L'Empereur y auroit péri lui-même s'il ne se fût sauvé par la fenêtre de la maison où il étoit. Les montagnes voisines penchoient leurs sommets, & menaçoient de tomber sur la Ville. Plusieurs d'entr'elles furent renversées en

effet. On vit paroître de nouvelles Rivières, & les anciennes disparurent pour toujours. Le tremblement ayant cessé, on entendit la voix d'une femme qui crioit sous les ruines d'une maison; on vint à son secours, & on la trouva avec son enfant entre ses bras. On fouilla de même sous les autres débris; mais on ne trouva personne en vie, excepté un enfant qui tettoit encore au sein de sa mère morte.

Un Roi de la Grande-Tartarie qui a deux filles, dont l'aînée est une beauté farouche, & l'autre une Princesse fort humaine; un jeune Prince qui trouve le secret de se faire aimer d'une Tygresse, & qui ne peut apprivoiser une fille; une Prêtresse galante qui profite de la crédulité des peuples pour jouer de vilains tours; un Médecin qui guérit un Roi sourd, muet, borgne & fou, en lui donnant des coups de pied dans le ventre; un vieux Philosophe qui tousse continuellement pendant trois années; un Roi qui veut épouser sa mère, &c. Tels sont, Monsieur, les principaux personnages d'un Roman nouveau de M. le Chevalier *de Mouhy*, intitulé: *Les délices du sentiment*.

Les délices du sentiment.

Cet ouvrage contient des aventures très-singulières. On voit un Vieillard qui meurt à force de rire, & qu'on ressuscite en faisant couler dans ses veines le sang d'un Dauphin. Un Dragon enlève au milieu des airs un jeune homme. Celui-ci ne perd point la tête. Il tient d'une main ce terrible animal par le bout de son aîle, & de l'autre main il lui applique des coups de sabre. Le Dragon affoibli par la perte de son sang, s'abaisse peu à peu vers la terre, & se débarasse du Cavalier. Il est parlé aussi dans ce Roman d'un lac, sur la surface duquel on voyoit des têtes d'hommes & de femmes dont les visages décharnés, hideux & defigurés par la douleur la plus violente, sembloient ne sortir de l'onde que pour présenter les images du plus affreux desespoir. Au même endroit de gros oiseaux noirs faisoient des croassemens effroyables, & des oiseaux blancs chantoient des hymnes mélodieuses qui ravissoient les oreilles & l'esprit.

Ce qu'il y a de plus instructif dans ce Roman, ce sont les Notes. L'Auteur entre dans des détails intéressans sur les coutumes & les usages de la Grande Tartarie. Dans ce Royaume, la place d'Exempt étoit fort honorable. Ceux

qui en étoient revêtus avoient la prérogative de couper les ongles au Roi, quand ils étoient trop longs, & de se baigner dans ses urines que l'on conservoit dans des cuves de porcelaine exposées au soleil; c'étoit un grand honneur, & il n'y avoit que les Exempts qui jouissoient de ce beau Privilége.

On sera peut-être bien-aise de voir la description d'une *Ventrouille.* C'est un Cabinet secret, lambrissé de lames d'acier si polies qu'elles multiplient les objets. On va dans ce lieu une fois au moins tous les vingt-quatre heures, que l'estomach fasse bien ou non ses fonctions. Au milieu de la *Ventrouille* s'éléve une colonne de porphyre de six toises de hauteur; il regne à l'entour un escalier à vis, par lequel on monte jusqu'en haut. C'est au sommet de la colonne où l'on se place pour les raisons qui y conduisent. Le pied de la colonne est baigné par une eau vive & pure, renfermée dans un vaste bassin rond qui l'environne. Il y a dans ce bassin un grand nombre de Cygnes qui entretiennent la propreté du lieu. On y brule jour & nuit des racines & des gommes de senteur; ce qui est, dit M. le Chevalier *de Mouhy*, fort plaisant pour un odorat voluptueux.

On trouve aussi dans les *Délices du Sentiment*, une description exacte du *Culachoc*. C'est un remède anodin pour rafraichir les entrailles. Ces sortes de remèdes sont composés ordinairement avec une décoction de camomille & de petit-lait de Panthère délayé avec des jaunes d'œufs d'Autruche & du jus d'Ecrevisse. Les seringues dont on se sert sont faites de cette manière. On prend un grand boyau de la grosseur d'un pouce de circonférence. A son extrêmité tient une canule d'or courbée en demi cercle; quand on a versé la décoction dans ce boyau, on en ferme l'entrée avec un couvercle d'or auquel tient un gros anneau du même metal. Quand on veut prendre le remède, on monte sur une échelle pour attacher l'anneau à un crampon solide cloué au plancher. Lorsqu'il est en place, on met la canule à l'endroit convenable; on empoigne ensuite le boyau, & en le serrant toujours également, on se laisse couler du haut du plancher jusqu'à terre. Le poids du corps forçant la décoction à entrer par la canule, conduit le remède dans les entrailles; & cela fait un bien infini.

Quand on entre dans l'appartement

du Roi ou de l'héritier de la Couronne, il faut faire trois culbuttes en trois tems; à la dernière, il est d'usage de se trouver étendu sur le tapis, & d'y rester sans aucun mouvement. Mais quand le Souverain trouve bon d'adresser la parole ou de permettre qu'on lui parle, il faut faire deux fois le saut de carpe, se soulever sur les deux paumes de la main, & faire tourner ensuite sa tête sur ses épaules comme sur un pivot, & cela tant que le Roi parle ou qu'il écoute.

Il suffit en Tartarie d'être dans le cas du soupçon d'un crime pour en être puni. La punition consiste dans l'obligation d'aller frapper à toutes les portes des Maisons de la Ville à heure indue, & de faire un conte assez plaisant pour faire rire les personnes qui ouvrent leurs portes. Quand le conte ennuye, il est permis de donner un soufflet au Conteur, & de le chasser à coups de pierres. Cette peine est diffamante, & l'on ne peut s'en laver qu'en inspirant de l'amour en vingt-quatre heures à quatre des plus jolies personnes de la Ville où l'on a reçu l'affront. On fait entrer les criminels convaincus dans de grandes bouteilles, d'où l'on pompe l'air, jusqu'à ce que les coupables expirent. Les Bourreaux

dans ce Pays-là sont en même-temps Maîtres à danser.

Une Reine de Tartarie étant grosse à douze ans, & craignant d'en mourir, fit vœu que si elle accouchoit heureusement d'un Prince, elle fonderoit un Collège où l'on entretiendroit quarante filles vierges qui suivroient le Roi à la guerre, quand elles seroient nubiles. Ses désirs ayant été exaucés, elle bâtit ce Collège; mais il ne lui fut pas possible de trouver le nombre des vierges; elle fut obligée de les enlever au berceau.

On prend de sages précautions en Tartarie quand on veut se marier. Aux portes des Temples, des Spectacles & des autres lieux publics on distribue des billets ou des affiches qui apprennent que telle fille est nubile. Quand les affiches ont couru, les parens de la fille la conduisent au Temple. On la place sur une espèce de tribune peu élevée, afin qu'on soit plus à portée de juger de sa figure. Elle est vêtue ce jour-là d'une toile très-fine, & reste exposée pendant trois heures. Il faut que les Prétendans fassent preuve qu'ils sont dignes de plaire. Quatre Matrones qui ont de l'expérience jugent des bonnes qualités d'un jeune homme, & sur-tout de son esprit. Quand

elles sont contentes de celui qui s'est présenté pour ce concours, elles lui donnent un certificat conçu en ces termes : *Nous déclarons qu'un tel a subi devant nous les trois épreuves : il chante, il danse, & parle à ravir.* Un jeune homme ne peut se marier sans ce certificat.

Quand il fait trop chaud dans les lieux où se trouve le Roi, six esclaves placés dans des niches font du vent avec de grands soufflets ; & lorsque l'air n'est pas assez sain, ils font entrer dans leurs soufflets une poudre de raisine extrêmement fine, & en soufflent au nez du Roi & des personnes qui sont avec lui. Cela corrige l'air, & répand une odeur fort agréable. L'emploi des Dames d'honneur consiste à faire des contes pour rire, & à chatouiller les Princesses sous la plante des pieds pour les endormir.

Ces traits & mille autres également curieux forment les *Délices du Sentiment.* Cet ouvrage n'est pas achevé, & on n'en a encore que deux Volumes, qui seront suivis de plusieurs, dans lesquels brillera l'heureuse & féconde imagination de l'Auteur.

M. *de Laune*, jeune Poëte qui vient d'éclorre, a consacré les premiers essais Madrigal.

de sa Muse à Mlle *Dangeville*. Il a saisi la circonstance de l'ingénieuse Comédie-Ballet des *Hommes*, où cette Actrice inimitable joue avec tant de finesse & de gayeté le rôle de *la Folie*, dont elle a le masque sur le visage. M. *de Laune* lui a envoyé le Madrigal suivant :

A travers ce déguisement
On reconnoît son goût, son art, son enjoûment ;
Dangeville est toujours la fille de Thalie.
Mais, s'il en faût juger par l'éclat de ses yeux,
Le bandeau de l'Amour lui conviendroit bien mieux
Que le masque de la Folie.

Je suis, &c.

A Paris, ce 15 Août 1753.

LETTRE XIV.

Idée de la Poësie Angloise.

M. l'Abbé *Yart*, de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Rouen, vient de donner le quatrième

trième volume de l'ouvrage qui a pour titre, *Idée de la Poësie Angloise.* La première pièce est une *Epître de Dryden à Godefroi Kneller*, premier Peintre du Roi d'Angleterre, sur l'origine, les progrès & la décadence de la Peinture. Voici le début du Poëte Anglois. « Je » vis un jour la plus belle femme qui ait » jamais été. Son souvenir agréable char- » mera toujours mon esprit. Il est vrai » que cette beauté étoit muette ; *car la » nature l'avoit si long-temps considérée, » qu'enchantée des perfections de son ouvrage, » elle avoit oublié de lui donner une langue ; » mais elle avoit dit en souriant : cette femme » n'en remportera pas moins le prix de la » beauté ; car j'ai transporté sa langue à ses » yeux.* Tels sont vos tableaux, ô *Knel- » ler*, &c. » Voilà, si je ne me trompe, du pur galimatias, comme l'a fort bien remarqué M. l'Abbé *Yart.* La pensée suivante ne me paroît gueres plus naturelle. » Vos figures sont si parfaites, que les » ames qui ont quitté leurs corps vien- » nent demander à entrer dans ces figu- » res. » *Dryden*, en parlant des différentes Ecoles de Peinture, ne fait aucune mention de nos Peintres François. *Le Brun, le Sueur, le Poussin*, & tant d'autres que je pourrois nommer, méritent

les plus grands éloges ; mais les Anglois sont économes de louanges lorsqu'il s'agit de notre Nation ; ils préféreroient un barbouilleur d'Italie au plus habile Peintre de France. Quoique la Peinture & la Sculpture n'ayent pas été portées parmi eux à un haut point de perfection, ils se piquent cependant d'être connoisseurs dans ces Arts ; mais ils sont contraints d'avoir recours aux Etrangers pour garnir leurs appartemens de tableaux. Quand ils reviennent de Rome, ils ne manquent jamais d'apporter avec eux des nez, des oreilles, des doigts, quelques jambes de plâtre ou de marbre qu'ils achètent fort cher, & qui font l'ornement de leurs cabinets. Toutes ces précieuses antiquités ne leur ont point encore servi à former d'excellens Peintres.

Ce *Kneller*, à qui *Dryden* prodigue son encens poëtique, n'étoit point Anglois. Il nâquit à Lubec en 1648. Ce fut dans sa Patrie qu'il commença à apprendre le dessein. Il fit un long séjour dans les Pays-bas, où il travailla sous les plus grands Maîtres. Il acheva de se former le gout en Italie. Il fit d'abord quelques tableaux d'histoire qui furent estimés. Mais comme il aimoit beaucoup

l'argent, il s'attacha au portrait; parce que, disoit-il, les Peintres d'histoire peignent les Morts qui les font mourir de faim, & les Peintres de portrait peignent les Vivans qui les font vivre. Il fut comblé d'honneurs pendant sa vie & après sa mort. On lui éleva un superbe Mausolée à Westminster. La plûpart de ses tableaux sont dans les Pays-bas. *Congrève* & *Adisson* ont aussi célébré en vers les talens du Peintre de Lubec. Je trouve leurs Poëmes préférables à celui de *Dryden.* On n'y voit point de ces écarts que les Anglois prennent pour de l'enthousiasme, & qui sont le fruit d'une imagination déréglée.

Il y a eu à Londres un autre Peintre appellé *Jervas*, qui n'est guère connu qu'en Angleterre, & qui étoit l'intime ami du célèbre *Pope.* Celui-ci manioit quelquefois le pinceau; mais il n'y réussissoit pas comme en Poësie. Il faut l'entendre plaisanter lui-même sur le peu de talent qu'il avoit pour la Peinture. « J'avois, dit-il, crucifié une seconde fois » Jesus-Christ, & fait la Vierge aussi » vieille que Sainte Anne sa mère. J'a» vois même osé imiter Saint Luc. On » dit qu'un Ange vint un jour chez lui, » & qu'il y finit un de ses tableaux : vous

» jureriez que le Diable a mis la dernière
» main au mien, tant il est sale & bar-
» bouillé. Ce qui me console c'est que
» je n'ai point péché contre les Com-
» mandemens de Dieu. Mes images ne
» ressemblent à aucune chose qui soit dans
» le Ciel, sur la terre & au-dessous. Il n'y
» a point à craindre que personne leur
» rende aucun culte, à moins que ce ne
» soit quelques Indiens qui veulent que
» nous adorions leurs Pagodes ou leurs
» Idoles précisément à cause de leur lai-
» deur. »

Pope adressa une Epître à son ami *Jervas* en lui envoyant la traduction du Poëme de *Dufrenoy*, par *Dryden*. Le Peintre Anglois étoit un homme d'esprit. Comme la Peinture & la Poësie ont beaucoup de rapport, *Pope* & *Jervas* trouvoient dans leur amitié des ressources mutuelles pour la perfection de leur Art. C'est ce que le Poëte exprime fort bien dans son Epître. « Pleins tous deux
» d'une passion vive pour deux Arts qui
» sont frères, nos goûts se sont réunis;
» nos flammes se sont mêlées ensemble;
» nos couleurs se sont confondues com-
» me des couleurs amies. Une force plus
» vive & une lumière plus éclatante est
» sortie de cette union intime. Nous

» avons passé d'heureux jours dans des » travaux charmans ; quelque longs qu'ils » fussent pendant l'été, ils couloient sans » nous faire appercevoir leur rapidité. » Avec quel plaisir nous nous montrions » nos essais, qui se perfectionnoient lente-» ment ! Les images qu'un Art produi-» soit étoient retracées par l'autre ; nous » les examinions sans cesse. Eclairés par » l'amitié, nous trouvions toujours quel-» ques beautés à louer, quelques défauts » à blâmer. »

Adisson a fait un Traité sur les Médailles qui est fort estimé. *Pope* qui ne s'étoit pas encore brouillé avec *Adisson*, lui adressa une Epître, dans laquelle il souhaite que le goût des Médailles renaisse bien-tôt en Angleterre pour perpetuer la mémoire des Héros Anglois, & des Royaumes qu'ils ont subjugués. Ceux, dit ingénieusement M. l'Abbé *Yart*, qui n'ont point vû sur la Carte ces Royaumes assujettis, seront charmés de les retrouver sur les Medailles Angloises. Voici de quelle façon *Pope* tourne en ridicule la manie des Antiquaires. » Le pâle Antiquaire approche cette » Medaille de son œil subtil ; il ap-» précie l'inscription, mais il revère & » il adore la rouille. L'un est ravi de la

» couleur bleue, l'autre de la couleur » verte de cette rouille sacrée qui a deux » fois deux mille ans. Celui-ci emploie » toute sa sagacité pour acquérir un *Pescennius*; celui-là prend avidement un » *Cecrops*, & se livre aux plus beaux » songes. Le pauvre *Vadius* consumé » d'une docte mélancolie, ne goute plus » de plaisir depuis que son bouclier est » nettoyé. *Curion*, inquiet auprès d'une » jolie femme, ne pense plus à elle quoi» qu'il soit prêt à l'épouser; il soupire » pour un *Othon*. »

L'Epître de *Gay* sur les malheurs des gens de Lettres & des Artistes est une petite production monstrueuse, sans ordre, sans liaison, & où l'on trouve quelques contradictions assez marquées. Ce Poëte a encore fait une Epître, ou plûtôt une satyre contre les François. Il nous traite tous de Petits-Maîtres, & donne le nom de *Nannette* à nos femmes de condition. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le Poëte Anglois nous reproche de haïr & de mépriser les autres Nations, de n'estimer & de n'admirer que la nôtre. Nous ne sommes que trop admirateurs des Etrangers, & principalement des Anglois; voilà pourquoi la France est actuellement inondée

de tant de mauvaises productions Anglicanes. Il paroit que *Jean Gai* n'avoit étudié nos mœurs que dans les Caffés de Paris : ce qui est assez ordinaire à plusieurs de ses compatriotes.

L'Epître d'*Adisson*, adressée au Roi *Guillaume*, a de grandes beautés. Le Poëte insiste beaucoup sur la valeur & les talens Militaires du Monarque Anglois. Tout le monde sçait que le Roi *Guillaume* fut presque toujours battu par nos troupes. Cela n'empêche pas qu'on n'en fasse un Héros du premier ordre. „ La race des *Nassaus* fut choisie par le „ Ciel pour humilier les orgueilleux „ oppresseurs du genre humain, pour „ enchaîner les Tyrans de la terre dans „ les liens des loix, pour combattre en „ faveur des Nations insultées. Zélés Ci- „ toyens du monde, la justice implore „ leur secours ; & suivant les faveurs „ qu'ils accordent aux Empires, les Em- „ pires tombent ou se relèvent. » Les Anglois qui parlent de leurs Rois avec une liberté plus que cynique, sont aussi quelquefois d'assez fades adulateurs. Si l'héroïsme consiste à aimer la guerre, & à se faire battre, *Guillaume III* fut un héros. Cette Epître d'*Adisson* est suivie d'une autre sur son voyage d'Italie. Voici

des images qu'un Anglois regarde comme Poëtiques, & qu'un François trouvera ridicules. " *Combien de berceaux do-*
„ *rés sourient autour de moi ?* Ils ne peu-
„ vent soutenir les tempêtes qui regnent
„ sur l'Angleterre. S'ils y sont transpor-
„ tés, s'ils y sont conservés avec soin,
„ ils maudissent le froid de nos climats,
„ ils périssent dans l'air du Nord : ici
„ une douce chaleur fait monter & fer-
„ menter la sève, & lui donne un goût
„ plus *noble* & des parfums plus *éle-*
„ *vés.* „

Dans l'Epître de *Chiron* à *Achille* par *Hilbernard Jacob*, on trouve beaucoup de maximes usées, & le Pédagogue donne quelquefois de mauvaises leçons à son élève. L'Epître de *Congrève* au Chevalier *Temple* sur l'art de plaire, & celle de *Swift* au Docteur *Lany* contre les grands Seigneurs, sont remplis de traits fort ingénieux ; mais il y a dans la dernière des expressions basses & dégoutantes. Il faut être Poëte Anglois pour hasarder la phrase suivante : " Votre cœur
„ est trop grand, quoique votre fortune
„ soit médiocre, pour *lécher la salive* d'un
„ vil Ministre. „

Les deux Lettres que *Pope* écrit à sa Maîtresse ne contiennent rien de bien intéressant.

M. l'Abbé *Yart*, pour égayer son quatrième volume, rapporte une Requête faite par le Docteur *Swift*, sous le nom d'une femme de chambre. Cet ouvrage burlesque n'est pas à beaucoup près aussi plaisant que la Requête d'un de nos Soldats du Guet qui demande une place de *Caporal* : cette Requête est rapportée par notre Traducteur.

*A MONSEIGNEUR LE C. DE S. F***.*

MONSEIGNEUR,

VOUS sçaurez que François Minard né natif de Surenne, & Jardinier de M. Paquet, vous écrit un Placet, dont même il a bien voulu se charger de vous le remettre en mains propres. Vous sçaurez donc qu'il y a près de deux ans qu'il est Soldat dans le Guet à pié ; ce qui fait qu'il s'est toujours distingué par sa sagesse & sa valeur, n'ayant jamais eu d'autres affaires avec personne, Dieu merci ; c'est pourquoi je vous prie d'écrire deux mots à M. Duval mon Commandant à celle fin qu'il me fasse la satisfaction de me nommer Corporal, parce que la paye est plus forte, & que j'ai

bien de la charge sur les bras, puisque par la dureté du temps ma femme est grosse, trois enfans, mon père aussi, sans oublier notre belle-mère; ce qui fera que toute la famille se fera un plaisir d'avoir l'honneur de prier Dieu pour votre santé.

Si l'on veut connoître l'origine, les progrès & la perfection de la Poësie Angloise, il faut lire un petit ouvrage dont *Fenton* est l'Auteur, & que M. l'Abbé *Yart* a traduit. Cette pièce est précédée d'un avertissement, dans lequel le Traducteur compare le caractère & le génie Anglois avec le caractère & le génie François. M. l'Abbé *Yart* fait à cette occasion des remarques fort judicieuses. Il termine son quatrième volume par la traduction d'une Hymne au Créateur, d'une autre sur la paix & le contentement de l'ame; d'une troisième sur l'harmonie pour le jour de Saint Cecile, & d'une Ode pour la Fête de la même Sainte. On ne peut nier qu'il n'y ait dans ces différens petits ouvrages de grands morceaux de Poësie; mais toutes ces pièces sont bien inférieures aux Odes sacrées du grand *Rousseau*.

Les Anglois auroient tort de se plaindre de M. l'Abbé *Yart*; car il leur rend

quelquefois de grands ſervices. Quand il trouve dans leurs productions des images ou des expreſſions baſſes & ridicules, il a ſoin de rectifier l'original. Par exemple, *Dryden* dit en parlant de la Peinture : *elle a ſaiſi la première la Bénédiction, comme la race de Jacob.* Voici encore quelques expreſſions auſſi extravagantes. *L'accompagner dans la noble chaſſe de la Renommée..... Des Campagnes Poëtiques ..... Des terres claſſiques. ... La nature avoit deſigné ſes enfans à une courſe de joie, &c.* Le Traducteur a auſſi retranché pluſieurs tirades qui étoient d'une indécence monſtrueuſe. Tous ces changemens & toutes ces mutilations rendent la lecture des ouvrages Anglois beaucoup moins deſagréable, j'en conviens ; mais cela empêche qu'on ne ſe forme une idée juſte de la Poëſie Angloiſe. Les Traducteurs ſont comme les Peintres de Portraits ; ils peuvent embellir la copie ; mais elle doit toujours reſſembler à l'original. Il faut cependant dire pour la juſtification de M. l'Abbé *Yart*, qu'il a ſoin d'avertir dans ſes notes des changemens qu'il a faits dans le texte. Ces notes, placées au bas de la Traduction, ſont peut-être en trop grand nombre ; mais en général la critique

qu'elles renferment est judicieuse. Les quatre volumes qu'il a publiés jusqu'à présent, & qui sont très-curieux par le choix & par la variété des pièces, se trouvent à Paris chez *Briasson*, Libraire, Rue Saint Jacques.

Lettres du Commandeur

Les *Lettres du Commandeur de *** à Mademoiselle de *** avec les Réponses*, ne sont point, Monsieur, des Lettres composées à dessein; elles ont été véritablement écrites par un vieux Commandeur de Malthe, & par une Demoiselle agée tout au plus de seize ans. Ce commerce épistolaire est plein d'esprit & de délicatesse. On y voit l'épanchement naturel, sans art & sans prétention, de deux ames bien nées, & l'on goûte une satisfaction secrette à remarquer jusqu'où le sentiment peut conduire des cœurs droits. Il faut convenir, à la honte de notre sexe, que les Lettres de la Demoiselle sont bien supérieures à celles du Commandeur. Les femmes en général nous surpassent dans ce genre, & les meilleures Lettres que nous ayons, soit réelles, soit factices, nous viennent d'elles. Je ne citerai que celles de Madame *de Sévigné*, & celles d'une Péruvienne.

Le Commandeur & la Demoiselle dé-

butent dans leurs premières Lettres par des sentimens d'amitié, mais d'une amitié si tendre, qu'il n'est pas difficile d'entrevoir qu'elle se changera bientôt en amour. « Que je trouve de douceur, dit
„ la Demoiselle, dans les assurances
„ d'une amitié que la raison avoue, &
„ & qui ne peut être attribuée à aucun
„ intérêt qui la deshonore ! Elle n'est
„ point le fruit de la séduction qui s'em-
„ pare du cœur par l'organe des yeux.
„ C'est mon ame que vous aimez ; c'est
„ la candeur & l'ingénuité qui en sont
„ le caractère qui vous plaisent ; ce
„ ce n'est que sur de pareils fondemens
„ que l'on peut établir un attachement
„ durable. Celui qui doit sa naissance à
„ la beauté, s'évanouit avec elle ; mais
„ quand l'estime en est la base, il dure
„ autant que nous. La pureté de vos
„ sentimens m'enchante ; ils sont d'une
„ nature à soutenir l'examen le plus ri-
„ goureux, & l'austère sagesse ne peut
„ vous disputer le retour que je leur ac-
„ corde. Conservez-les moi, je vous
„ prie ; je ne les perdrois pas sans re-
„ gret, & je ne les possède pas avec
„ indifférence, &c.

Le Commandeur ne joue aussi dans les commencemens que le rôle d'ami ;

& il est si éloigné de faire le personnage d'amant, qu'il parle sans cesse de son âge avancé, & qu'il propose même un mari à Mademoiselle de ***. Il faut entendre cette dernière au sujet de ce mariage. Que d'esprit, de raison & de prudence dans un âge si tendre! Quelle admirable leçon pour toutes les jeunes personnes! " Vous me peignez, dit-elle,
" Monsieur de .... d'une figure ordi-
" naire; je ne suis point une Vénus, &
" je ne cherche point un Adonis; je ne
" m'arrête point à des avantages aussi
" frivoles que ceux de la beauté. Je ne
" suis point curieuse d'unir mon sort à
" à celui d'un de ces Petits-Maîtres à la
" mode, à qui l'abus des termes fait
" donner l'épithète d'aimables, & qui
" n'ont dans l'esprit que ce qu'il faudroit
" qu'ils n'y eussent point. Je désire de
" trouver dans celui à qui je suis desti-
" née un esprit mûr, un caractère so-
" ciable, de bonnes mœurs, les qualités
" inestimables qui décorent les belles
" ames, & un cœur sensible aux attraits
" de la vertu, puisque c'est le seul en-
" droit par où je puis lui plaire. Je suis
" intéressée à souhaiter que les person-
" sonnes dont je recherche l'estime ne
" se laissent point séduire par un mérite

„ aussi superficiel que celui d'une jolie
„ figure ; la mienne a été très-agréable,
„ & n'a encore rien de rebutant ; mais
„ une maladie, dont la suite ordinaire
„ est de guérir de l'amour propre, lui a
„ fait perdre beaucoup de ses agrémens.
„ Il seroit peut-être triste pour une autre
„ de dire à seize ans : *j'ai été* ; mais je
„ puis vous assurer qu'un regret aussi
„ indigne de la raison n'a jamais eu d'en-
„ trée dans mon ame : au contraire je
„ sçais bon gré au hazard de m'avoir
„ imposé la nécessité de penser modeste-
„ ment de moi-même. Si j'avois conser-
„ vé les avantages dont la nature m'a-
„ voit assez abondamment pourvûe, je
„ n'aurois peut-être pas réfléchi sur l'in-
„ stabilité de ses dons ; j'aurois peut-être
„ pensé qu'il suffit d'être jolie pour être
„ aimable, & je n'aurois été bonne qu'à
„ orner un cercle, & à fournir une am-
„ ple matière à la critique, qui n'épar-
„ gne pas des choses bien plus précieu-
„ ses que la beauté ; au lieu qu'à présent
„ que cette ressource m'est interdite, &
„ que je n'ai pas renoncé au désir de
„ plaire aux personnes de bon goût, je
„ mets tous mes soins à me former un
„ esprit & un caractère capables de me
„ concilier leur estime, & de leur inspi-

„ rer pour moi cet intérêt sensible, qui, „ si j'y parviens, remplira tous mes „ vœux..... Je suis d'une délicatesse „ antique; je ne rougis point de vous „ l'avouer, & je ne crois pas que je „ pusse m'accoutumer au préjugé à la „ mode. La réputation d'être du bel air „ ne me tente point; je l'acheterois aux „ dépens de mon repos, & je trouve que „ c'est payer trop cher un joli ridicule. „ Je ne suis pas d'un caractère dissipé, „ & l'extrême solitude dans laquelle j'ai „ toujours vêcu, loin de me rendre plus „ ardente pour les plaisirs, m'a fait sen- „ tir que l'on peut fort bien s'en passer: „ c'est même un avantage; nous ne som- „ mes déja que trop portées à sortir de „ nous-mêmes. Comment se connoître „ si l'on ne s'étudie pas? Et comment se „ corriger si l'on ne se connoît pas? „ &c. „

Mademoiselle de *** composoit en vers & en prose, & elle confioit ses Ecrits au Commandeur pour lui en dire son sentiment. „ Je vous envoye, dit- „ elle dans une de ses Lettres, un ou- „ vrage qui n'a point encore vû le jour, „ & qui détruira dans votre esprit la „ bonne opinion que vous avez eue du „ mien. Je n'ai pas besoin de vous dire

„ que les vers qui s'y trouvent sont de „ ma composition ; vous vous en appercevrez bien à leur médiocrité. La plus „ grande partie traite de l'Amour, ou, „ pour mieux dire, en parle ; cela n'est „ pas étonnant, puisqu'il est le père de „ la Poësie : qu'il a fait faire de méchans „ vers ! » Le Commandeur lui donne souvent des éloges ; il parle avec beaucoup de justesse de la Poësie dans cette Lettre où il dit à sa jeune amie : « Ce „ n'est pas le nombre des vers qui con- „ stitue le Poëte ; c'est l'imagination qui „ y regne, & je pense avec bien des gens „ de bon sens que la facture des vers, „ que l'exactitude des rimes, que le style „ nombreux & cadencé ne sont que des „ accessoires de la Poësie qu'une tête „ harmonique acquiert aisément par l'u- „ sage ; mais elle n'acquiert point ce que „ la Nature vous a donné, une imagina- „ tion féconde, un sentiment délicat, des „ idées riantes. » Mademoiselle de *** est très-flattée des louanges du Commandeur ; elle s'en plaint cependant d'une façon très-ingénieuse : » Ne four- „ nissez point à mon amour propre des „ alimens si capables de lui donner de „ nouvelles forces. Cette passion n'en a „ pas besoin ; elle se nourrit, pour ainsi

„ dire, de sa propre substance ; c'est un
„ feu dont rien n'arrête l'action, & qui
„ répand dans notre esprit plus de téné-
„ bres que de lumières. « Le Commandeur n'est pas si aveugle sur les productions de son amie, qu'il ne prenne quelquefois le ton d'un censeur équitable.
„ J'ai reçû votre ouvrage, dit-il dans
„ un endroit. Je vais vous en dire aujour-
„ d'hui mon avis ; c'est-à-dire, que je
„ vais vous donner une preuve unique
„ de ma sincérité. Je vous avouerai donc
„ que j'y ai trouvé des négligences,
„ quelques termes impropres, & même
„ quelquefois de l'obscurité dans le style,
„ sur-tout un peu de lâcheté, &c. « C'est ainsi que doit parler un ami véritable. On seroit mal reçû à en dire autant à la plûpart de nos Auteurs. Leur stupide amour-propre ne voit que de l'injustice & de l'ignorance dans les critiques qu'on daigne faire de leurs Ecrits ; cependant s'ils entendoient bien les intérêts de ce même amour-propre, ils devroient être charmés qu'on leur indiquât les défauts de leurs ouvrages, du moins en particulier, pour s'épargner la honte de les voir relevés en public.

Le Commandeur laisse échapper peu à peu dans ses Lettres des expressions

qui annoncent quelque chose de plus que de l'amitié. On s'en fâche ; il s'excuse ; on lui pardonne ; il retombe dans les mêmes fautes ; on ne le trouve plus si coupable ; enfin l'amour triomphe de deux cœurs vertueux. Cette passion est très-bien filée, & les gradations sont ménagées avec beaucoup d'art. Les sens n'entrent pour rien dans ce commerce de galanterie. L'union de leurs ames fait leur félicité ; ils s'en contentent, parce qu'ils ne pourroient aller plus loin sans blesser la vertu. Nos deux Amans n'ont pas souvent occasion de se voir ; ils s'en dédommagent par les Lettres qu'ils s'écrivent. Le Mariage que le Commandeur avoit projetté n'ayant pas eu lieu, Mademoiselle de * * * épouse un homme qu'elle n'aime pas ; elle lui est cependant fidele ; mais toute sa tendresse est pour l'amant. Son mariage n'interrompt point le cours de ses Lettres. Voici un échantillon de ses sentimens pour son cher Commandeur : » Puisque nous ne pouvons forcer la Fortune à nous être „ favorable, vengeons-nous d'elle en „ nous aimant plus que jamais ; épuisons „ l'un pour l'autre tout ce que deux „ cœurs délicats peuvent trouver d'ex- „ pressions pour manifester ce qu'ils sen-

„ tent. Tirons notre consolation de nos „ malheurs mêmes ; méditons sans cesse „ sur la grandeur, la sincérité, la cons- „ tance & la rareté de notre attachement. „ Moins il semble que nous ayons d'in- „ térêt à nous aimer, plus l'amitié qui „ nous unit différe des unions ordinaires. „ Plus elle nous cause de tourmens ; „ moins elle nous fournit de plaisirs, plus „ nous devons être sûrs l'un de l'autre..... „ En vous aimant, je remplis ma desti- „ née. Les persécutions, l'absence, que „ dis-je, le devoir & la vertu même „ feroient de vains efforts pour vous en- „ lever ma tendresse, parce qu'il m'est im- „ possible de détruire un sentiment aussi „ indépendant de moi que le principe de „ ma vie. S'il étoit condamné par la sa- „ gesse, je ne pourrois lui immoler que „ la douceur de vous l'avouer. Mais il „ n'en subsisteroit pas moins dans mon „ cœur, & l'empire qu'il y exerce, sans „ en être moins étendu, en deviendroit „ encore plus tyrannique. »

Le Commandeur n'est pas moins passionné. » Ne me demandez jamais, dit-il, si je „ vous aime encore ; car mon cœur vous „ répondra toujours qu'il ne vous aime „ que trop, & si le vôtre se croit obligé „ de répondre aux assurances du mien,

„ jamais les protestations d'habitude n'en-
„ treront dans notre commerce. Oui,
„ Mademoiselle, je vous aime plus que
„ jamais. Trouvez bon que cette expo-
„ sition simple & naïve de mes sentimens
„ réponde aujourd'hui à toutes les ques-
„ tions que vous me ferez ; car enfin,
„ elle vous assure que je n'ai rien perdu
„ de ce goût dominant qui m'attache à
„ vous ; que je me souviens de mes ser-
„ mens ; que je n'ai pas même besoin de
„ m'en souvenir, parce que je les réïtere
„ à tous les instans où je respire ; qu'au-
„ cune dissipation, aucune compagnie,
„ que nuls plaisirs ne peuvent effacer de
„ mon souvenir ceux que je dois à la
„ tendresse de vos sentimens ; que vous
„ êtes & que vous serez toujours ce que
„ j'ai de plus cher au monde ; que je
„ ne suis point un ingrat ; que j'ai éprou-
„ vé toutes les horreurs de l'absence ; en
„ un mot, que j'ai plus souffert de la
„ longueur de votre silence, que vous
„ ne sçauriez peut-être vous l'imaginer.
„ Je vous aime, je vous le repete donc,
„ Mademoiselle, je vons aime plus que
„ jamais, je vous adore. La vérité, la
„ tendresse la plus vive & la plus singu-
„ lière vous parle par ma bouche. Je
„ crois que vous êtes à moi comme je

„ suis à vous, & la douce assurance „ que vous venez de m'en donner par „ votre Lettre, me paroît aussi inviolable que le serment que fait mon cœur „ d'être éternellement à vous. „

Ces Lettres sont très-agréables à lire; elles méritent, Monsieur, que vous en fassiez l'emplette, & que vous leur donniez une place dans votre Bibliothèque choisie. Elles sont pleines d'esprit, de délicatesse & d'agrément : ce ne sont à la vérité que des protestations continuelles d'estime, d'amitié, de reconnoissance & d'amour. Mais quoique ces sentimens se reproduisent sans cesse, les expressions vives & variées dont on les exprime, font en général disparoître l'uniformité du fond. On a beaucoup d'obligation à M. le Chevalier *de Mouhy* d'en avoir senti la bonté; il a bien voulu en être l'Editeur. Les Lettres du Commandeur & de la Demoiselle sont en deux volumes *in*-12. On les vend à Paris chez *Jorry*, Libraire, Quai des Augustins, & chez *Duchesne*, Libraire, rue St. Jacques. *Les délires du sentiment*, par M. *de Mouhy*, se trouvent chez les mêmes Libraires.

L'humanité considérée sous ses différens points de vûe, fournira sans cesse de nouveaux sujets de réflexions. De-là, Monsieur, cette foule innombrable d'écrits, de pensées, de considérations sur les mœurs, dont l'Auteur des *Singularités diverses en prose & en vers* vient d'augmenter le nombre. Des *Essais sur l'histoire du cœur humain* composent la première partie de cet ouvrage; des *caprices poëtiques* forment la seconde; l'une & l'autre sont le fruit de l'amusement plûtôt que du travail d'un Philosophe Poëte, qui nous apprend de quelle manière il a pû se déterminer à donner son Livre au Public. Il n'écrivoit d'abord que pour lui-même; mais bientôt il ne put résister à la tentation de nous informer qu'il pensoit aussi, & qu'il étoit Peintre: *Anch'io son Pittore*, dit-il; voici la conversation singulière qu'il eut à ce sujet avec son amour propre. Eh! quoi, lui disoit notre Philosophe, vous voulez que j'entreprenne d'instruire le Public après *Montagne*, *la Bruyere*, *Fontenelle* & *Marivaux*. Il faudroit être bien téméraire pour oser écrire sur des sujets que ces grands hommes ont traités. D'accord, lui répondoit l'Amour-propre; mais enfin ne pourrez-vous pas de votre côté saisir d'autres

Singularités diverses, &c.

nuances, & nous donner des portraits différens de ceux qu'ils nous ont tracés? « L'étoffe est ample; il ne s'agit que de » la mettre en usage. L'AUTEUR. Ah! » voilà précisément où je vous attendois, » Monsieur le déclamateur; vous avez » beau, avec toute votre rhétorique, me » vanter la richesse de la matière, vous » ne me convaincrez jamais que je sois un » assez habile ouvrier pour la mettre en » œuvre. L'AMOUR PROPRE. Eh! pour- » quoi, je vous en prie? Qui vous a dit » que vous n'étiez pas capable de réfle- » chir & de penser? L'AUTEUR. Quoi, » parce que je pense, vous voulez absolu- » ment que le Public en soit informé? » L'AMOUR PROPRE. Tentez seulement, » vous dis-je; je vous réponds, moi, » que vous ne serez pas la dupe de m'a- » voir cru. L'AUTEUR. Et qui me ré- » pondra de vous, s'il vous plaît? L'A- » MOUR PROPRE. Oh! voilà bien des » raisons! Ma parole ne vous suffit-elle » pas? L'AUTEUR. Je le vois » bien; il faut que je vous cède, & que » le Public décide entre nous deux. » En attendant cette décision du Public, je crois, Monsieur, que l'Auteur a eu tort de suivre trop aveuglément les conseils de son amour propre. Les pen-
sées

ſées ſuivantes m'autoriſent à porter ce jugement.

« *Léandre* mépriſe tous les hommes en
» général, parce qu'il s'imagine que tous
» les hommes lui reſſemblent. Nous ne
» nous trouvons bien qu'avec des per-
» ſonnes dont l'amour propre ne gêne
» pas le nôtre. *Alcandre* ſeroit plus eſti-
» mé s'il ne s'eſtimoit pas tant lui-même.
» Une prude eſt un animal qui ne peut
» me plaire que quand je me déplais
» tout-à-fait à moi-même. » C'eſt alors au contraire qu'elle nous déplairoit encore davantage. " Un véritable ami eſt
„ encore plus rare qu'une véritable Maî-
„ treſſe. » *La Bruyere* avoit dit la même choſe : *Il eſt plus ordinaire de voir un amour extrême qu'une parfaite amitié.*
« *Mutius* a peur que vous ne trouviez
» à *Damon* plus de mérite qu'à lui-mê-
» me, & par conſéquent que vous ne l'e-
» ſtimiez davantage. Ce n'eſt pas tant de
» votre eſtime *dont* Mutius ſe ſoucie, que
» de vous faire croire qu'il vaut mieux
» que *Damon.* » Ce *dont* eſt une faute de langage ; il falloit dire, *que Mutius ſe ſoucie.*

Quant aux Poëſies qui forment la ſeconde partie de ces *Singularités diverſes*, elles ne prouvent pas que le Poëte ſoit

fort au-dessus du Philosophe. Des vers à Philis, à Sylvie, à Issé, à un ami, composent les deux tiers des *caprices Poëtiques*; & vous sçavez que de pareils sujets ne sont guère propres à immortaliser un enfant d'Apollon. Ce que j'ai trouvé de meilleur est un fragment sur la superstition, dont je ne rapporterai que le commencement.

La Superstition aveuglant les Mortels,
Au préjugé par tout fit dresser des Autels;
Admirant de ses mains le ridicule ouvrage,
L'homme se fit bientôt des Dieux à son image;
Et son esprit fécond en caprices divers
Peupla d'êtres nouveaux cet immense Univers.
La raison s'éclipsa: de l'Equateur au Pole,
Chaque Peuple à l'envi, chaque homme eut son Idole.
Celui qui le premier mérita des Humains,
Se vit après sa mort comblé d'honneurs divins.

Je suis, &c.

A Paris ce 18 *Août* 1753.

LETTRE XV.

L'UNION de MM. *Parfaict*, aussi rare entre deux Auteurs qu'entre deux frères, a déja produit, Monsieur, de nombreux volumes. Le plus nouveau est *l'histoire de l'ancien Théâtre Italien depuis son origine en France jusqu'à sa suppression en l'année 1697 ; suivie des extraits ou canevas des meilleures pièces Italiennes qui n'ont jamais été imprimées.* Hist. de l'ancien Théâtre Italien.

Vous sçavez qu'on entend par l'*ancien Théâtre Italien* les Comédiens de cette Nation qui vinrent s'établir à Paris vers le milieu du siécle passé, & qui furent supprimés par ordre du Roi avant la fin du même siécle. C'est à l'année 1645 qu'on peut fixer l'époque de l'arrivée de cette troupe en France. Elle y fut appellée par le Cardinal *Mazarin* ; elle s'associa quelques Comédiens de la même Nation qui étoient alors à Paris, & elle forma avec eux ce que nous nommons ici l'ancien Théâtre. Il y avoit parmi ces derniers un certain *Fiurilli* qui faisoit le rôle de Scaramouche, & dont on raconte le trait suivant. *Fiurilli* étoit

venu en France sous le regne de Louis XIII, & la Reine se plaisoit beaucoup à lui voir faire ses grimaces. Un jour qu'il étoit avec cette Princesse dans l'appartement du Dauphin, (depuis Louis XIV) ce Prince qui avoit alors environ deux ans, étoit de si mauvaise humeur, que rien ne pouvoit appaiser ses cris. Scaramouche dit à la Reine que si Sa Majesté vouloit lui permettre de prendre M. le Dauphin entre ses bras, il se flattoit de le calmer. La Reine le permit; & *Fiurilli* fit au petit Prince les mines & les figures les plus plaisantes. Cette scène donna à M. le Dauphin une si grande envie de rire, qu'il satisfit un besoin qu'il eut dans le moment sur les mains & sur l'habit de Scaramouche. Depuis ce jour là *Fiurilli* eut ordre de se rendre tous les soirs à la Cour pour amuser le jeune Prince. Bien des années après, Louis XIV prenoit plaisir à rappeller à Scaramouche cette scène, & rioit beaucoup aux grimaces que faisoit le Comédien en racontant cette avanture. *Fiurilli* quitta le Théâtre à l'âge de quatre vingt trois ans. Libre de l'occupation que son talent lui avoit donnée, il s'en fit une autre dont on s'acquitte encore plus difficilement à son âge. Il devint amoureux

d'une jeune personne qu'il épousa, & qu'il accusa au bout de quelques mois d'infidélité conjugale. Il demanda qu'elle fût rasée & enfermée dans un Couvent; mais il mourut avant la fin de ce Procès.

Une Actrice de la même troupe & d'un âge plus avancé, donnoit dans un travers encore plus extraordinaire. Elle se nommoit *Aurelia* au Théâtre, où elle jouoit les rôles de première amoureuse. Cette femme âgée de plus de quatre ving huit ans se paroit comme dans sa jeunesse, quoique depuis plusieurs années elle ne sortît plus de son lit. *Aurelia* étoit la bisayeule d'*Antoine Romagnesi*, qui s'est distingué sur le nouveau Théâtre Italien par son jeu & par ses ouvrages dramatiques.

La vie des autres Acteurs, si l'on excepte celles de *Dominique* & de *Constantini*, n'offre rien de particulier. *Dominique Biancolelli*, né à Bologne, faisoit dans la troupe le rôle d'Arlequin. Il le jouoit dans une si grande perfection, que lorsqu'il mourut, ses camarades tinrent leur Théâtre fermé pendant plus d'un mois pour marquer au Public le regret qu'ils avoient de sa perte. Voici de quelle maniere il fut saisi de la maladie qui l'em-

porta à l'age de 48 ans. Le sieur *Beauchamp*, Maître à danser de Louis XIV, avoit exécuté devant ce Prince une entrée fort singulière, dont Sa Majesté avoit été très-satisfaite. *Dominique*, dans un divertissement donné devant le Roi, imita d'une façon extrêmement comique la danse de *Beauchamp*. Ce Prince parut y prendre tant de plaisir, que le Comédien fit durer sa danse aussi long-temps qu'il lui fut possible. Comme il s'étoit fort échauffé, & qu'il n'eut pas le temps de changer de linge, parce qu'il falloit qu'il jouât son rôle tout de suite, il lui survint un rhume qui se tourna en fluxion de poitrine; & il en mourut huit jours après. Il laissa plusieurs enfans, parmi lesquels il y en a un qui vit encore. C'est M. de *Boismorant*, ancien Commissaire de Marine. Tous les autres sont morts; & parmi ces derniers il y en avoit deux, un garçon & une fille, dont on a beaucoup parlé dans le monde. L'un est le célèbre *Dominique*, si connu au nouveau Théâtre Italien & à la Foire, où il jouoit le rôle de *Trivelin*, & où il donna de très bonnes Pièces de sa composition. L'autre est la Demoiselle *Biancolelli*, dite *Isabelle*, qui épousa M. de *Turgis*, Of-

ficier dans les Gardes Françoiſes. L'hiſtoire de ce mariage eſt ici détaillée avec toutes ſes circonſtances. C'eſt un morceau curieux pour ceux qui aiment les anecdotes théâtrales. *Dominique* eut une autre fille qui avoit épouſé *la Thorillière*, père de l'Acteur de ce nom, qui joue aujourd'hui à la Comédie Françoiſe avec beaucoup de ſuccès.

Angelo Conſtantini eut des avantures plus ſingulières. Il étoit de Verone, & il prit fort jeune le parti de la Comédie. Il vint en France, où il fut reçu pour doubler *Dominique* dans le rôle d'Arlequin. Ce Théâtre ayant été ſupprimé, *Conſtantini* paſſa en Saxe, où il forma une troupe pour le ſervice du Roi de Pologne. Ce Prince fut ſi content de ſon Comédien, qu'il l'ennoblit & lui donna la charge de Tréſorier de ſes menus plaiſirs. Cet Acteur eut l'audace d'adreſſer ſes vœux à une Maîtreſſe du Roi *Auguſte*; & il accompagna ſa déclaration de quelques diſcours peu meſurés ſur ce Monarque. La Dame fut ſi outrée de l'inſolence de ce Comédien, qu'elle s'en plaignit au Roi; & elle engagea ce Prince à ſe placer dans un endroit de ſon appartement, d'où il pourroit tout entendre ſans être vû. *Auguſte* ſortit le

sabre à la main dans le dessein de lui abbattre la tête ; il se retint, & se contenta de le faire enfermer. *Constantini* resta vingt ans en prison ; & aussi-tôt qu'il eut sa liberté, il revint à Paris, où les nouveaux Comédiens Italiens le reçurent dans leur troupe. Il y eut aux premières représentations où il parut un concours si extraordinaire de monde, que la salle de la Comédie ne put contenir la moitié des personnes qui se présentèrent. Malgré cet empressement du Public, cet Acteur n'eut pas autant de succès à cette reprise, qu'il en avoit eu avant la suppression de l'ancien Théâtre. Aussi ne joua-t-il pas long-temps ; car dans la même année 1729 il partit pour Vèrone, où il mourut peu de mois après son arrivée.

En 1680 le Roi ayant jugé à propos de n'avoir plus qu'une troupe de Comédiens François, ordonna à celle de l'Hôtel de Bourgogne de se joindre avec celle de la rue Guénegaud. Les Comédiens Italiens prirent alors le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, & ils y jouerent pendant dix-sept ans tous les jours de la semaine, excepté le vendredi. Le sujet qui donna lieu à leur suppression n'a jamais été bien connu. Différens bruits

ſe repandirent dans le temps ſur leur diſgrace ; mais on ne peut rien dire de certain ſur cet événement qui arriva en l'année 1697. M. d'*Argenſon*, Lieutenant-Général de Police, ſe tranſporta à onze heures du matin à ce Théâtre, fit appoſer les ſcellés ſur toutes les portes, & défendit aux Acteurs de la part du Roi de continuer leurs ſpectacles, ſa Majeſté ne jugeant plus à propos de les garder à ſon ſervice. Ici finit l'hiſtoire de l'ancien Théâtre Italien, qui ne forme tout au plus que le quart du volume. Le reſte contient trente-huit canevas des principales Pièces qui ſe jouoient ſur ce Théâtre. J'en rapporterai quelques traits; c'eſt la ſeule façon de faire l'analyſe d'un ouvrage de cette nature. Dans une Pièce intitulée, *la Fille deſobéiſſante*, Arlequin paroît dès la première ſcene ; il a une épée, un collet de buffle, & dit, qu'il revient de l'armée, & qu'il a ſervi à *Porto Longone*. Il ajoute qu'il n'a pas un ſol, & qu'il ſe trouve obligé de demander l'aumône. *Cinthio* paroît, & Arlequin ôtant ſon chapeau : Seigneur, lui dit-il, ſecourez d'une petite charité un pauvre muet qui eſt privé de l'uſage de la parole. Vous êtes donc muet, mon ami, lui répond *Cinthio* en ſouriant. Oui,

Monsieur, continue Arlequin. Mais comment êtes-vous muet, demande *Cinthio*, puisque vous me parlez & que vous me répondez. Monsieur, reprend Arlequin, si je ne vous repondois pas, je serois un mal appris; mais je suis un enfant de famille qui ai eu de l'éducation... Ici Arlequin s'apperçoit de sa balourdise; il croit la réparer en disant: vous avez raison, Monsieur, je me suis trompé; je voulois dire que j'étois sourd. Vous entendez du moins, reprend *Cinthio*, quand on vous appelle pour vous donner l'aumône. Oh! oui, Monsieur, répond Arlequin. *Cinthio* fait de grands éclats de rire qui font encore appercevoir à Arlequin qu'il a dit une sottise. Ah! Monsieur, dit celui-ci, je ne sçais ce que je dis, l'inanition me fait extravaguer; j'ai voulu vous dire que j'étois aveugle; un coup de canon à la guerre d'Italie m'a emporté les deux yeux. *Cinthio* feint de lui mettre les doigts dans l'œil; Arlequin se retire en disant: j'avoue que je ne sçais pas ce que je dis; je voulois faire connoître que j'étois estropié de ce bras & de cette jambe. *Cinthio* lui présente une pièce de monnoie, & recule toujours à mesure qu'Arlequin s'approche de lui, & qu'il avance son bras pour

prendre l'argent qu'on lui présente. Ah! fourbe, lui dit *Cinthio*. . . . Justement, Monsieur, dit Arlequin, c'est ce que je voulois dire; mais je ne pouvois pas trouver le terme propre; je suis un fourbe; je suis un soldat qui arrive de *Porto Longone* & qui vous demande l'aumône.

Cette scène, comme vous voyez, Monsieur, n'a aucun rapport avec le titre de la Pièce; il en est de même de presque toutes celles qui se trouvent dans ces canevas. Au second Acte du *Dragon de Moscovie* Arlequin se félicite d'avoir de bons domestiques; & dans le moment il entend un grand bruit dans sa maison. Il appelle son valet & sa gouvernante pour en sçavoir le sujet. Monsieur, dit celle ci, j'ai beau ordonner à votre garçon d'apporter du bois sur l'escalier, il n'en veut rien faire. Eh bien! dit Arlequin, je le porterai. Un moment après nouvelle querelle: Monsieur, dit le valet, votre gouvernante ne veut pas laver les plats: quoi n'est-ce que cela, répond Arlequin, allez, allez, je les laverai, &c.

Dans le *Baron Allemand* Arlequin arrive à cheval au milieu des Acteurs; il leur dit: Messieurs, je vous prie

demandez moi qui je suis. On le lui demande. Ah ! ah ! répond-il, vous voulez donc sçavoir mes affaires. Eh bien ! je suis un courier. Je cherche un seigneur.....est-ce Horatio, lui dit-on. Non replique-t-il, j'ai son nom sur le bout de la langue, regardez si vous ne l'y verrez pas. Il cherche ensuite les Lettres dont on l'a chargé ; on lit les adresses : *à Monsieur, Monsieur le Bourreau de &c.* il cherche d'autres Lettres & tire un paquet bien enveloppé dans lequel se trouve un morceau de fromage ; je me suis trompé, dit il, ceci est pour mon souper.

Je ne vous rapporterai plus, Monsieur, que cet endroit tiré des *deux Arlequins*. Au second acte Arlequin dit à *Trivelin*, qu'il vient de recevoir une Lettre de son cousin, & qu'il voudroit lui faire reponse ; il lui demande si ce cousin pourra l'entendre. Très surement, répond *Trivelin. Bon jour mon cousin*, s'écrie Arlequin de toutes ses forces... Il ne répond pas, ajoute-t-il, il faut qu'il soit mort. Il prie ensuite son camarade de lire la Lettre ; *Trivelin* lit. *Mon cher cousin, je vous donne avis que votre père est mort.* Arlequin à ces mots se désespere, & *Trivelin* a

bien de la peine à le consoler. *Il vous a laissé cinquante écus.* Le bon-homme étoit bien vieux, dit *Arlequin* en l'interrompant. *Votre sœur est devenue fille de joye.* Il recommence à pleurer ; & quoique *Trivelin* puisse dire, il proteste que l'honneur lui est cent fois plus cher que la réputation. *En quatre mois qu'elle a mené cette vie débauchée, elle a amassé six cens écus.* Ma sœur a toujours eu beaucoup d'économie, reprend *Arlequin*, elle a sagement fait de se faire bien payer. *Elle a reçû ces jours ci une balafre sur le visage qui la défigure entiérement.* Ici les pleurs recommencent. *Comme elle se sentoit proche de sa fin, elle a fait un Testament, & vous laisse une maison bien meublée.* Voilà, dit *Arlequin* la fin de ses pareilles. *Mais la nuit derniére le feu ayant pris à cette maison, elle a été entierement brulée.* Au feu, au feu, dit *Arlequin*, &c.

En voilà assez, Monsieur, pour vous faire connoitre l'ouvrage dont je rends compte, & pour vous donner une idée du goût des pièces Italiennes, dont le comique consiste uniquement dans le rôle d'Arlequin. Toutes ces arlequinades sont assez plattes sur le papier. MM. *Parfaict* nous avertissent

qu'ils ont des materiaux pour continuer ces canevas jusqu'en 1680; ce qui formeroit encore un Volume; mais ils ont sagement pensé, qu'il ne falloit pas porter jusqu'à la satieté la curiosité du Lecteur. Ce Livre se trouve chez *Lambert*, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

Modèles d'éloquence.

Il paroît chez *Quillau* Libraire, Rue Saint Jacques, & chez *Babuty* fils, Libraire, Quai des Augustins, un gros volume *in* 12, intitulé : *Modèles d'Eloquence, ou les traits brillans des Orateurs François les plus célebres* : espèce de Rhéthorique moins en préceptes qu'en exemples, & où l'on voit l'application qu'ont faite des regles de l'Art Oratoire ceux qui l'ont possédé dans le plus haut dégré : ouvrage propre aux jeunes Rhetoriciens & à tous ceux qui veulent se former à l'Eloquence de la Chaire. Les meilleures Harangues de l'Académie, les Oraisons funèbres des plus célèbres Orateurs, les Sermons des Prédicateurs les plus estimés, voilà les sources où l'Auteur a puisé ses modèles. Les Anciens auroient pû lui fournir quantité de beaux traits; il n'a pas jugé à propos d'en faire usage, parce que, selon lui,

les Orateurs Grecs & Latins ſe trouvent défigurés lorſqu'ils paroiſſent ſous un habit François ; outre cela nos ſujets ordinaires d'Eloquence n'ont aucun rapport avec les matières que traitoient autrefois les *Démoſthènes*, les *Periclès*, les *Cicerons* & les *Hortenſius*. On n'a point auſſi employé dans cet ouvrage aucun morceau de nos Plaidoyers, parce qu'ils ſont ordinairement enveloppés d'un tiſſu de raiſonnemens preſque inintelligibles à toutes les perſonnes qui n'ont aucune teinture du Droit & des Coutumes. *Bourdaloue*, *Boſſuet*, *Maſcaron*, *Fléchier*, *Maſſillon*, &c. Tels ſont les principaux Orateurs qui ſervent ici de modèles.

L'Auteur nous donne l'idée du ſublime. « Le vrai ſublime conſiſte dans „ une manière de penſer noble, grande „ & magnifique. Il ſuppoſe dans celui „ qui écrit ou qui parle un eſprit qui „ n'ait rien de bas ni de rampant, mais „ qui ſoit au contraire rempli de hautes „ idées, de ſentimens généreux, & de „ je ne ſçai quelle noble fierté qui ſe „ faſſe ſentir en tout. Cette élévation „ d'eſprit & de ſtyle doit être l'image & „ l'effet de la grandeur d'ame ; c'eſt là à „ proprement parler le ſublime des penſées ou des ſentimens. „ L'Auteur cite

plusieurs exemples du genre sublime, & entr'autres un morceau d'une Oraison funèbre de *Mascaron*. Il est question d'*Henriette d'Angleterre*, & de sa résignation à la mort. Voici comment s'exprime l'Orateur. « Il en est de ce cœur noble „ & généreux comme d'un Aiglon qui, „ dès le moment que le nid où il a été „ élevé est détruit, tend les aîles, prend „ son essor, se dérobe à nos yeux, & „ va contempler d'un œil fixe & d'une „ paupière intrépide le bel astre dont le „ hibou ne peut soutenir la lumière. Le „ cœur de l'illustre *Henriette* voit détruire „ par l'effet subit de la corruption ce „ corps que les Pères ont appellé le nid „ de l'ame, où elle ne doit être que „ pour un temps. Elle voit toute la gran- „ deur dans le sein de laquelle elle a été „ élevée, disparoître & s'anéantir; mais „ bien loin de s'appesantir & de retom- „ ber par le poids de ses désirs vers la „ terre, poussée par la magnanimité que „ la grace inspire à ce cœur déja magna- „ nime par sa nature, elle va se perdre „ dans le sein de Dieu, elle s'y porte „ par ses désirs, &c. » Je ne sçai si les expressions de *Hibou* & de *nid de l'ame* ne défigurent pas un peu ce morceau, d'ailleurs plus ampoulé que sublime.

Lorſque *Maſcaron* vient à parler de la conſtance que fit paroître cette Princeſſe en voyant autour d'elle toute la famille Royale en pleur, c'eſt ici, dit le Compilateur des *Modèles*, un tableau où regne un *vrai ſublime*. « Il me ſemble qu'il eſt „ bien plus aiſé de conſerver la fermeté „ de ſon ame contre ſa propre douleur, „ que contre la compaſſion qu'en ont les „ autres. . . Cette illuſtre mourante ſe „ voit attaquée par la douleur de ceux „ qui pleurent ſa mort plus vivement que „ par la douleur même qui la fait mou- „ rir. Tous *les cœurs* de ceux qui ſont „ les témoins de ſes maux, attaquent ſon „ *cœur*. . . Tout ce qu'il y a de Princes „ & de Princeſſes répondent par leurs „ larmes & par leurs ſoupirs à ceux que „ ce triſte ſpectacle tire du *cœur* & de la „ bouche de MONSIEUR, & font un „ *Chœur* de deuil & de triſteſſe autour „ d'elle qui lui eſt un fidèle miroir de ſes „ maux & du danger où elle eſt. Le „ grand, le magnanime Louis, à qui „ l'antiquité eût donné mille *cœurs*, elle „ qui les multiplioit dans les Héros ſe- „ lon le nombre de leurs grandes quali- „ tés, ſe trouve *ſans cœur* à ce ſpecta- „ cle, &c. „ Je ne vois dans ce morceau, au lieu d'un *vrai ſublime*, que de miſé-

rables jeux de mots; *tous les cœurs attaquent son cœur;* les soupirs que ce spectacle *tire du cœur, forment un Chœur.* Louis, à qui l'Antiquité eût donné *mille cœurs, se trouve sans cœur.* On ne devoit rapporter cet endroit que pour en faire sentir le ridicule, & pour apprendre aux jeunes gens à ne faire aucun cas de ces puerilités oratoires qu'on ne pardonne même plus aux Rheteurs de profession.

Quoique je sois grand admirateur de *Bossuet*, je ne puis applaudir à cette pensée, qui se trouve dans une de ses Oraisons funèbres. *Madame fut douce envers la mort comme elle l'avoit été envers tout le monde* Voilà ce que notre Auteur regarde comme une *image magnifique.* Si le sublime Evêque de Meaux nous présentoit souvent de pareilles images, il faudroit le releguer dans la classe des Orateurs Collégiaux; mais il lui échappe rarement de ces traits qui seront toujours desapprouvés par les gens de bon goût.

Je suis, &c.

A Paris, ce 29 Août 1753.

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS CE DIXIE'ME VOLUME.

Fin de la Table des Matières du dixième Volume.

